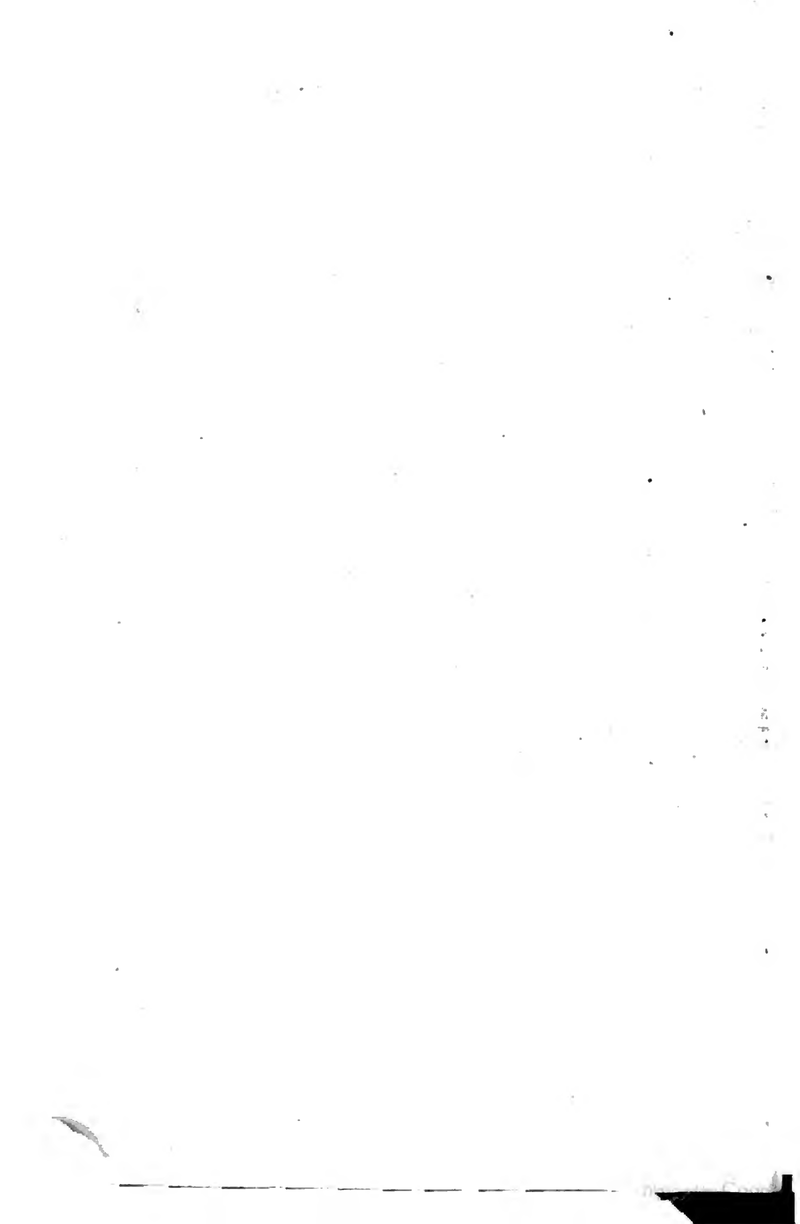


à Monsieur Charles Blanc
homme de lettres
son dévoué
Ld Reynart



à Monsieur Charles Blanc
homme de lettres
son dévoué
Ld Reynart

Lille. Musée des beaux arts.

NOTICE

DES

TABLEAUX, BAS-RELIEFS ET STATUES

EXPOSÉS

DANS LES GALERIES

DU MUSÉE DES TABLEAUX DE LILLE

PAR ED. REYNART

Chevalier de la Légion-d'Honneur. Conservateur du Musée.

TROISIÈME ÉDITION



LILLE

IMPRIMERIE DE LEFEBVRE-DUCROCQ, PLACE DU THÉATRE, 36

1862.

Au moment où l'épuisement de la dernière édition du Catalogue du Musée de la ville de Lille nous imposait la nécessité de nous occuper de le rééditer à nouveau, nous avons cru devoir examiner avec soin s'il n'y avait pas lieu d'apporter quelques modifications dans la marche que nous avions suivie en 1850 et en 1856.

Jaloux d'arriver à produire un travail qui répondit, au moins en partie, à l'attente des artistes et du public, nous nous sommes adressé à plusieurs hommes spéciaux dont les études se sont dirigées vers les matières que nous avions à traiter, et nous avons requis leurs conseils ; tous se sont accordés à regarder la méthode adoptée précédemment comme la plus propre à fixer dans la mémoire du visiteur l'œuvre qui l'a frappé, et à l'initier en même temps à la pensée qui a été le mobile du travail de l'artiste.

L'excellente notice des tableaux du Musée du Louvre, si savamment rédigée par M. Frédéric Villot, a servi de modèle à tous les bons ouvrages de ce genre publiés depuis qu'elle a paru ; c'est elle qui nous a guidé, et si nous nous sommes laissé entraîner à franchir quelque peu les limites que ce savant auteur s'est imposées, nous ne l'avons fait que dans le but de donner à notre travail le plus de clarté possible, et de rendre inutiles des recherches que peu de personnes ont le loisir ou la facilité de faire ; il nous a semblé en outre, que l'histoire de l'art n'avait qu'à gagner à ce qu'une classification méthodique s'introduisît dans les notices des musées.

Nous avons suivi pour le classement des Ecoles, dans notre notice, l'ordre dans lequel chacune est placée dans les diverses salles, de telle façon que les premiers numéros appartiennent à l'Ecole italienne, qui occupe la première salle ; puis viennent à la suite les flamands et les hollandais, et enfin les français anciens et modernes. Il n'existe d'exception à cette disposition qu'en ce qui concerne les anonymes ; tout en leur conservant dans le catalogue un chapitre spécial , nous les avons , quant à leur classement matériel , répartis dans les salles affectées aux Ecoles auxquelles ils sont présumés appartenir.

Le nouveau catalogue que nous publions contient :

1° Une notice historique sur l'origine du Musée et les changements qu'il a subis depuis sa fondation;

2° Le nom des peintres et des sculpteurs, quand l'attribution nous semble avérée;

3° Le lieu, la date de la naissance et de la mort de l'auteur, avec une notice biographique sur sa vie et ses ouvrages, l'Ecole à laquelle il appartient;

4° Le numéro d'ordre et l'indication du sujet du tableau;

5° La dimension du tableau, celle des figures, la matière sur laquelle il est peint;

6° S'il y a lieu, le trait de l'histoire ou de la fable qui a inspiré l'artiste;

7° Le nom du graveur, si le tableau a été gravé;

8° L'origine du tableau;

9° Le fac-simile de la signature ou du monogramme, et les inscriptions qui se trouvent sur le tableau;

10° Une mention spéciale quand il existe des dessins du maître au Musée des dessins (Musée-Wicar), ou des tableaux de lui dans les monuments publics de la ville;

11° Une table analytique indiquant l'origine de tous les tableaux, en tant que nos recherches nous aient permis de la connaître.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

MUSÉE DES TABLEAUX DE LA VILLE DE LILLE

L'origine de presque tous les musées que possède la France ne remonte pas au-delà de la fin du siècle dernier; l'exemple vint de Paris à la province, et quand, en 1793, les communes virent s'ouvrir le Muséum Français, qui ne se composait que des anciennes collections du Roi, des richesses des couvents et des églises supprimées, les villes importantes n'hésitèrent plus à se faire les héritières des églises désertées, des châteaux abandonnés, et à rassembler tous les tableaux délaissés par la dispersion des ordres religieux et par l'émigration de la noblesse.

Avant cette époque, peu de communes avaient apprécié l'utilité des musées. La ville de Reims en 1748, Dijon en 1787, et Nancy à une date qui nous est inconnue, mais

aussi dans le XVIIIe siècle, paraissent les seules qui aient apprécié l'importance des collections publiques. C'est cependant, grâce à cette création des musées que l'on peut parvenir à conserver intactes et réunies les productions des grands maîtres, qui, parfois, dans les collections particulières sont exposées à se perdre, par incurie, et qui finissent toujours par se disperser un peu au hasard, sans profit, le plus souvent, pour l'art et pour l'étude.

A Lille, les cloîtres de l'ancien couvent des Récollets furent désignés, par l'administration municipale d'alors, pour emmagasiner les richesses recueillies; la commission des arts, chargée de débrouiller tout ce cahos, désigna l'un de ses membres, le peintre Louis Watteau, professeur de dessin à l'Ecole centrale, pour dresser un inventaire détaillé des tableaux et estampes provenant des diverses sources que nous venons d'indiquer.

Le 1er prairial an III (12 mai 1795), la municipalité recevait de la commission une liste de cinq cent quatre-vingt-trois tableaux et de cinquante-huit gravures, sur lesquels le patient et consciencieux délégué s'était livré à l'étude la plus scrupuleuse et à l'examen le plus approfondi; il désignait particulièrement trois cent quatre-vingt-deux tableaux et cinquante-deux gravures comme devant *être conservés pour l'instruction*.

Mais tout n'était pas or pur dans le trésor amassé: à côté d'une foule de chefs-d'œuvre de maîtres connus, il existait des toiles médiocres, indignes de se trouver en

si noble société. La commission se décida à séparer le bon grain de l'ivraie. Deux parts furent faites dans ce butin artistique : l'une, la plus belle, reçut le titre de Musée départemental, et fut placée dans la chapelle du couvent; l'autre, que l'on désigna comme dépôt, fut entassée pêle-mêle dans les corridors et les greniers, jusqu'au jour où les églises furent rendues au culte, et où les châteaux mis sous le sequestre furent réclamés par ceux de leurs anciens possesseurs qui voulurent repasser la frontière.

Mais les murs des églises étaient aussi nus que ceux des châteaux, et des réclamations arrivèrent de toutes parts. C'est alors que la commune, appréciant toute l'injustice de cette espèce de spoliation, décida qu'un certain nombre de tableaux seraient replacés où ils avaient été pris. A la faveur de cette mesure conciliatrice, les émigrés reprirent possession de ce qui leur avait appartenu, et quatre-vingt-dix-sept tableaux furent distribués aux églises de la ville et des environs, soit sous forme de don, soit à titre de vente, moyennant une taxe qui varie de six à dix-huit francs.

On en était là de cette tentative de créer un musée; aucun acte du gouvernement ne l'instituait d'une manière fixe et définitive, lorsqu'un arrêté des consuls, en date du 17 fructidor an IX (1er septembre 1801), en donnant l'institution officielle aux Musées départementaux, décréta qu'il leur serait fait une répartition d'une partie des richesses artis-

tiques que nos armées victorieuses avaient rapportées de l'étranger.

Quarante-six tableaux furent désignés pour grossir le noyau formé à Lille ; mais les restaurations qu'exigeaient ces toiles, dont plusieurs étaient en fort mauvais état, demandaient de l'argent et du temps. Une somme de 3,738 francs fut adressée à Paris pour couvrir ces frais, et ce ne fut qu'en l'an XI (1803) que la Ville put entrer en jouissance du don qui lui avait été fait deux ans auparavant.

N'était-on pas en droit d'espérer alors que l'exemple donné par Paris serait suivi par les communes de la province comme il l'avait été déjà, et que tous leurs efforts tendraient à donner une impulsion salutaire aux beaux-arts en élevant les musées au niveau de l'importance des villes ? Ce fut tout le contraire qui arriva, et l'on vit s'écouler une dizaine d'années sans qu'aucun changement fut apporté à la situation. D'autres préoccupations occupaient les esprits et on vivait à Lille dans l'indifférence la plus complète de nos richesses artistiques; les tableaux, entassés dans les greniers, ne voyaient jamais le jour, et le Musée, dont le point de départ avait été si brillant, ne pouvait plus enregistrer sur un catalogue imprimé au commencement du siècle, que soixante-dix-sept numéros, parmi lesquels figuraient les quarante-six tableaux donnés récemment par l'Etat.

Qu'étaient donc devenus les trois cent quatre-vingt-deux

tableaux que Louis Watteau désignait comme devant *être conservés pour l'instruction?* Le catalogue que nous venons de citer n'en enregistrait plus que trente-trois! et ces trente-trois sont les mêmes que nous retrouvons encore aujourd'hui.

De 1803 à 1813, le Musée était donc resté dans le *statu quo*, lorsqu'à la fin de cette période, M. le baron Duplantier, alors préfet, voulant sans doute mettre de l'ordre dans la situation, nomma une commission chargée de dresser deux inventaires; le premier devait comprendre les ouvrages dignes d'être conservés; l'autre, les tableaux qui auraient exigé des frais de restauration trop considérables en raison de leur peu de valeur.

Le travail ordonné fut-il exécuté? Les inventaires furent-ils dressés ? Aucune trace ne l'indique. Le seul document relatif à cette affaire qui soit parvenu jusqu'à nous, est un procès-verbal de vente, qui donna la triste preuve que trois cent cinquante-quatre tableaux furent vendus pour la somme de 1,365 fr. 50 c. (3 fr. 90 c. la pièce!).

La répartition faite aux églises et aux émigrés, la vente à l'encan qui venait de s'opérer, auraient nécessairement rendu le Musée peu digne de la ville où il avait pris naissance, si le noyau, dont il n'avait pas été dépouillé, et qui s'était accru de la donation du Gouvernement, à laquelle personne n'avait osé toucher, n'eût été suffisant pour fixer l'attention par le mérite des œuvres qui le composaient; et, en effet, si l'on eut à déplorer le vide désas-

treux que laissaient dans les rangs des célébrités la disparition de tableaux de Poussin, de Jordaens, de Gérard Dow; de Téniers et de tant de maîtres que le marteau du commissaire-priseur n'avait pas respectés, on pouvait encore enregistrer avec fierté les noms de Rubens, Van Dyck, Craeyer, Paul Véronèse, André Del Sarte, Bassan, etc. La présence de tous ces artistes d'élite ne consolait pas, il est vrai, la ville de Lille de ses pertes, mais elle assurait au moins à son Musée un des premiers rangs parmi les collections récemment formées.

Après avoir éprouvé tant de revers et supporté de si sensibles pertes, le trésor était désormais bien pur de tout alliage, et l'on avait le droit d'espérer que rien ne viendrait plus en entraver le développement. On y comptait bien, et rien ne faisait présager qu'on dût être encore une fois troublé dans une possession soumise à tant d'épreuves, lorsqu'un nouvel incident vint donner à cette fausse sécurité, un cruel démenti.

La seconde chûte de l'Empire, sous les efforts de l'Europe coalisée, amena l'abandon de nos conquêtes artistiques; les vainqueurs, en rentrant en possession de leurs richesses, n'oublièrent pas les tableaux que le décret du 17 fructidor an IX avait répartis dans quinze villes, au nombre desquelles, par parenthèse, nous voyons figurer Bruxelles, Genève et Mayence.

Le 23 février 1816, une lettre de M. de Pradel, directeur général de la maison du roi Louis XVIII, réclamait,

pour les rendre à l'étranger, huit des quarante-six tableaux qui nous avaient été donnés!

Cet ordre portait un coup trop sensible au conservateur, M. Van Blarenberghe, pour qu'il n'éprouvât pas la plus grande répugnance à l'exécuter. Toutes les raisons, même les plus mauvaises, lui parurent bonnes pour éloigner le moment d'une si cruelle séparation; il mit de la lenteur et plus que de la lenteur à obéir; mais il était arrivé, d'atermoiements en atermoiements, jusqu'aux dernières limites du retard possible, et il allait enfin être forcé de céder, lorsqu'un bienheureux contre-ordre de M. de Vaublanc, ministre de l'intérieur, vint dissiper toutes ses craintes.

A dater de cette époque jusqu'en 1847, le Musée ne rencontra plus d'entraves à son développement. Les dons successifs du gouvernement et des particuliers, quelques achats faits par la Ville, accrurent peu à peu la collection de manière à lui faire reprendre le rang qu'elle avait perdu.

La Révolution de 1848 nous trouva riches de plus de deux cent cinquante tableaux, prêts à être installés dans les magnifiques galeries que notre habile concitoyen M. Benvignat venait de leur élever. Des idées nouvelles se firent jour; tout en maintenant la centralisation du pouvoir dans le cœur de l'Etat, comme moyen de conserver l'unité dans le corps de la nation, le gouvernement reconnut que la décentralisation des œuvres de génie peut

seule procurer à tous les membres de la société les avantages attachés à la culture des arts et des sciences; et les greniers du Louvre s'entrouvrirent à la demande de nos magistrats.

En élevant des galeries spéciales pour tous ses Musées, Lille avait fait ce qu'aucune autre ville n'avait entrepris avant elle; l'Empire, juste appréciateur de si constants efforts, l'en récompensa par des donations successives. L'impulsion une fois donnée, les habitants, fiers d'une collection qui jetait un nouveau lustre sur leur ville, rivalisèrent de zèle pour la compléter, et firent de nombreux cadeaux. Le Conseil municipal et l'Administration, entrant dans une large voie, ouvrirent des crédits en rapport avec l'importance de la cité, et nous eûmes le bonheur de pouvoir enregistrer, dans l'espace de douze à quatorze ans (de 1848 à 1862) cent vingt-deux nouveaux tableaux provenant des sources dont nous donnons le détail :

Dons et legs particuliers	38
Dons du Gouvernement et de l'Empereur . .	37
Achats de la Ville	47
	122

Grâce donc à l'intelligente et infatigable bienveillance des administrations qui se sont succédé depuis 1848, grâce au concours du Conseil municipal, qui n'a jamais refusé les allocations de fonds nécessaires soit pour les dépenses d'entretien intérieur, soit pour les achats de

tableaux, le Musée de Lille a le droit d'être cité parmi les plus riches de la France.

Nous ne voulons pas terminer cette notice sans dire combien nous avons été heureux du concours des écrivains distingués dont la plume a consacré, dans le monde artistique, la réputation du Musée de Lille.

M. Henri Bruneel, notre ami, dont la perte récente a laissé un vide si regrettable parmi les hommes de lettres dont notre ville s'honore, ouvrit la marche dans le *Guide* qu'il publiait en 1850. Après lui, arrive M. Léonce de Pasquidoux, auteur d'un voyage artistique en France, où il passe en revue tous les Musées des départements, parmi lesquels il cite le nôtre comme « celui qui mérite « l'examen le plus sérieux. »

M. le comte Clément de Ris, attaché à la conservation des Musées impériaux, dont la spécialité et les profondes connaissances sont appréciées par tout le monde, a publié dans l'*Artiste* deux articles du plus haut intérêt sur le Musée de Lille, et les a reproduits dans son travail sur les Musées de province.

MM. W. Burger et Renouvier, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et Georges Duplessis. dans l'*Impartial du Nord,* publié à Valenciennes, ont fait paraître diverses appréciations sur nos collections. Enfin, en 1860, M. Olivier Merson, prenant à partie l'un après l'autre presque tous les tableaux, après les avoir analysés, anatomisés, pour ainsi dire, a publié dans la *Revue européenne* des 15 septembre et 15 octobre 1860, des not

remarquables dont chacun de nos lecteurs a pu trouver la reproduction dans divers numéros du *Mémorial de Lille* des mois de novembre et décembre de la même année. Cet éminent critique, artiste lui-même, qui cultivait avec succès la peinture avant que la plume n'eut écarté nomentanément le pinceau de sa main, a fait une étude très approfondie quoiqu'un peu sévère du Musée tel qu'il était alors ; depuis son voyage, trois nouvelles salles ont été ouvertes et soixante à soixante-dix tableaux au moins sont venus prendre rang dans les galeries.

Il faut finir, cependant, et comment finir sans dire ici toute la reconnaissance que nous devons à quelques amis qui nous ont aidé dans la tâche que nous avions entreprise? c'est ainsi que j'ai le devoir de citer M. W. Burger, le savant auteur de tant de publications sur les Musées du nord de l'Europe, qui, non content de mettre à notre disposition toutes les notes qu'il possède sur les maîtres des diverses Ecoles, a voulu venir lui-même constater, par l'appui de son autorité, les attributions de la plupart de nos tableaux; et M. Emile Bellier de La Chavignerie, employé de la Bibliothèque impériale, qui n'a pas cessé de tenir ouvert à notre disposition le puits de renseignements qu'il possède sur l'Ecole française et la vie intime des peintres anciens et modernes qui ont coopéré à la gloire de cette Ecole. Merci à ces hommes aussi obligeants qu'érudits, à qui nous devons la possibilité d'initier le public à des détails généralement inconnus sur nos illustrations artistiques!

La surveillance du Musée des tableaux est confiée à une commission, composée de neuf membres, qui se réunissent sous la présidence de M. le Maire de la ville.

COMPOSITION DE LA COMMISSION.

MM. Ed. REYNART, ❄ conservateur du Musée, vice-président ;
HOUDOY, Jules, secrétaire ;
BENVIGNAT, architecte ;
COLAS, Alphonse, directeur de l'Ecole de peinture ;
FOCKEDEY, Hippolyte ;
GRODÉE, Emile ;
HERLIN, Auguste ;
JOUFFROY, Hippolyte ;
SAUVAIGE, Louis.

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS.

H.	Hauteur.
L.	Largeur.
T.	Toile.
B.	Bois.
C.	Cuivre.
Fig.	Figures.
Gr. Nat.	Grande nature.
Pet. Nat.	Petite nature
D. P. L. G.	Donné par le Gouvernement.
Inv. 1795.	Relevé sur l'inventaire fait en 1795 par Louis Watteau.

La nécessité de faire paraître la notice du Musée des tableaux pour une époque déterminée, explique, sans la justifier, une correction malheureusement insuffisante qui nous oblige à consigner dans un *erratum* placé à la fin du volume, les fautes d'impression résultant de la précipitation du travail.

ÉCOLES

ITALIENNE ET ESPAGNOLE

ÉCOLES

ITALIENNE ET ESPAGNOLE

AMÉRIGHI ou **MORIGI** (MICHEL-ANGIOLO, dit le CARAVAGE), *né à Caravaggio, près de Milan, en* 1569, *mort à Porto-Ercole, en* 1609. (Ecole lombarde.)

Son père, qui était maçon, l'emmena fort jeune à Naples, où, tout en préparant des murs pour les peintres à fresque, il tenta d'imiter les artistes qu'il servait. Dès que, sans le secours d'aucun maître, il se sentit capable de peindre un portrait, le Caravage se rendit à Venise où il étudia les œuvres de Giorgione, puis à Rome où il prit exclusivement, et sans choix, la nature pour modèle. Issu de la plus humble origine, privé de l'éducation générale, de ce savoir littéraire qui élevait les idées des hommes tels que Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, il s'attacha à ne copier que la nature et devint le chef d'une école dite *des Naturalistes*. D'un caractère farouche et querelleur, il fut bientôt forcé de quitter Rome et se rendit à Naples, puis à Malte, s'y fit recevoir chevalier, insulta un des membres influents de l'Ordre, parvint à s'échapper et revint enfin à Naples après avoir parcouru la Sicile où il laissa beaucoup de ses peintures. Il allait retourner à Rome, lorsqu'à la suite d'un accès de colère

une fièvre cérébrale le saisit et il mourut à Porto-Ercole, dans les marais Pontins. Outre Manfredi, Le Valentin, Leonello Spada, Carlo Saracini qui furent ses élèves, des artistes déjà célèbres tels que Ribera et le Guerchin étudièrent ses ouvrages.

1. *Saint Jean méditant.*

H. 1,35.—L. 1,05.— T.— Fig. de gr. nat.

Assis dans une grotte sombre et vêtu de haillons, saint Jean tient une tête de mort sur laquelle se concentrent toutes ses pensées. Il a laissé tomber, en s'asseyant, le manteau qui le couvrait.

Quelques connaisseurs ont attribué ce tableau, acheté par la ville en 1837, à l'Ecole bolonaise.

ANDREA DEL SARTO (ANDRÉ DEL SARTE.) — Voir **Vanucchi.**

BARBARELLI (GIORGIO, dit IL GIORGIONE), *né à Castel-Franco, près de Trévise, en* 1477, *mort en* 1511. (Ecole vénitienne.)

2. *Concert champêtre.*

H. 1,10.—L. 1,37.—T.—Fig. d'environ 0,80

Copie exécutée par M. Amand Gautier, né à Lille, le 19 juin 1825, élève de l'Ecole de peinture placée sous la direction de M. Souchon. Cet artiste y remporta une médaille de 1re classe en 1850, et obtint une pension de la ville et du département pour aller achever ses études à Paris; il a exposé de 1853 à 1861, et a obtenu une mention honorable à la première et un rappel à la dernière de ces expositions. M. Gautier a fait pour une des salles du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville, un dessus de porte représentant une allégorie relative à la garde nationale défendant la Constitution.

Une femme nue, vue de dos, une flûte à la main, et deux jeunes hommes dont l'un tient un luth, sont

assis sur le gazon et semblent s'entretenir ensemble. A gauche, et debout, une femme, dont une draperie ne couvre que la partie inférieure du corps, verse dans un réservoir en pierre l'eau que contient un vase de verre.

Donné par l'auteur.

BARBIERI (Giovanni-Francesco, dit le Guerchin), *né à Cento, entre Bologne et Ferrare, en février* 1591, *mort en* 1666. (Ecole bolonaise.)

On ne sait trop quel fut le maître de Barbieri, surnommé *Il Guercino*, parce qu'il était louche ; ce qui paraît certain, c'est que s'il n'entra pas à l'Ecole des Carrache, il étudia beaucoup les peintures de Lodovico. Bientôt sa manière de peindre eut tant de succès qu'il fut obligé d'ouvrir dans sa ville natale une Ecole où affluèrent les élèves accourant de toutes parts. Le cardinal Ludovisi, archevêque de Bologne, en montant sur le trône pontifical, sous le nom de Grégoire XV, l'attira à Rome où, parmi divers travaux importants, il exécuta le célèbre tableau de la sainte Pétronille, regardé comme son chef-d'œuvre dans la peinture à l'huile; ce tableau, placé d'abord dans l'église de St-Pierre, a été retiré et exposé dans les galeries du Capitole, puis remplacé dans l'église par la magnifique mosaïque qu'on y voit aujourd'hui ; c'est aussi à la même époque qu'il exécuta, pour les neveux du pape, la superbe fresque, représentant l'*Aurore*, qu'on admire dans la villa Ludovisi et qu'on regarde comme sa plus belle peinture à fresque. Guerchin résista aux offres séduisantes des rois Louis XIII et Charles Ier, d'Angleterre, qui voulaient l'attirer chez eux, et retourna à Cento sa patrie, qu'il ne quitta que vers la fin de sa vie pour aller habiter Bologne où il mourut.

3. *Sainte Pétronille.*

Esquisse réduite, peinte à Rome par Souchon.

H. 1,34.—L. 0,78.—T.—Fig. de 0,73.

« Dans le VIIIe siècle, le pape Paul fit retirer le corps de « Ste-Pétronille de son tombeau pour le transporter dans l'église « de St-Pierre.

Vie des Saints, par le Père F. Giry.

Le peintre a divisé son tableau en deux parties : dans la première, il a placé le beau cadavre de la sainte que de rudes fossoyeurs à la carnation bistrée retirent du tombeau ; près d'eux, en avant de plusieurs autres spectateurs, on distingue un jeune homme élégant; c'est le fiancé de la morte. D'autres spectateurs placés en face de ceux-ci, témoignent, par leur émotion, la part qu'ils prennent à la scène. Dans la seconde partie, ce n'est plus la jeune fille morte, c'est la sainte ressuscitée qui arrive sur les nues vers le Père Eternel, entouré d'anges, qui lui ouvrent le paradis.

Acheté par la ville en 1840.

BASSANO DA PONTE (dit LE BASSAN.) — Voir **Ponte**.

BONIFAZIO, *né à Venise, vers* 1500, *mort en* 1562.

Les biographes sont peu d'accord sur le maître dont Bonifazio fut élève ; les uns le regardent comme ayant reçu des leçons de Palme-le-Vieux ; d'autres prétendent que Titien fut son maître; quelle que soit l'Ecole à laquelle il a puisé son talent, sa manière marque sa place entre ces deux peintres dont il est souvent parvenu à atteindre la perfection. (Ecole vénitienne).

4. *Saint Pierre.*

H. 0,84.—L. 0,65.—T.—Fig. de petite nat.

St-Pierre assis, les clefs du paradis posées sur ses genoux, tient des deux mains un livre qui fixe toute son attention. Dans le fond, un paysage, vers le

centre duquel on aperçoit un berger qui dirige un troupeau, et indique sa route à un cavalier armé de toutes pièces, la lance au poing.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

CALIARI (Paolo, dit Paolo Veronese ou Paul Véronèse.) *né à Vérone en* 1528, *mort à Venise en* 1588. (Ecole vénitienne.)

Son père, Gabriel Caliari, sculpteur, le destina d'abord à sa profession et lui apprit à modeler. Le penchant de Paul pour la peinture lui fit bientôt quitter l'ébauchoir, et il entra dans l'atelier d'Antonio Badile, son oncle, peintre en réputation. Il fit des progrès rapides et vint s'établir à Venise, après avoir exécuté différents tableaux à Vérone et à Mantoue. Ses premières peintures, faites en 1555, dans l'église et dans la sacristie de St-Sébastien, le placèrent tout de suite au rang des plus fameux artistes de l'époque; et dès lors, c'est à peine si, malgré son extrême assiduité au travail et sa facilité d'exécution, il put suffire à toutes les commandes qui lui furent faites. Il fut aidé dans ses ouvrages par son frère Benedetto et ses deux fils, dont l'un, Carlo ou Carletto, mort en 1596, à l'âge de 24 ans, produisit plusieurs ouvrages remarquables. Parazio Micheli, Luizi Friso, neveu de Paul, Maffeo Verona, son gendre; Aliprando, Anselmo Cameri, Francesco Montemezzano; et surtout Batista Zelotti, furent, avec les membres de sa famille, ses seuls élèves et imitateurs.

5. *Martyre de Saint George.*

H. 2,02.—L. 1,17.—T.—Fig. de 1,00.

« St-George, officier dans l'armée de Dioclétien, ayant refusé « de concourir à la persécution de l'église catholique, malgré « les ordres de l'empereur, eut à subir toutes sortes de supplices. « Voyant cependant que la rigueur n'avait aucun effet sur lui, « son persécuteur essaya de la douceur et consentit, sur sa de- « mande, à le faire conduire dans le temple; mais là, le saint « martyr, en présence du peuple et du sénat, après avoir adressé

« quelques paroles à une statue d'Apollon en bronze, la fit tom-
« ber en poussière, aux yeux effrayés de la multitude. Il fut
« alors mené sur le lieu du supplice, où il eut la tête tranchée
« le 23 Avril 290.

Vie des Saints, par le Père G. Giry.

Le peintre a réuni les deux scènes en une seule, qu'il a placée en plein air. Le saint, à genoux sur une estrade, les bras ouverts en signe de la foi qui l'anime et les yeux tournés vers la gloire que l'on voit briller dans le ciel, semble adresser une invocation à l'Éternel, pendant qu'un pontife l'exhorte à adorer une statue d'Apollon placée sur la gauche du tableau. Le bourreau, entouré de ses aides, se tient derrière lui, et, la main droite appuyée sur sa longue épée, n'attend, pour remplir son office, que les ordres d'un chef à cheval que l'on reconnaît à son bâton de commandement. Un aide range l'armure qui vient d'être enlevée à Saint-George, et semble, ainsi qu'un spectateur debout près de lui, prêter une grande attention à ses paroles.

Dans le fond, le peintre a placé un riche palais.

Le ciel ouvert laisse voir la Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras; elle est accompagnée de St-Pierre et de St-Paul, de chœurs d'anges et de chérubins, et reçoit les adorations des trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. Un ange tenant d'une main la couronne, et de l'autre la palme du martyre, voltige au-dessus de la tête du saint et relie les deux scènes.

P. Véronèse, qui affectionnait ce sujet, en a fait deux tableaux de dimensions différentes, l'un qui, après avoir figuré dans le Musée du Louvre jusqu'en 1815, fut repris et replacé dans l'église de Saint-George-Majeur à Vérone, et celui-ci qui fut donné à la Ville par le gouvernement en 1801.

Ce tableau a été reproduit deux fois par la gravure à l'eau forte; la première par Brebiette, l'autre par Mitelli.

6. *Le Christ au tombeau.*

H. 1,13.—L. 0,99.—T.—Fig. de 0,87.

Le corps de N.-S. descendu de la croix est soutenu par la Vierge, accompagnée de deux anges qui tiennent les mains du Christ.

L'authenticité de ce tableau, acheté par la ville en 1837, est contestée.

7 *L'Éloquence, allégorie.*

Rond. Diamètre 1,10.—T.—Gr. nat. à mi-corps.

Une jeune fille assise tient un caducée ; le geste de la main droite complète la pensée qu'elle exprime.

8. *La Science, allégorie.*

Pendant du précédent.

Il est probable que c'est la botanique que le peintre a choisie pour représenter la science sous les traits d'une jeune femme qui tient en main une plante dont elle explique les propriétés, et qui est reproduite sur un livre ouvert près d'elle. La sphère céleste placée à ses côtés indique que le domaine de la science embrasse l'univers entier.

Ces deux tableaux enlevés au palais Barbarigo, à Venise, où ils furent achetés en 1832, par M. V. Mottez, ont été acquis par la Ville en 1857.

9. *Les Noces de Cana.*

H. 1,25.—L. 1,77.—T.—Fig. de 0,44.

Esquisse réduite faite par Souchon, d'après le tableau original placé au Musée du Louvre et qui a été exécuté pour le réfectoire des Bénédictins de St-George-le-Majeur, à Venise.

Le peintre a introduit dans cette immense composition les portraits d'un grand nombre de ses contemporains. Il passe pour certain que le premier des convives, assis dans le coin à gauche, est don Alfonse d'Avalos, marquis de Guast. A côté de lui est Eléonore d'Autriche, puis son mari le roi François Ier, coiffé d'un bonnet vénitien. Les personnages suivants, sont : Marie, reine d'Angleterre, et le sultan Soliman II, empereur des Turcs; à l'angle de la table, l'empereur Charles V est vu de profil et nu tête.

Paul Véronèse s'est représenté lui-même avec les plus habiles peintres de Venise, au milieu d'un groupe de musiciens qui occupent le centre du tableau; il est en habit blanc et joue de la viole; derrière lui, Tintoret l'accompagne sur un instrument semblable; Titien joue de la basse, et Bassan, le Vieux, de la flute. Celui qui est debout, vêtu d'une robe brochée, tenant une coupe remplie de vin, est Benedetto Caliari, frère de Paul.

Acheté en 1844.

10. *Repas chez Simon.*

H. 1,45.—L. 2,15.—T.—Fig. de 0,50.

Ancienne copie réduite, exécutée d'après le tableau que P. Véronèse peignit en 1570, pour le réfectoire des religieux de St-Sébastien à Venise.

« Un pharisien, nommé Simon, ayant prié Jésus de manger
« chez lui, il entra dans son logis et se mit à table. En même
« temps, une femme célèbre par le dérèglement de sa conduite,
« nommée Marie-Magdelaine, ayant su qu'il était à table chez le
« pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile et de
« parfums, et se tenant à ses pieds, elle commença à les arroser
« de ses larmes et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait
« et y répandait ses parfums. »

Ev. selon St-Luc, chap. VII.

Acheté en 1842

CANAL (ANTONIO DA, dit CANALETTI), *né à Venise en* 1697, *mort dans la même ville en* 1768. (Ecole vénitienne.)

Elève de son père Bernardo, peintre de décors, il suivit d'abord la même carriere, puis fatigué de ce genre, il abandonna le théâtre et s'en alla droit à Rome; là, ce ne furent pas les œuvres de grands maîtres qui frappèrent le plus notre jeune artiste, qui, séduit par l'aspect des monuments antiques, par les tombeaux, les statues, les jeux de la lumière dans les colonnades, se livra entièrement à l'étude de ce genre qui se rapprochait davantage de ses premiers travaux. De retour dans sa patrie, après un voyage en Angleterre, en 1726, Canaletti s'adonna à la représentation des vues de Vénise qu'il peignit, qu'il décrivrit, pour ainsi dire, sous tous ses aspects, à toutes les heures du jour et de la nuit. Outre un grand nombre de tableaux fort remarqués dans les principales galeries de l'Europe, ce peintre a laissé de jolies eaux fortes remplies de lumière et dont le travail rend parfaitement la nature des objets qu'il a voulu représenter.

Tiepolo passe pour avoir fait la plupart des figures de ses tableaux; Francesco Guardi fut le meilleur de ses élèves et de ses imitateurs.

11. *Vue d'un pont en pierres placé sur un canal.*

H. 0,38.—L. 0,35.—T.

Acheté par la ville en 1837.

CARAVAGE. — Voir **Amerighi**.

CASTIGLIONE (GIOVANNI-BENEDETTO, dit IL BENEDETTO ou IL GRECHETTO), *né à Gênes en* 1616, *mort à Mantoue en* 1670. (Ecole gênoise.)

Elève de Paggi, de J.-A. de Ferrari et de Van Dyck qui se trouvait à Gênes à cette époque, ce peintre voyagea

beaucoup, et, après avoir travaillé dans toutes les principales villes d'Italie, finit par se fixer à Mantoue où le duc Charles Ier lui assura sa protection. Castiglione a peint tous les genres et n'a pas craint d'aborder les tableaux d'histoire ; mais il doit sa plus grande réputation aux compositions dans lesquelles il introduisait des animaux.

12. *Animaux.*

H. 0,86 1/2.—L. 0, 82.—T.

Divers animaux vivants sont groupés sur le devant du tableau; sur un plan un peu plus éloigné, un âne dont le bât est surchargé de différents ustensiles de ménage, sur lesquels s'est installé un singe, regarde d'un air mélancolique la réunion qu'il a sous les yeux.

Légué à la ville en 1861, par M. D'Herbais.

FOSCHI (FRANCESCO OU FERDINANDO), *cet habile artiste, peu connu, vivait à Bologne le dans XVIIIe siècle.*

13. *Paysage, effet de neige.*

H. 1,21.—L. 1,60.—T.—Fig. de 0,12.

Le peintre a choisi son site dans un pays montagneux ; sur le premier plan, un homme enveloppé de son manteau suit un sentier frayé dans la neige, en compagnie d'une femme qui porte un panier sur la tête. Plus loin, on aperçoit deux maisons, dont l'une sert aux relais de la poste. Des postillons font sortir des chevaux d'une écurie et s'apprêtent à conduire deux voitures qu'on voit dans le lointain.

Ce tableau a été donné à la ville par M. H. Jouffroy, en 1851.

GIORDANO (LUCA), (*attribué à*), *né à Naples en* 1632, *mort dans la même ville en* 1705. (Ecole napolitaine.)

Fils d'un Espagnol établi à Naples, il y devint élève de Ribera, puis partit pour Rome, où il entra dans l'atelier de Cortone. Il visita ensuite Florence, Bologne, Parme et Venise, où il acquit, en copiant les anciens tableaux, cette facilité extraordinaire qui lui valut le surnom de *Fa Presto*, mais qui dégénéra parfois en défaut. D'Italie, Giordano passa en Espagne en 1692, y entreprit et y exécuta une innombrable quantité de travaux de toutes espèces; revenu dans sa patrie en 1702, il continua jusqu'à sa mort à peindre avec la même abondance et la même facilité. Ce peintre jouit d'une immense réputation pendant sa vie, quoique la facilité dont il était doué l'entraînât sans cesse à laisser de côté la beauté du résultat pour ne s'inquiéter que de la promptitude de l'exécution.

14. *Combat de Turnus et d'Enée.*

H. 1,90.— L. 2,40.— T.— Fig. de gr. nat.

« Turnus, roi des Rutules, fils de Daunus et dela nymphe Vé-
« nilie, se flattait d'épouser la princesse Lavinie. Voyant qu'on
« lui préférait Enée, il porta la guerre au sein du Latium. Après
« deux batailles perdues contre les Troyens, il consentit à un
« combat singulier avec Enée et y perdit, avec la vie, Lavinie,
« prix de la victoire, et l'empire du Latium. »

Métamorphoses d'Ovide.

Enée, debout, le glaive en main, pose le pied sur Turnus, qu'il vient de renverser. Derrière lui, Vénus, escortée d'amours et de dieux de l'Olympe, étend la main vers son fils comme marque de la protection dont elle le couvre; de l'autre côté, la nymphe Vénilie, la figure couverte en signe de deuil, s'envole, abandonnant le cadavre de Turnus, que sa puissance n'a pas réussi à préserver. Un hibou voltige à ses côtés.

D. P. L. G. en 1850.

15. *Enée guéri par Vénus.*

(Pendant du précédent.)

Enée, assis, a déposé son casque et ses armes près de lui; il est appuyé sur sa lance et soutenu par des soldats qui l'entourent. Il découvre sa jambe droite à un opérateur qui tient un stylet à la main. Sur l'escabeau où il pose le pied, le peintre a placé un vase dans lequel un homme à genoux exprime le suc des plantes que Vénus lui présente.

D. P. L. G. en 1850.

La galerie du prince Corsini à Florence, possède une répétition de ces deux tableaux.

Voir au musée Wicar, un dessin de ce maître, faisant partie de sa collection léguée à la Société des sciences.

GIORGIONE, voir **Barbarelli.**

GUERCINO, ou **LE GUERCHIN**, voir **Barbieri.**

GUIDO (le Guide), voir **Reni.**

LANFRANC (il cavaliere Giovanni Lanfranchi), *né à Parme en* 1581 *ou* 1582, *mort en* 1647. (Ecole lombarde.)

Page du comte Scotti, à Plaisance, il fut confié par ce seigneur à Augustin Carrache. A l'âge de vingt ans, Lanfranc partit pour Rome et se mit sous la direction d'Annibal Carrache, qu'il aida dans ses travaux de la galerie Farnèse; il étudia avec ardeur les ouvrages de Raphaël, de Corrège, et surtout de Michel-Ange, qui lui inspirèrent le goût des raccourcis et des figures de proportions colossales.

Après la mort d'Annibal Carrache, qui eut lieu en 1609, Lanfranc revint dans sa patrie, où il eut de nombreux travaux à exécuter tant à Parme qu'à Plaisance; puis il retourna à Rome; de cette ville, il passa à Naples, puis revint encore une fois à Rome, où la mort le frappa.

16. *Saint Grégoire; fig. à mi corps.*

H. 1,10.— L. 0,81.— T.— Fig. plus gr. que nat.

Coiffé de la tiare pontificale et couvert d'un riche manteau, St Grégoire tient une plume d'une main et un livre ouvert de l'autre. Il a la tête tournée vers le St-Esprit qui l'inspire.

Acheté par la Ville en 1837.

MARATTI ou **MARATTA** (CARLO), *peintre et graveur, né à Camerano (dans la Marche d'Ancône), en* 1625, *mort à Rome en* 1713. (Ecole romaine.)

Arrivé fort jeune à Rome, il y entra à l'école d'André Sacchi, où il passa un grand nombre d'années à copier les ouvrages de Raphaël et des plus grands maîtres; il acquit une grande réputation, et fut employé par plusieurs papes à travailler dans les principales villes d'Italie. Il eut la garde des peintures de Raphaël au Vatican, et fut chargé de retoucher à la détrempe les fresques de la Farnésine.

17. *Dédicace du temple de la Paix.*

H. 2,80.— L. 2,75.— T.— Fig. de gr. nat.

D. P. L. G. en 1801.

Voir au Musée-Wicar cinq dessins de ce maître, faisant partie de la collection léguée à la Société des sciences.

MURILLO (BARTOLOMÉ-ESTEBAN), *né à Séville en* 1618, *mort dans la même ville en* 1682. (Ecole espagnole.)

Les premières leçons furent données à Murillo par son parent Juan del Castillo. Notre jeune peintre, après le départ de son maître pour Madrid, demeura livré à lui-même jusqu'au jour où il rencontra son ancien condis-

ciple Pierre de Moya, revenant de Londres, où il avait étudié sous Van Dyck. La vue des ouvrages de son ami, exécutés sous l'œil du grand coloriste, fixa sa vocation. Après avoir amassé quelques réaux, il partit pour Madrid et se présenta à Velasquez, qui l'accueillit fort bien et lui fit ouvrir les portes de tous les lieux où il pouvait s'inspirer des œuvres des grands maîtres. En 1645, Murillo quitta Madrid et retourna à Séville, où il s'éleva facilement au premier rang. C'est à partir de ce moment que commencèrent à affluer les commandes de toutes espèces. En 1681, Murillo, au faîte de sa réputation et de son talent, fut appelé à Cadix pour y peindre un grand tableau destiné à l'église des Capucins. Ayant eu le malheur de tomber de son échafaudage, il se blessa de manière à être forcé de retourner à Séville, où il mourut l'année suivante des suites de sa blessure, dans toute la plénitude de son talent.

18. *Le jeune Mendiant.*

H. 1,30.— L. 1,14.— T.— Fig. de gr. nat.

Cette excellente copie, exécutée par Souchon d'après l'original qui est au Louvre, est à juste titre estimée par tous les connaisseurs.

Dans une masure éclairée par une fenêtre à travers laquelle perce un vif rayon de soleil, un jeune mendiant assis, cherche la vermine sur les haillons dont il est couvert. Une cruche et un panier de fruits sont à terre près de lui.

Acheté par la Ville en 1840.

19. *Fondation d'une chapelle à Notre-Dame des Neiges.*

H. 0,73.— L. 1,30. — Cintré dans le haut.— T. — Fig. de 0,35 environ.

Esquisse réduite, exécutée par Souchon, d'après l'original que

possède le Musée de Madrid, et qui a figuré au Louvre jusqu'en 1815.

« Dans le IVe siècle, sous le pontificat de Liberius, un patrice « de Rome, dont la femme était restée stérile, résolut d'em- « ployer tous ses biens à la plus grande gloire de la vierge Marie, « pour laquelle ils professaient tous deux une grande dévotion. « Par suite de cette résolution, ils s'appliquèrent plus que jamais « aux exercices de piété, pour savoir à quoi la sainte Vierge « voulait que leur fortune fût employée. Elle leur apparut en « songe, et leur dit que la volonté de son fils et la sienne était « qu'ils fissent élever une Eglise sur l'endroit du mont Esquilin « qu'ils trouveraient le matin couvert de neige. Ils se communi- « quèrent leurs révélations à leur réveil, et voyant qu'elles « étaient conformes, ils allèrent trouver le pape pour l'informer « de ce que Dieu leur avait fait connaître. Le pape, qui avait eu « un songe tout semblable, fit assembler le clergé et le peuple, « et se rendit en procession, suivi du patrice et de sa femme, au « mont Esquilin, où ils aperçurent une place couverte de neige. « Les plans furent faits et l'église consacrée à la glorieuse « vierge Marie.

« Cette église, qui subit plusieurs transformations sous divers « papes, fut définitivement réédifiée, sous Sixte III, dans le mi- « lieu du Ve siècle, et prit le nom de Sainte-Marie-Majeure, « qu'elle porte encore aujourd'hui. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Murillo a divisé son tableau en deux actions tout à fait séparées ; d'un côté, le patrice et sa femme, à genoux, sollicitent l'autorisation du pape, qui est assis sur son trône et entouré de divers personnages ; de l'autre, et sur un plan fort éloigné, on aperçoit une immense procession qui se dirige vers une montagne couverte de neige.

Acheté par la ville en 1844.

20. *Saint Roch, enfant, distribuant ses vêtements aux pauvres.*

H. 0,47.— L. 0,34.— T.— Fig. de 0,10.

Copie réduite, exécutée par Souchon d'après l'original qui a été rendu à l'Espagne en 1815.

Acheté par la Ville en 1856.

Plusieurs hommes spéciaux, entre autres M. W. Burger, attribuent à Murillo le beau portrait d'un architecte, placé aux anonymes et figurant dans les galeries sous le N° 324, du nouveau Catalogue.

PIAZETTA (Gio-Batista), *né à Venise en* 1682, *mort en* 1754. (Ecole vénitienne.)

Fils d'un sculpteur sur bois, son père le plaça de bonne heure chez un peintre nommé Molinari, où il resta jusqu'à l'âge de vingt ans. Il se rendit ensuite à Bologne, où il s'appliqua à l'étude des œuvres de Carrache et de Guerchin. C'est avec les nouvelles connaissances qu'il avait acquises que Piazetta reparut dans sa patrie, où lui furent confiés des travaux importants, et où il fut nommé directeur de l'Académie.

21. *Assomption de la Vierge.*

H. 5,17.— L. 2,45.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Trois jours après la mise au tombeau de la Vierge, les « apôtres qui l'avaient veillée, soulevèrent la pierre du sépulcre, « et furent frappés d'admiration et de stupeur en n'y trouvant « plus qu'un linceul. »

La Vierge monte au ciel, entourée d'anges et de chérubins.

D. P. L. G. en 1801. Ce tableau, rapporté par les armées françaises, provient d'Augsbourg.

PIPPI (Giulio, dit Jules Romain), *peintre, architecte et ingénieur, né à Rome en* 1492, *selon de certains biographes, en* 1499, *selon d'autres, mort à Mantoue en* 1546. (Ecole romaine.)

Elève de Raphaël, qui l'institua son principal héritier, il aida son maître dans un grand nombre d'ouvrages, et

fut choisi pour terminer ceux qu'il laissa imparfaits, entre autres, la salle de Constantin au Vatican. Il passa ensuite au service du duc de Mantoue, dont il devint le peintre, l'architecte et l'ingénieur, et acquit en cette triple qualité un nom justement célèbre par les immenses travaux qu'il exécuta à Mantoue et au palais du Té. François Primatice, qui devint, en 1531, peintre du roi François Ier, et exécuta des travaux considérables à Fontainebleau, fut le plus célèbre de ses élèves.

22. *Le triomphe de Titus et de Vespasien.*

H. 1,32.— L. 1,59,— T.— Fig. de 0,60.

Ancienne copie, faite d'après l'original de même grandeur que possède le Musée du Louvre.

« Les victoires remportées par Titus sur les Juifs ayant exalté
« l'ardeur et l'amour de ses soldats, ils voulurent le couronner
« empereur après la prise de Jérusalem. Vespasien ayant conçu
« quelque soupçon sur la fidélité de son fils, celui-ci accourut à
« Rome, se justifia, et les deux princes réconciliés triomphèrent
« ensemble. »

Histoire romaine.

Placés debout dans le même char, la tête ceinte de lauriers et couronnés par la victoire, ils vont passer sous l'arc de triomphe érigé en mémoire de cet événement. Deux écuyers conduisent les chevaux ; à gauche, un soldat porte un vase précieux. Devant le char, un officier romain tient par les cheveux une captive personnifiant la Judée conquise ; il est précédé d'un soldat chargé du chandelier à sept branches, pris dans le temple de Jérusalem, et qui fut placé dans celui de la Paix, où il resta jusqu'au sac de Rome par les Vandales.

D. P. L. G. en 1849.

Voir au Musée Wicar trois dessins originaux de ce maître, faisant partie de sa collection léguée à la Société des sciences.

PONTE (GIACOMO DA), dit IL BASSANO ou JACQUES BASSAN, *né à Bassano en 1510, mort en 1592.* (Ecole vénitienne).

Elève de son père Francesco da Ponte, il fut envoyé par lui à Venise, où il entra dans l'atelier de Bonifazio, un des émules du Titien, qui lui apprit à fond les secrets du métier. Bassan fut le premier qui introduisit dans la peinture italienne ces scènes de la vie réelle qui lui attirèrent une si grande réputation. Jusqu'à lui, l'art italien avait été purement religieux et historique. Il appliqua son mâle talent à représenter non-seulement les travaux rustiques, mais même les plus humbles ustensiles du ménage. La bible, sa lecture favorite, fournissait les sujets de ses tableaux, et il s'arrêtait de préférence à tous les endroits du livre où il voyait moyen d'introduire des animaux. La Création, le Déluge, l'arche de Noé, le retour de Jacob, les marchands chassés du temple, etc., etc. Préoccupé de l'effet, il aimait à éclairer ses compositions de la lumière des flambeaux, comme s'il eût voulu racheter par le charme du clair-obscur ce qui lui manquait du côté de l'expression morale.

Bien que l'occupation ne lui manquât pas à Venise, Bassan ne voulut pas s'y fixer ; il préféra retourner et s'établir dans sa ville natale, où il fut reçu, quoique jeune encore, comme un homme qui donnait déjà du lustre à la cité. Il épousa la fille d'un bourgeois de Bassano, et fonda une école qui fut longtemps soutenue par ses quatre fils, Leandro, Francesco, Gio-Batista et Girolamo, qui l'aidèrent souvent dans l'exécution de ses tableaux.

23. *Jésus chassant les vendeurs du temple.*

H. 1,20.— L. 1,34.— T.— F. de 0,72.

« Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux « qui vendaient et qui achetaient dans le temple. Il renversa les « tables des changeurs et les siéges de ceux qui y vendaient des « colombes.

« Et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison « de la prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »

Ev. selon St Matthieu, chap. XXI.

Au milieu du saint temple, Jésus, armé d'un faisceau de cordes, poursuit une foule de personnages qui fuient l'effet de sa colère. Des hommes déjà renversés paraissent frappés de stupeur; l'un emporte sa valise, tandis qu'un autre cache avec empressement l'argent qui est empilé sur une table couverte d'un riche tapis. Une femme à genoux cherche à préserver un panier d'œufs dont plusieurs sont déjà épars sur le sol; dans le fond, des hommes, des femmes, des enfants se précipitent, au milieu des troupeaux de bestiaux, vers une porte encombrée de monde.

D. P. L. G. en 1801.

24. *L'Intérieur d'un ménage.*

H. 1,18.— L. 1,47.— T.— Fig. de 0.50.

Dans une grande salle éclairée par une seule lampe, trois jeunes filles sont occupées, l'une à tisser une pièce de toile, l'autre à racommoder de la dentelle, la troisième à filer. A gauche, vis-à-vis d'un foyer ardent, un jeune garçon souffle sur un brandon dont il va se servir pour allumer une chandelle. Dans le fond de la salle, une servante, portant une lumière et un plat, éclaire un personnage qui sort.

D. P. L. G. en 1819.

25. *Le Couronnement d'épines.*

H. 1,38.— L. 1,10.— T.— Fig. de 0,80.

« Les soldats du gouverneur menèrent Jésus sur le prétoire, « et là, ayant assemblé toute la cohorte autour de lui, ils lui « ôtèrent ses habits et le revêtirent d'un manteau écarlate; puis, « ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent « sur la tête avec un roseau dans la main droite, et se mettant à « genoux devant lui, ils se moquaient de lui en lui disant :

« Salut au Roi des Juifs; et lui crachant au visage, ils prenaient « le roseau qu'il tenait et lui en frappaient la tête. »
Ev. selon St Matthieu, chap. XXVII.

Jésus, enveloppé dans un manteau, est entouré de soldats et de bourreaux qui l'accablent de mauvais traitements. L'un d'eux tient la corde qui le lie, un autre lève le poing et s'apprête à lui enfoncer une couronne d'épines dans la tête; un troisième, agenouillé sur le devant, a les yeux tournés vers un de ses camarades portant la torche qui éclaire la scène. Tout-à-fait sur le premier plan, à gauche, un jeune garçon tient entre les mains un brasier que regarde un chien placé en face de lui.

Ce tableau, qui provient de la galerie de M. de Sivry, à Venise, a été acheté par la Ville en 1857.

26. *Portrait.*

H. 1,10.— L. 0,84.— T.— Gr. nat. à mi-corps.

Un vieillard à barbe grise, vêtu d'une robe de soie noire, tient ses gants de la main droite, et prend de la main gauche, sur une table, une lettre sur la suscription de laquelle on découvre avec quelque difficulté l'adresse suivante : *Al molto...... ed ecc : signor Basilio Gudelino* (ou *Godelino*)...... (Suit une demi-ligne indéchiffrable.)...... Loreto

Ce tableau, donné à la Ville par le Gouvernement en 1801, est porté sur l'Inventaire comme de Paris Bordone, de même que le portrait portant le N° 35, que nous regardons comme devant être attribué au Tintoret.

27. *Le Mariage.*

H. 1,43.— L. 1,58. —T.— Fig. 0,50.

Un ecclésiastique revêtu d'un surplis donne la bénédiction nuptiale à deux jeunes gens agenouillés à la

porte d'une église. Ils sont entourés de spectateurs placés à droite sur le devant du tableau. Un peu plus loin, à gauche, des cuisinières et des aides préparent le festin de noces, à côté de musiciens qui s'exercent sur leurs instruments. Dans le fond, un cavalier arrive au galop au milieu de la foule des invités, qui se livrent à toutes sortes de danses sous une tonnelle. La scène entière se passe dans la campagne ; l'horizon est borné par des montagnes.

Ce tableau, qui provient de la vente Deveria, a été légué à la Ville, en 1860, par M. d'Herbais.

Voir au Musée Wicar trois dessins de ce maître, faisant partie de sa collection léguée à la Société des sciences.

RAPHAËL, voir **Sanzio**.

RENI (Guido, dit le Guide), *peintre et graveur, né à Calvenzano, près de Bologne, en* 1575, *mort en* 1642. (Ecole bolonaise.)

Elève de Denis Calvaert, dit le Fiamingo, puis des Carrache, il imita d'abord leur manière et les aida dans leurs travaux. Ayant excité la jalousie de ses maîtres, il partit pour Rome avec l'Albano, son ami, dans le but d'y étudier les antiques et les fresques des grands maîtres; il y acquit la protection du pape Paul V, qui le chargea de la décoration de la chapelle de Monte-Cavallo, et lui fit exécuter de nombreuses peintures dans l'église de Ste-Marie-Majeure.

En 1622, Guido Reni partit pour Naples, où il entreprit la décoration de la chapelle de St-Janvier. Surchargé de commandes, arrivé à la plus haute réputation, il acquit une fortune considérable, qui fut bientôt dévorée par la funeste passion du jeu à laquelle il se livrait avec fureur. Persécuté par Lanfranc, Ribera et les autres peintres napolitains, jaloux de son talent, il revint dans sa patrie, travailla à vil prix, et, tombé dans la misère par suite de

son inconduite, il eut la douleur de se voir, dans sa vieillesse, méprisé de tout le monde et abandonné de ses meilleurs amis.

Le Guide eut deux manières bien distinctes; dans la première, qu'il prit après avoir beaucoup étudié le Caravage, il ne s'appliquait qu'à reproduire les effets outrés, les partis pris et la manière sombre de ce maître; mais sur les conseils qui lui furent donnés, il changea tout à coup sa méthode, et lui substitua une exécution claire, argentine, qu'il exagéra, dans certains de ses tableaux, jusqu'au point d'en détruire tout à fait l'effet, qui n'existe plus qu'au moyen de la faible diversité des tons.

28. *Une Sybille.*

H. 2,08.— L. 1,65.— T.— Fig. de gr. nat.

Assise au milieu d'une pièce sombre, la tête appuyée sur la main et absorbée dans une profonde méditation, une sybille s'apprête à transcrire ses oracles sur une feuille de papier qu'un génie déroule devant elle.

D. P. L. G. en 1801.

Le Musée de Bruxelles possède une répétition de ce tableau.

29. *Lutte d'Hercule et d'Achéloüs.*

Ancienne copie, exécutée, comme les deux suivantes, d'après les originaux, qui font partie du Musée du Louvre.

H. 2,54.— L. 1.95.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Déjanire, fille d'Enée, avait été promise à Achéloüs; mais « Hercule en étant devenu amoureux, obtint de son père qu'il « la donnerait à celui des deux qui resterait vainqueur à la lutte. « Lors du combat, Achéloüs se voyant près d'être vaincu, échappa « à son adversaire en prenant alternativement la forme d'un « serpent, puis celle d'un taureau; mais Hercule parvint toujours « à le terrasser. »

Métamorphoses d'Ovide.

Pour indiquer ces transformations, le peintre a placé dans le fond de son tableau le héros vainqueur

du taureau. Sur le devant, Hercule, couvert de sa peau de lion, tient embrassé le corps d'Achéloüs, qu'il force à se courber sur la terre.

D. P. L. G. en 1848.

30. *Hercule tuant l'Hydre.*

Ancienne copie, exécutée par Houasse.

H. 2,55.— L. 1,76.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Par ordre d'Eurysthée, roi de Mycènes, Hercule tue l'hydre « qui infestait le voisinage du lac de Lerne. »

Métamorphoses d'Ovide.

Hercule, armé de sa massue, frappe le monstre, qui dresse ses sept têtes.

D. P. L. G. en 1848.

31. *L'Enlèvement de Déjanire.*

Copie exécutée en 1824 par Belle père.

H. 2,58.— L. 1,91.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Hercule, après avoir vaincu Achéloüs, retournait avec Déja- « nire, qu'il avait épousée. Obligés de traverser le fleuve Evène, « il confia sa femme à Nessus, qui s'était offert pour l'aider dans « ce passage; mais le Centaure, devenu amoureux de la prin- « cesse, tenta de l'enlever. Hercule, indigné d'une telle perfidie, « décoche à son rival une flèche, qui lui fait une blessure mor- « telle. »

Métamorphoses d'Ovide.

Déjanire, debout, a le pied droit posé sur la croupe du Centaure; il la soutient au moyen d'une écharpe qui lui entoure la taille. Effrayée des sentiments que lui exprime Nessus, elle tourne la tête vers Hercule, que l'on aperçoit dans le fond.

D. P. L. G. en 1848.

Voir au Musée Wicar huit dessins de ce maître, faisant partie de la collection léguée à la Société des sciences.

GUILIO ROMANO (Jules Romain), voir **Pippi.**

ROMANELLI (Gio-Francesco), *né à Viterbe en* 1610 ou 1617, *mort dans la même ville en* 1662. (Ecole romaine.)

Appelé jeune à Rome par un de ses parents, il reçut des conseils du Dominiquin, qui le plaça dans l'atelier de Pietre de Cortone. Protégé par le cardinal Barberini, ce prélat, à son voyage en France, le recommanda à Mazarin, qui le fit venir, le présenta à Louis XIV, et lui fit décorer son palais (maintenant Bibliothèque impériale). A son retour, d'un voyage d'Italie, Romanelli, fut chargé par le roi des peintures a exécuter au Louvre, dans les salles dites des Bains de la Reine, aujourd'hui salles des Saisons, de la Paix, des Romains et du Centaure (Musée des Antiques).

32. *Allégorie.*

Ovale. H. 1,84.— L. 2,63.— T.— Fig. de demi-nat.

La France entourée des attributs de la grandeur et de la prospérité pendant la paix.

D. P. L. G. en 1801.

ROBUSTI (Jacopo, dit il Tintoretto ou le Tintoret), *né à Venise en* 1512, *mort en* 1594. (Ecole vénitienne.)

Fils d'un teinturier, son surnom lui vient de la profession de son père. Élève du Titien, qui devint bientôt, dit-on, jaloux de son talent, et lui ferma son atelier, Tintoret ne se rebuta pas; bien que coloriste de goût et d'instinct, il n'en fit pas moins des études sérieuses d'anatomie et dessina beaucoup d'après les statues de Michel-Ange. Doué d'une prodigieuse facilité d'exécution, d'une imagination inépuisable, travaillant jour et nuit, il acquit bientôt une réputation que Titien et Paul Véronèse seuls

purent atteindre. Malheureusement, ce peintre célèbre, que son ardeur au travail fit surnommer *il Furioso*, se laissa quelquefois entraîner par sa facilité, et ne fut pas toujours égal à lui-même. Ses élèves les plus distingués furent : son fils Domenico, sa fille Marietta, qui excellèrent dans les portraits, Paolo Franceschi, Martin de Vos, d'Anvers, et Odoardo Fialetti.

33. *Portrait d'un religieux.*

H. 0,46 — L. 0,38.— T.— Fig. de gr. nat.

Acheté par la Ville en 1857.

34. *Portrait d'un vieillard vêtu d'une robe de velours rouge, bordée d'hermine.*

H. 1,10.— L. 0,04.— T.— Gr. nat. à mi-corps.

Ce tableau, donné à la Ville par le Gouvernement, en 1801, était porté sur l'Inventaire comme de Paris Bordone. ainsi que le N° 27

Voir au Musée Wicar deux dessins de ce maître, faisant partie de la collection léguée à la Société des sciences.

ROSA (Salvator), *né près de Naples en* 1615, *mort à Rome en* 1673. (Ecole napolitaine.)

Né de parents pauvres et obscurs, Salvator commença de bonne heure à étudier la peinture chez un de ses oncles nommé Paolo Greco, puis il suivit les conseils de Francesco Fracanzano, son beau-frère, qui lui mit immédiatement une palette à la main. Après avoir fait comme études dans les environs de Naples, une foule de tableaux qu'il vendait à vil prix, il fréquenta l'atelier de Ribera, puis entra chez Aniello Falcone, son élève, dont il chercha à imiter la manière. Désespérant de trouver la richesse dans un pays où toutes les avenues qui y conduisent étaient encombrées, Salvator résolut de quitter sa patrie et d'aller chercher fortune à Rome. Une maladie l'ayant ramené dans sa famille, il trouva peu d'occupation à Naples, et après un séjour de deux ans, il repartit pour

Rome, où le cardinal Brancaccio, son compatriote, lui commanda différents travaux à exécuter à Viterbe. La révolte de Mazaniello le trouva encore à Naples en 1647; mais la défaite de son ami le força à chercher un nouveau refuge à Rome, dans la compagnie de Falcone. A partir de ce moment, la réputation de Salvator prit un essor considérable; les travaux lui vinrent de tous côtés, ses tableaux se payèrent un prix très élevé, et la fortune lui resta constante jusqu'a l'époque de sa mort. Peintre, poète, musicien, possédant un esprit satirique, il obtint de grands succès et fit beaucoup d'envieux.

35. *Paysage.*

H. 0,72.— L. 0,61.— T.— Vig. de 0,10.

Un rocher en forme d'arcade laisse voir un fond montagneux et le ciel. Un pêcheur, causant avec une femme qui porte un panier sur la tête, traverse un torrent qui baigne le pied du rocher.

Origine inconnue.

36. *Paysage. Esquisse.*

H. 0,22.— L. 0,44.— T.

Site montueux. Un torrent coule au milieu des rochers et y amène une quantité de bois et d'arbres morts qui ont roulé de la cime des montagnes.

Légué à la Ville en 1860, par M. D'herbais.

Voir au Musée Wicar deux dessins de ce maître, faisant partie de la collection léguée à la Société des sciences.

SANZIO (Raffaello), *peintre et architecte, né à Urbino, le Vendredi-Saint de l'année* 1483, *mort à Rome, le Vendredi-Saint de l'année* 1520. (Ecole romaine.)

Son père, Giovanni Santi ou Santo, dont on a fait en-

suite Sanzio par corruption, étant mort en 1494, après lui avoir donné les premiers éléments du dessin, ses oncles Simone di Ciarli et Bartholommeo Santi le conduisirent, à l'âge de douze ou treize ans (en 1495 ou 1496), à Pérouse, où ils le placèrent dans l'atelier de Pérugin, dont l'école jouissait alors d'une réputation méritée.

Le jeune Raphaël fit de rapides progrès, surpassa bientôt ses condisciples et quitta son maître en 1500, pour se rendre à Sienne, où, selon Vasari, il fit pour le Pinturicchio les cartons des grandes compositions peintes par cet artiste à la bibliothèque du Dôme. De 1504 à 1508, il demeura à Florence, où il étudia les fresques de Masaccio, se lia avec Fra Bartolommeo, qui lui donna d'utiles conseils, et exécuta les ouvrages que l'on a désignés du nom de sa deuxième manière, ou manière florentine. Appelé à Rome par Bramante, son parent, il fut présenté à Jules II, qui lui donna à décorer la salle dite *della Segnatura*, au Vatican, dans laquelle il peignit successivement la Dispute du St-Sacrement, l'Ecole d'Athènes, le Parnasse et la Jurisprudence.

Lorsqu'en 1513, Léon X succéda à Jules II, il trouva Raphaël occupé à décorer la deuxième salle *delle Stanze*, lui continua la protection que son prédécesseur lui avait accordée, et lui commanda de nouveaux travaux, dans lesquels les forces de l'artiste ne pouvant suffire, il se fit aider par ses élèves Jules Romain, Francesco Penni, dit il Fattore, Perino del Vaga, Garofalo, etc., etc.

Chargé en 1514, à la mort de Bramante, de la direction des constructions du Vatican, il y éleva les galeries nommées *les Loges*, pour lesquelles il composa cinquante-deux sujets tirés de la bible, qu'il fit exécuter sous ses yeux par ses élèves. En 1515, il eut la conduite des constructions de l'église de St-Pierre, et ne tarda pas à être nommé surintendant des édifices antiques de Rome, et chargé de la surveillance des fouilles. Accablé de travaux, son activité redouble, son génie s'élève de plus en plus. On le voit en même temps étudier les sculptures antiques, exécuter ses admirables fresques, diriger non-seulement les travaux du Vatican et ceux de St-Pierre, mais encore

fournir des plans pour des palais à Rome et même à Florence ; son génie et son activité suffisent à tout ; mais, victime de son dévoûment à l'art, ou, selon Vasari, usé par les excès, et victime de la maladresse d'un médecin, il succomba à trente-sept ans, laissant un si grand nombre d'œuvres de toutes espèces, qu'on ne comprend pas qu'une si courte existence ait pu suffire à les produire.

Son style a été divisé en trois manières bien distinctes l'une de l'autre : la première, dite péruginesque, commence à sa sortie de l'école de Pérugin, et va jusqu'en 1504, époque à laquelle, comme nous l'avons dit précédemment, il prit la manière dite florentine. Il entra dans sa troisième manière à partir de sa fresque de l'Ecole d'Athènes, la seconde qu'il exécuta au Vatican (1509 à 1510).

37. *Sainte Famille.*

H. 0,83.— L. 0,62.— T.— Fig. de 0,61.

Ancienne copie, dont l'original est à Londres, dans la collection du duc de Bridgewater.

Dans un paysage délicieux, la Vierge se promène avec l'Enfant-Jésus et St Joseph. Le petit St Jean vient à leur rencontre et embrasse l'Enfant-Jésus.

D. P. L. G. en 1801.

38. *Le Parnasse.*

H. 4,40.— L. 6,83.— T.— Fig. plus gr. que nat.

Copie exécutée en 1745 par Evrain, d'après la fresque peinte au-dessus d'une fenêtre dans la salle de la Signature, au Vatican.

Sur le milieu du mont Parnasse et sous des bosquets de lauriers, on voit Apollon entouré des Muses et des principaux poètes des temps anciens et modernes. A gauche, Homère récite son Illiade ; derrière lui sont Virgile et le Dante, près desquels se trouve Raphaël. On distingue dans les groupes : Horace, Ovide, Hennius, Properce, Boccace et Sapho.

D. P. L. G. en 1849.

39. *La Bataille de Constantin contre Maxence.*

H. 4,55.— L. 9,75.— T — Fig. plus gr. que nat.

Copie exécutée en 1746 par Blanchet, d'après la fresque composée par Raphaël et peinte par Jules Romain. Cette fresque décore la salle Constantin, au Vatican.

« L'empereur Constantin, après sa conversion, poursuit l'armée « païenne ; déjà il avait passé les Alpes, forcé la ville de Suze, « traversé Turin, Brescia, Vérone, et il approchait de Rome, « lorsque, le 28 octobre 312, Maxence, qui commandait dans « cette ville, tentant un suprême effort, vint à sa rencontre et lui « livra bataille. »

Maxence, tombé dans le Tibre, cherche à atteindre le rivage, pendant que Constantin vainqueur, à cheval, au milieu de la mêlée, l'ajuste de son javelot.

Même origine que le précédent.

Le bouclier placé à droite dans le tableau porte l'inscription suivante :

PAR LOUIS GABRIEL BLANCHET
A ROME D'APRÈS JULES ROMAIN EN 1746
QVA SVBMERSO MAXENTIO CHRISTIANORVM OPES
FIRMATAE SVNT

40. *Le Baptême de Constantin.*

H. 4,28.— L. 4,85.— T.— Fig, plus gr. que nat.

Copie exécutée en 1733 par Berbant. Cette fresque, esquissée par Raphaël, fut terminée après sa mort par l'un de ses élèves. Les uns l'attribuent à Perino del Vaga, d'autres à Francesco Penni, dit il Fattore.

L'empereur Constantin-le-Grand reçoit le baptême des mains de St-Sylvestre, représenté sous les traits de Clément VII. Le pontife lui donne le sacrement dans les mêmes fonts qui sont encore aujourd'hui à

St-Jean-de-Latran, et que l'empereur fit construire à cette occasion.

Même origine que le précédent.

41. *L'Ecole d'Athènes.*

H. 5,76.— L. 7,97.— T.— Fig. plus gr. que nat.

Copie exécutée en 1741 par François-Philothée Duflos, d'après la fresque qui décore la chambre dite de la Signature, au Vatican.

Le lieu de la scène est un portique décoré d'une magnifique architecture. Au centre, sur le plan le plus élevé, Platon et son disciple Aristote occupent, comme princes de la philosophie, la place la plus apparente Ils sont entourés de leurs nombreux élèves, et paraissent agiter une question importante. Socrate, comptant sur ses doigts, explique sa doctrine des nombres à Alcibiade, représenté sous les traits d'un jeune homme cuirassé et le casque en tête.

Au milieu des degrés, couché seul, le cynique Diogène, à moitié nu, médite en considérant une tablette. En avant, on voit Pythagore assis et occupé à transcrire ses consonnances harmoniques, qu'un jeune homme lui présente; il est entouré de ses disciples, Empédocles, Epicharme, Archytas, etc. Bramante Lazzari, célèbre architecte, parent de Raphaël, est représenté sous les traits d'Archimède, traçant à terre des figures de géométrie qu'il explique à ses auditeurs attentifs.

Le jeune homme qui tient la main sur la poitrine est François-Marie de la Rovere, duc d'Urbin et neveu de Jules II, et celui qui a un genou en terre, Frédéric II, duc de Mantoue. Zoroastre, debout, la couronne radiale en tête, porte, comme inventeur de l'astronomie, un globe céleste à la main.

A gauche de Zoroastre, on remarque Pérugin et son élève Raphaël.

On lit l'inscription suivante sur un fragment de pierre placé à gauche dans le tableau :

L'ECOLE D'ATHENES
COPIÉ D'APRÈS RAPHAEL
PAR
FRANÇOIS-PHILOTHÉE DUFLOS
A ROME
MDCCXXXXI

Le Musée de Milan possède un dessin à l'estompe de cette magnifique fresque, de la grandeur de l'exécution.

42. *Autre copie réduite du même tableau, par Arnould de Vuez.*

H. 1,10.— L. 1,64.— T.— Fig. de 0,34.

Ce tableau est relevé sur l'inventaire fait en 1795.

43. *Ste Cécile.*

H. 2,50.— L. 1,58.— Fig. de gr. nat.

Copie exécutée à Bologne, d'après l'original, par Alp. Colas, de Lille, et offerte à la Ville par l'Association Lilloise.

St Paul, St Augustin, Ste Cécile, St Jean et Ste Marie-Madeleine, réunis pour chanter les louanges du Seigneur, interrompent leur concert pour écouter une musique céleste.

44. *L'Enlèvement de Psyché.*

H. 2,95.— L. 2,26.— T.— Fig. plus gr. que nat.

Copie d'une fresque de la Farnésine.

D. P. L. G. en 1819.

45. *Portrait de César Borgia.*

H. 0,98.— L. 0,94.— T.— Fig. de gr. nat.

Copie exécutée en 1846, à Rome, dans la galerie Borghèse, par M. Jules Garripuy de Toulouse, alors élève de l'école française, aujourd'hui directeur du Musée de Toulouse.

Donné en 1861 par M. Dureau, directeur du personnel au ministère de l'intérieur.

Voir au Musée Wicar soixante dessins de Raphaël faisant partie de la collection léguée à la Société des Sciences.

SARACINO ou **SARACINI** (CARLO), surnommé IL VENEZIANO, *né à Venise en* 1585, *mort en* 1625.

Il fut un des plus ardents imitateurs du Caravage, après avoir longtemps travaillé à Rome, il revint à Venise, où il mourut, laissant peu d'ouvrages après lui.

46. *Fuite en Egypte.*

H. 1,90.— L. 1,37.— T.— Fig. de dem. nat.

« Après que les Mages furent partis, un ange du Seigneur « apparut à Joseph pendant qu'il dormait et lui dit : Levez- « vous, prenez l'Enfant et sa Mère, fuyez en Egypte et demeu- » rez-y jusqu'à ce que je vous dise de revenir, car Hérode « cherchera l'Enfant pour le faire mourir,

« Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et la Mère durant la nuit « et se retira en Egypte.

Ev. selon St Mathieu, chap. II.

La Vierge assise, tient sur ses genoux l'Enfant-Jésus et prépare les langes dont elle va l'envelopper. St-Joseph s'approche, conduisant l'âne qui doit porter le divin fardeau et attire l'attention de la Vierge sur un jeune homme qui cueille des feuilles de palmier, tandis que, près d'elle, trois anges chantent en chœur. Sur le premier plan, une gourde et des sacoches pleines indiquent que tout est prêt pour le départ.

La galerie du belvédère de Vienne possède un double de ce tableau qui y est attribué à Adam Elzheimer; il est peint sur cuivre dans une dimension de un pied de hauteur sur neuf pouces de largeur

M. Paul Mantz, dans l'article biographique qu'il a consacré à Elzheimer dans l'histoire des peintres de toutes les écoles, publiée sous la direction de M. Charles Blanc, reproduit la gravure de ce tableau d'après l'original de J. Axmann.

D'un autre côté, M. Sigismond von Perger, éditeur de la galerie du Belvédère, publiée à Vienne en 1825, après avoir décrit le tableau d'Elzheimer, ajoute : « Nous devons remarquer en « passant que ce tableau du *Repos en Egypte* est quelquefois « attribué à un peintre italien, Carlo Saracino ou Saracini, sur- « nommé *Il Veneziano*, parce qu'il existe une composition sem- « blable gravée par ce peintre, et portant son monogramme. »

L'estampe dont parle M. von Perger, portant en toutes lettres la signature : Carolus Saracenus *invenit;* n'est-on pas amené à penser que Saracino figure ici comme peintre plutôt que comme graveur ?

Un autre témoignage, celui de M. Robert Dumesnil, vient encore s'ajouter à l'appui de cette opinion; il affirme carrément, en parlant du *Repos en Egypte* de Carlo Saracino, que ce tableau a été gravé par son élève Jean Leclerc.

En résumé, il paraît constant que le tableau du Musée de Lille qui a été rapporté de Munich par les armées françaises, et donné en 1801 par le Gouvernement, a été peint par Carlo Saracino, et qu'il est la reproduction d'un tableau d'Elzheimer qui est à Vienne. Il est fort probable que Saracino, plus jeune de onze ans que le maître allemand, et arrivé à Rome au moment où ce dernier était dans tout l'éclat de sa renommée, aura reproduit le tableau d'Elzheimer en l'agrandissant; l'histoire de la peinture abonde en faits de ce genre.

SCHIAVONE (ANDRÉA SCHIAVONE), *né à Sebenico, en Dalmatie, en* 1522, *mort en* 1582 (Ecole vénitienne.)

Ses parents l'envoyèrent à Venise sans avoir le moyen de lui donner un maître. Il commença par servir les peintres, travailla beaucoup et se perfectionna en étudiant les ouvrages de Giorgion, du Parmesan et de Titien. Malgré la protection de ce dernier, qui l'employa plusieurs fois, Schiavone vécut dans la misère, peignant à vil prix, sur des coffres et des meubles, des compositions remarquables par leur élégance et leur belle couleur.

47. *Esther devant Assuérus.*

Ovale. H. 0,30. — L. 0,69 — Fig. de 0,20.

Esther, nièce de Mardochée et femme d'Assuérus, roi de Perse, ayant appris que ce prince, excité par Aman, son favori, avait décidé le meurtre de tous les juifs qui se trouvaient dans le royaume, se précipite à ses genoux pour le supplier de révoquer un ordre aussi barbare.

Acheté par la ville en 1837.

SPADA (Lionello), *né à Bologne en* 1576, *mort en* 1621 *ou* 1622. (Ecole bolonaise.)

Né de parents trop pauvres pour lui donner un maître, il fut employé en qualité de broyeur par les Carrache, et devint bientôt un de leurs meilleurs élèves; il s'attacha ensuite au Caravage qu'il accompagna à Rome, à Naples, en Sicile et imita sa manière.

De retour dans sa patrie, il entreprit de grands travaux dans différentes villes, acquit une grande réputation, mais finit par se livrer à une vie dissipée qui lui fit négliger son art et le fit mourir avant l'âge.

48. *La chasteté de Joseph.*

H. 1,94.— L. 1,44.— T. Fig. de gr. nat.

« Joseph ayant été mené en Egypte, Putiphar, eunuque de « Pharaon, l'acheta des Israëlites qui l'y avaient amené.

. . . .

« Longtemps après, sa maîtresse jeta les yeux sur Joseph et « lui dit : Dormez avec moi

. . . .

« Or, il arriva un jour que Joseph étant entré dans la maison, « et y faisant quelque chose sans que personne fût présent.

« La maîtresse de Putiphar le prit par son manteau et lui dit « encore : Dormez avec moi. Alors, Joseph lui laissant le man- « teau entre les mains, s'enfuit et sortit hors du logis. »

Genèse, chap. XLI.

La femme de Putiphar, assise sur un lit, cherche à retenir Joseph qu'elle entoure de ses bras, en saisissant son manteau.

D. P. L. G. en 1801.

TINTORETTO (le Tintoret), — Voir **Robusti**

TIZIANO (le Titien), — Voir **Vecellio.**

VANUCCHI (Andrea, dit Andrea del Sarto), *né à Florence, en* 1488, *mort dans la même ville en* 1530. (Ecole florentine.)

Andréa, surnommé del Sarto, à cause de la profession de son père qui était tailleur d'habits, fut placé, dès l'âge de sept ans, en apprentissage chez un orfèvre qu'il quitta bientôt pour se livrer exclusivement à l'étude du dessin et de la peinture, chez Gian Barile, peintre et sculpteur sur bois; il demeura trois ans sous la direction de ce maître, puis il entra dans l'atelier de Piero di Cosimo. Les nombreuses études qu'Andrea fit d'après les cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, dans la grande salle du palais de Médicis, lui firent acquérir une si grande élégance de style et un tel charme d'exécution, que ses contemporains le surnommèrent *sans défauts* (senza errori).

Appelé en France, en 1518, par le roi François Ier qui avait pu juger le peintre par deux de ses tableaux apportés à Paris; il y exécuta un grand nombre de peintures perdues pour la plupart aujourd'hui, et repartit pour Florence, en 1559, chargé par le roi de faire des acquisitions de statues, de tableaux et d'objets d'art. Ayant dissipé en folles dépenses l'argent qui lui avait été confié, il n'osa plus revenir comme il l'avait juré sur l'Evangile et mourut de la peste, abandonné de sa femme qui s'était opposée à son départ et dont les prières avaient eu sur lui plus d'empire que son intérêt et ses serments.

49. *La Vierge, l'Enfant-Jésus, Saint Jean et trois anges.*

H. 1,20.— L. 1,00.— B. — Fig. de gr. nat.

La Vierge assise soutient l'Enfant-Jésus appuyé contre

ses genoux; elle écoute le petit St-Jean qui lui montre son divin maître; derrière, un ange soulève une draperie, et sur la droite, deux autres anges, debout, écoutent la parole du Sauveur qui tourne sa tête de leur côté.

La galerie du prince Corsini, à Florence, possède une répétition de ce tableau.

D. P. L. G. en 1801.

Voir au Musée Wicar six dessins de ce maître faisant partie de la collection léguée à la Société des Sciences.

VECELLI (TIZIANO dit LE TITIEN), *né à Cadore dans le Frioul, en* 1477, *mort de la peste à Venise en* 1576. (Ecole vénitienne.)

Les premières leçons lui furent données par Sébastiano Zuccato, maître mosaïste, il passa ensuite de l'école de Gentile Bellini dans celle de Giovanni, son frère où il devint l'émule de Giorgione. Titien figure au rang des plus grands coloristes, et son dessin est aussi savant que fin et naturel; il excella dans le paysage, et personne ne l'a surpassé dans l'art de peindre les portraits. Sa longue carrière fut un long triomphe qu'aucun revers ne vint attrister. Il eut pour protecteur tous les princes de son siècle; pour amis, tous les personnages illustres de son temps. Il peignit jusqu'à sa dernière heure, et en mourant, à 99 ans, plus épris que jamais de son art, il répétait qu'il commençait à comprendre ce que c'était que la peinture.

Ses principaux élèves furent : Francesco Vecellio et Orazio Vecellio, ses fils; Marco Vecellio, son neveu. Des Flamands, tels que Jean Calcar, Barent, Lambert Zeustris, imitèrent parfaitement sa manière et multiplièrent ses tableaux par de belles copies qu'il retoucha souvent lui-même.

50. *Le Couronnement d'épines.*

H. 2,96.— L, 1,76.— T. — Fig. de gr. nat.

« Les soldats du gouverneur menèrent Jésus sur le prétoire,
« et là, ayant assemblé toute la cohorte autour lui, ils lui ôtèrent
« ses habits et le revêtirent d'un manteau écarlate; puis, ayant
« fait une couronne d'épines entrelacées, il la lui mirent sur la
« tête avec un roseau dans la main droite, et se mettant à
« genoux devant lui, ils se moquaient de lui en lui disant :
« Salut au Roi des Juifs, » et lui crachant au visage, ils pre-
« naient le roseau qu'il tenait et lui en frappaient la tête. »

Ev. selon St Mathieu, chap. XXII.

Le Christ, un roseau à la main, dépouillé de ses vêtements et couvert d'un manteau qu'on lui a mis par dérision, est assis sur les degrés du prétoire. Un soldat, placé sur le devant et vu de dos, lui tient les mains liées; d'autres lui crachent au visage, le frappent de leurs roseaux et lui font entrer de force une couronne d'épines sur la tête.

Cette magnifique copie exécutée par Souchon, d'après l'original qui fait partie du Musée du Louvre, lui fut achetée en 1844.

51. *Portrait de François Ier, roi de France.*

H. 1,15.— L. 0,88.— T. Gr. nat. à mi-corps.

Ce prince, vu de profil, est coiffé d'une toque de velours noir ornée de plumes blanches et d'un bouton de diamant. Il porte un cordon noir duquel pend une médaille; son pourpoint taillé, en satin rouge, est recouvert d'un manteau doublé en fourrure; sa main est posée sur la garde de son épée.

Copie exécutée par Souchon, d'après l'original qui est au Musée du Louvre et achetée par la ville en 1844.

Voir au Musée Wicar huit dessins originaux de Titien faisant partie de la collection léguée à la Société des sciences.

VÉRONÈSE (PAUL). — Voir **Caliari.**

ZUSTRIS ou **SUSTER** (LAMBERT-FRÉDÉRIC), *né à Amsterdam en* 1526, *mort à ce que l'on croit, à Munich en* 1600.

Ce peintre qui reçut les premières leçons de Christophe Schwartz, partit ensuite pour l'Italie où il entra dans l'atelier de Titien qu'il s'appliqua à imiter, et dont il devint un des meilleurs élèves. Sans que sa biographie soit parfaitement connue, on pense, qu'après avoir passé la plus grande partie de sa vie en Italie, il se retira à Munich, où il fut employé par la cour de Bavière, et où il mourut.

Malgré l'origine hollandaise de ce peintre, sa manière éminemment italienne nous a décidé à le classer parmi les peintres appartenant à l'école du pays où il a passé la plus grande partie de sa vie, et dont il a suivi les principes artistiques.

52. *Judith.*

H. 1,13.— L. 0,95.— T. — Fig. gr. nat. à mi-corps.

« . . . .
« La passion qu'Holopherne avait pour Judith augmentait tou-
« jours, il voulut qu'elle vînt souper avec lui et qu'ensuite on
« les laissât seuls. Judith, qui avait son dessein dans le cœur
« et une ferme confiance en Dieu, alla sans rien craindre trou-
« ver Holopherne, qui crut lui rendre un grand honneur en
« s'enivrant devant elle. Tous les officiers s'étaient retirés, et
« Judith, se voyant seule avec cet homme ivre, ne pensa plus
« qu'à exécuter son dessein . . . .
« Elle s'approcha de la colonne du lit où pendait le sabre d'Ho-
« lopherne, le tira du fourreau, et jetant les yeux au ciel, d'où
« elle attendait sa force, elle prit Holopherne par les cheveux,
« et de deux coups lui coupa la tête, la prit et la donna à sa
« servante, qu'elle avait mise en sentinelle à la porte . . . . . .

Sainte Bible. Judith. 13.

Judith, debout, les yeux tournés vers le ciel, tient dans la main droite le sabre qui lui a servi à couper la tête d'Holopherne; elle la porte de la main gauche et s'apprête à la placer dans un sac que sa servante lui présente. L'action se passe sous une tente ouverte qui laisse voir le ciel et une partie du camp d'Holopherne.

53. *Apparition de Jésus à Marie-Magdeleine.*

H. 1,34.— L. 1,93,— T. — Fig. de 1,10.

« Marie-Magdeleine étant à la recherche du corps de Jésus-
« Christ, le vit près d'elle qui lui dit : Femme, pourquoi pleurez-
« vous? Qui cherchez-vous? Elle, pensant que ce fût le jardinier,
« lui dit : Seigneur, c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où
« vous l'avez mis et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie! Aussi-
« tôt elle se retourna et lui dit : Rabboni, c'est-à-dire, mon
« Maître! »

Ev. selon St-Jean, chap. XX.

J.-C., debout, est appuyé sur une houe et parle à Magdeleine, qu'il bénit ; celle-ci, à genoux au milieu d'un parterre émaillé de fleurs, écoute la parole du Sauveur. Sur un plan plus éloigné, on découvre un jardin orné d'une tonnelle de verdure; l'horizon est borné par des montagnes.

L'inventaire des tableaux donnés à la ville en 1801 par le gouvernement, attribue le premier de ceux-ci à Christophe Allori, et le second à Dosso-Dossi; mais l'erreur est manifeste et le moindre examen suffit pour reconnaître qu'ils sortent de la même main. Quant à leur attribution à Lambert Zustris, elle est contestée par M. le comte Clément de Ris qui, dans l'ouvrage qu'il a fait paraître sur les Musées de province, croit reconnaître qu'ils appartiennent tous deux à Alexandro Varotari, surnommé le Padouan, et appuie son opinion sur les rapports qui existent entre l'œuvre de ce maître qui figure dans la collection du Louvre, et les deux tableaux de Lille.

De son côté, M. O. Merson, dans les études qu'il a publiées sur les Musées du Nord de la France, ne repousse pas notre attribution, et, comparant le tableau de Zustris, du Louvre, avec ceux de Lille, regarde la différence qui existe entre la tendance aux formes allongées qu'on remarque dans la Vénus du Louvre et les formes saillantes et soutenues des tableaux de Lille comme provenant des diverses époques auxquelles ils auraient été peints. A Lille, dit M. Merson, Zustris se montre avec les qualités de coloriste vénitien, quoiqu'il soit encore flamand par le goût, tandis que dans le tableau du Louvre il a perdu les traditions de son pays et, arrivé au terme de sa carrière, il se confond dans une école et cherche à devenir tout italien.

Voir aux anonymes, pour le complément des écoles italienne et espagnole.

ÉCOLES

FLAMANDE, HOLLANDAISE ET ALLEMANDE.

ÉCOLES

FLAMANDE, HOLLANDAISE ET ALLEMANDE.

ARTOIS ou **D'ARTHOIS** (JACQUES **VAN**), *né à Bruxelles en* 1613, *mort en* 1665. (Ecole flamande.)

Son maître n'est pas connu; on le suppose élève de Wildens ou de de Wadder. David Téniers le fils, qui était son ami et faisait grand cas de son talent, a souvent peint ou retouché les figures de ses tableaux. Il fut le maître de Corneille Huysmans, dit Huysmans de Malines.

54. *Paysage.*

H. 0,59.— L. 0,83.— T.— Fig. de 0,04.

Sur le bord d'un étang que côtoie une route, et près d'un bois fort épais, un seigneur, la tête couverte d'un feutre gris, la main droite appuyée sur une canne, se promène en compagnie d'une dame; ils sont entourés d'enfants et de divers personnages de leur suite. Un peu plus loin, on aperçoit deux pêcheurs à la ligne, et sur le côté gauche de la route, un mendiant.

Inv. de 1795.

55. *Paysage.*

Pendant du précédent.

L'intérieur d'une forêt à l'endroit d'une percée formant une espèce de route, parcourue par quelques personnages.

Inv. de 1795.

Signé : Jacobus . d . Arthois .

56. *Paysage.*

H. 0,61.— L. 0,76.— T.

Acheté par la ville en 1859.

Ce tableau a été attribué par M. Heris, expert à Bruxelles, à un peintre nommé Coppens ou Koppens, et les figures à Théobald Michau, né à Tournai en 1676, mort en 1769.

BENT (JEAN **VAN DER**), *né à Amsterdam en* 1650, *mort en* 1690. (Ecole hollandaise.)

Il entra d'abord dans l'atelier de Pierre Wouvermans, devint ensuite élève d'Adriaan Van den Velde, et chercha à imiter la manière de ses deux maîtres.

57. *Paysage.*

H. 1,08.— L. 0,88.— T.— Fig. de 0,17.

Un berger, assis, joue de la musette au bord d'une fontaine surmontée d'une statue de Neptune, à laquelle un troupeau vient se désaltérer. Sur un plan rapproché, une bergère est occupée à traire une chèvre tout en causant avec une de ses compagnes.

Origine inconnue.

Signé : Bent

58. *Paysage.*

Pendant du précédent. — Fig. de 0,10.

A travers une voûte immense, surmontée de ruines, et contre laquelle sont appuyés les bâtiments d'un monastère, on voit arriver une charrette attelée d'un cheval blanc. Une femme, montée sur un âne et conduisant un troupeau, cause avec un capucin debout à la porte du couvent. Dans le fond, on aperçoit un paysage montagneux.

Origine inconnue.

Signé : JBent

BERGEN (DIRK **VAN**), *né à Harlem en* 1645, *mort à Amsterdam en* 1689, *élève d'*ADRIAAN VAN DEN VELDE, (Ecole hollandaise.)

59. *Paysage.*

H. 0,23.— L. 0,28.— T.— Fig. 0,06.

Un berger, suivi d'un chien, conduit un troupeau auquel il va faire passer un gué.

Inv. de 1795.

60. *Paysage.*

Repos d'un troupeau, par une belle soirée d'été, près d'un hangar qui sert d'abri à un cheval.

Inv. de 1795.

Signé: D.V B M. nden

BLOMAERT ou **BLOEMAART** (ABRAHAM), *né à Gorcum en* 1567, *mort à Utrecht en* 1647. (Ecole hollandaise.)

61. *Paysage.*

H. 0,19.— L. 0,26.— B.

Donné à la Ville en 1851, par M. Hippolyte Jouffroy.

BOECHORST ou **BOCKORST** (surnommé LANGEN ou LANGHEN JAN), *né à Munster en* 1603, *d'après Siret, ou vers* 1610, *d'après Descamps, mort en* 1671. (Ecole flamande.)

Elève de Jacques Jordaens, il se livra spécialement à la peinture d'histoire et aux portraits; sa réputation, dans ce dernier genre, fut assez grande pour que certains amateurs aient comparé ses œuvres à celles de Van Dyck. Il fut membre de la Guilde de St-Luc d'Anvers. Une particularité remarquable signale ce peintre, que Descamps cite comme ayant toujours porté l'habit religieux sans avoir appartenu à aucun ordre.

62. *Le Martyre de St Maurice et de ses Compagnons.*

H. 4,12.— L. 2,73.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« St Maurice, chef de la légion thébaine (c'est-à-dire levée en « Thébaïde), composée de chrétiens, reçut la couronne du martyre avec ses compagnons, en 286 ou 303, pour avoir refusé « d'obéir à l'empereur Maximien, qui leur ordonnait de sacrifier « aux faux dieux. Cet événement eut lieu entre Agaunum « (St-Maurice) et Octodurus (Martigny), dans le Valais actuel. »

Dictionnaire d'Histoire de M. N. Bouillet.

St Maurice, placé sur un péristyle orné de colonnes, vient d'être dépouillé de son armure; il est nu, un genou en terre, les mains liées derrière le dos et les

yeux tournés vers deux anges qui descendent lui apporter la palme et la couronne du martyre ; un grand-prêtre, tenant un encensoir, le sollicite en vain de sacrifier aux faux dieux. Derrière la victime sont groupés plusieurs soldats et le bourreau, qui, tirant du fourreau sa longue épée à deux mains, se prépare à lui trancher la tête. A droite, on aperçoit la tête d'un cheval blanc ; du même côté, sur un plan plus rapproché, un proconsul coiffé d'un casque orné d'un panache blanc et monté sur un cheval de couleur foncée, préside à l'exécution. Sur le devant du tableau au pied des premières marches du péristyle, sont entassés pêle-mêle les corps des compagnons de St Maurice qui l'ont précédé dans la voie glorieuse du martyre. Au fond, dans le lointain, on aperçoit le massacre du reste de la légion.

Ce tableau, qui dont l'origine était placé dans le musée avait été donné par la Ville au corps des Canonniers sédentaires; celui-ci l'a placé dans l'église St-Maurice à la chapelle Ste-Barbe, en 1860 lors de la reconstruction de l'église), M. le curé-doyen, l'a offert à la ville avec l'assentiment du conseil d'administration du corps des canonniers.

Signé : 1661

BRVEGEL ou **BRUEGHEL** (JAN, dit de VELOURS), et **BALEN** (Henri **VAN**). (Ecole flamande.)

Jean Breughel, fils de Pierre Breughel, peintre de genre en réputation, naquit à Bruxelles en 1568, selon certains biographes, en 1575, selon d'autres. Il reçut les premières leçons de son père ; mais l'ayant perdu de bonne heure, sa grand'mère, veuve de Pierre Koeck d'Alost, le recueillit et le plaça dans l'atelier de Goë-Kindt. Après y avoir passé quelque temps, occupé de l'étude des

fleurs et des fruits, il se rendit à Cologne, et partit ensuite pour l'Italie, où il abandonna son premier genre pour le paysage. A son retour dans sa patrie, il fut reçu, en 1597, membre de la corporation de St-Luc, à Anvers, et nommé doyen en 1602. Breughel travailla souvent avec les peintres les plus habiles. Rubens, Van Balen, Rottenhamer, se plaisaient à orner ses paysages de figures. Il mourut à Anvers en 1625; d'autres disent en 1642.

Henri **VAN BALEN** naquit à Anvers en 1560, et fut élève de Adam Van Noort ou Van Oort, qu'il quitta pour voyager en Italie. De retour à Anvers, il fut reçu en 1593, membre de l'académie de St-Luc, et devint, en 1609, doyen de cette corporation. Van Balen eut de nombreux élèves, à la tête desquels on peut citer Van Dyck et François Snyders, dont il fut le premier maître. Jean Breughel l'aida souvent dans ses tableaux, dont il faisait les fonds et les paysages. Il mourut à Anvers en 1632.

63. *Repos de la Sainte Famille.*

H. 0,55.— L. 0,45.— Fig. de 0,23.

Au milieu d'un riant paysage, à l'ombre d'un oranger chargé de fruits, la Vierge assise retient l'Enfant-Jésus, qui cherche à s'élancer vers le petit St-Jean; derrière elle, St Joseph, debout vis-à-vis un massif de roses, tient une orange à la main.

Inv. de 1795.

BRAMER (Léonard), *né à Delft en* 1596. (Ecole hollandaise.)

La parfaite intelligence que ce peintre déploya dans la science du clair-obscur l'a fait regarder comme élève de Rembrandt. Il voyagea beaucoup en France et en Italie, et fut très recherché pour ses imitations des vases d'or, d'argent, de bronze, etc.

64. *Salomon sacrifiant aux idoles.*

H. 0,93.— L. 1,30.— T.— Fig. de 0,50 environ.

« Après que Salomon eut fait des choses si admirables dans
« les commencements de sa vie, il termina tant de belles actions
« par une fin honteuse . . . .
« De l'amour de la sagesse, il passa dans l'amour des femmes,
et de l'amour des femmes dans l'idolâtrie. »
Ancien Testament.

Aux pieds d'une statue de Vénus, tenant dans la main droite un cœur que l'amour perce d'une flèche, le peintre a placé un autel sur lequel va être immolé un bouc, qu'un des assistants tient par le cou. Un grand-prêtre et divers personnages préparent le sacrifice, pendant que Salomon, en grand manteau royal et suivi d'une partie de son sérail, s'agenouille en implorant la déesse pour laquelle le sacrifice se prépare.

Ce tableau a été légué en 1860 à la Ville par M. D'Herbais, qui l'avait attribué à Bramer, tandis que M. W. Burger le regarde comme de Salomon Koninck, peintre hollandais, élève de N. Moyaert, né à Amsterdam, en 1609, mort en 1668.

BRVEGEL ou BRUEGHEL (JAN) et FRANCK (SÉBASTIEN).

Voir à la page 49 pour la vie de Brueghel.

Sébastien Franck, fils de François Franck dit le Vieux, naquit à Anvers en 1575. Il fut élève de son père, s'occupa aussi de gravure, et peignit beaucoup de figures dans les tableaux de ses contemporains. Il mourut en 1636.

65. *Une Vierge entourée d'une guirlande de fleurs.*

H. 0,36.— L. 0,29. — C.

Au milieu d'une guirlande de fleurs variées est

suspendu un médaillon dans lequel le peintre a représenté la Vierge tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux; elle est vêtue d'une robe bleue; un manteau d'un rouge écarlate lui couvre les épaules et le giron. L'Enfant-Jésus, tout habillé de blanc, tient une pomme à la main; il a, comme sa mère, une couronne sur la tête.

Inv. de 1795.

CEULEN (CORNELIS-JANSON **VAN**), *né en* 1580, *selon Descamps, en* 1601, *selon d'autres biographes, mort à La Haye en* 1665. (Ecole hollandaise.)

Ce peintre, dont le maître est inconnu, a passé une partie de sa vie en Angleterre, à la cour de Charles Ier. Fatigué des troubles qui déchiraient ce royaume, il vint s'établir à La Haye, où il fut chargé par le magistrat de faire un tableau représentant les bourgmestre et échevins de cette ville. Il peignit l'histoire et surtout le portrait avec beaucoup de finesse et de talent.

66. *Portrait.*

H. 0,70.— L. 0,57.— T.— Fig. de gr. nat.

Portrait d'une femme de trente-cinq à quarante ans; elle est coiffée d'une calotte noire, porte des pendants d'oreilles en perles, une guimpe en mousseline blanche et un col brodé en guipure d'une grande finesse; sa robe, à larges manches, drapée sur la poitrine, est en satin noir.

Ce portrait est celui d'Anne-Marie de Schurmann, femme célèbre par sa science, née à Cologne en 1607. Elle savait le latin, le grec, l'hébreu, était bonne musicienne, sculptait et gravait avec talent.

Acheté par la Ville en 1859, au moyen d'une partie de la somme léguée au Musée par Mme veuve Pascal.

Signé : Cornelius Janson van Ceulen An° 1660

CHAMPAGNE (PHILIPPE **DE**), voir à l'*Ecole française*.

COLONIA (ADAM), *peintre de paysages et d'animaux, né à Rotterdam en* 1634, *mort à Londres en* 1685. (Ecole hollandaise.)

67. *Le Réveil des bergers.*

H. 0,55.— L. 0,48.— B.— Fig. de 0,15.

Plusieurs groupes de bergers sont réveillés en sursaut par un ange qui descend des cieux pour leur annoncer la venue du Christ ; les uns sont en adoration, les autres frappés de surprise et d'effroi. Une lumière brillante qui perce les nues, éclaire la scène.

Inv. de 1795.

CONINCK (DAVID **DE**, surnommé le ROMMELAER), *né à Anvers en* 1636, *mort à Rome en* 1689. (Ecole flamande.)

Contemporain de Jean Fyt, mais un peu plus jeune

que lui, il entra dans l'atelier de ce maître, qu'il quitta, après y avoir fait des progrès fort remarquables, pour visiter la France, l'Allemagne et l'Italie. Il s'établit à Rome, où il acquit une grande réputation.

68. *Fruits et animaux.*

H. 1,08.— L. 1,06.— T.

Sur une grande pierre ornée d'un bas-relief sont amoncelés des raisins de diverses espèces, des grenades, des figues et des fruits de toutes sortes, qu'un perroquet s'amuse à becqueter; à gauche, un gros arbre se détachant sur un fond de paysage; sur le premier plan, un écureuil et deux petits cochons d'Inde.

Acheté par la Ville en 1854.

COSSIERS (Jean), *né à Anvers en* 1603, *mort en* 1660. (Ecole flamande.)

Après avoir pris des leçons de Cornille de Vos, ce peintre voyagea et se fit une réputation dans les cours étrangères. Il entreprit, pour le roi d'Espagne et l'archiduc Léopold, divers tableaux qui lui acquirent de la réputation. A son retour dans sa patrie, il fut nommé, en 1639, doyen de la confrérie de St-Luc. Quelques biographes indiquent l'année 1652 comme celle de son décès, mais c'est une erreur puisque son nom figure encore comme ancien doyen en 1660, dans les archives de l'Académie de St-Luc.

69. *Saint Nicolas arrêtant le bras d'un bourreau prêt à trancher la tête d'un captif.*

H. 3,00.— L. 2,85.— T.— Fig. de gr. nat.

« St Nicolas, dit le Grand, était archevêque de Myre, ville de « l'Asie-Mineure, lorsque l'empereur Licinius, renouvelant en

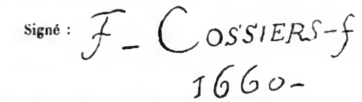
« Orient les persécutions de Dioclétien et de Maximien, chercha « à y rétablir l'idolâtrie et voulut forcer les chrétiens, par toutes « sortes de supplices, à renoncer à leur religion. L'histoire rap- « porte que St Nicolas ayant un jour appris qu'on allait faire « mourir contre toute justice trois honorables bourgeois que le « président Eustache avait condamnés, courut sans retard au lieu « du supplice.

« Ayant trouvé ces malheureux à genoux, les yeux bandés, « les mains liées derrière le dos, prêts enfin à recevoir le coup « mortel, il arrête le bras du bourreau, lui arrache son épée, « fait venir le juge, le reprend de l'iniquité de sa sentence, et se « servant de l'autorité que lui donnait sa puissance épiscopale, « il le casse, et renvoie ces misérables en pleine liberté. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Ce tableau provient de l'église St-Maurice, à Lille, où il était placé dans la chapelle dédiée à St-Nicolas.

Signé :



CRAYER ou **CRAEYER** (GASPARD **DE**), *né à Anvers en* 1582, *mort à Gand en* 1669. (Ecole flamande.)

Fils d'un marchand de tableaux qui quitta Anvers et vint s'établir à Bruxelles, c'est dans cette dernière ville que Gaspard commença son éducation artistique, sous la direction de Raphaël Van Coxeyn. En 1607, il était nommé membre de la corporation des peintres, et se livrait avec ardeur à l'étude de tous les chefs-d'œuvre de cette époque. Son talent précoce lui acquit de bonne heure la sympathie et la protection des princes de l'Eglise et des plus grands seigneurs de la cour. L'archiduc Ferdinand en fit son peintre favori, l'attacha au service de sa maison et le décora d'une chaîne d'or ornée d'un précieux médaillon. C'est vers cette époque que, selon Descamps, Gaspard de Craeyer, considérant que la vie du grand monde lui faisait perdre le plus précieux de son temps,

prit le parti de se retirer à Gand, où il espérait se livrer avec plus de liberté au recueillement que nécessitait son art favori. Outre les travaux qu'il entreprit pour la décoration des églises de la ville où il s'était retiré, toutes les communautés religieuses, pour lesquelles il n'avait pas encore travaillé, s'adressèrent à ce peintre, devenu, par la mort de Rubens (1649), celle de Van Dyck (1641), le seul représentant, concurremment avec Jordaens, des méthodes que l'Ecole d'Anvers avait mises en honneur.

L'époque de la naissance de Craeyer, que l'on porte également en 1582 ou 1585, est aujourd'hui déterminée d'une manière absolue; le Musée de Gand possède un tableau de ce peintre, représentant le martyre de St Blaise, signé G.-D. Craeyer, A° 1668, Æ.86, ce qui reporte la date de sa naissance à 1582.

70. *Martyrs enterrés vivants.*

H. 3,05.— L. 2,25.— T. — Fig. de gr. nat.

Plusieurs, martyrs, amenés par des bourreaux, adressent leurs prières au Tout-Puissant, en attendant le sort affreux qui leur est réservé. L'un d'eux, déjà placé dans le cercueil de plomb qui va l'ensevelir vivant, repousse de la main l'idole qu'un pontife lui présente, et dirige ses regards vers un groupe d'anges qui l'encouragent en lui présentant les palmes promises à la foi et à la constance des martyrs. A ses côtés, une autre victime, debout, les yeux fixés sur le même groupe céleste, s'approche du cercueil qui l'attend et qui va lui servir de tombeau. Dans le fond, d'autres fidèles sont conduits au supplice, dont un proconsul entouré de licteurs, dirige l'exécution.

Ce tableau, connu en Belgique sous le nom des *Quatre-Couronnés*, a été exécuté par Craeyer pour les corporations réunies des sculpteurs, des plombiers, des menuisiers et des charpentiers de Bruxelles. Gravé à l'eau forte. Il a été donné à la ville par le gouvernement en 1801.

71. *La Pêche miraculeuse.*

H. 4,75.— L. 3,30.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, il « vit deux barques et entra dans l'une, qui était à Simon, et lui « dit : Avancez en pleine eau et jetez vos filets. Simon lui ré- « pondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien » prendre, mais néanmoins, sur votre parole, je jetterai le filet.

« L'ayant donc jeté, ils prirent une si grande quantité de « poissons que leur filet se rompit, et ils firent signe à ceux qui « étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils y vinrent et « remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallut peu « qu'elles ne coulassent à fond. »

Ev. selon St Luc, chap. V.

Jésus, debout sur le bord du lac, vient de descendre de la barque; il est entouré de ses disciples. dont plusieurs sont occupés à retirer le poisson de leurs filets.

D. P. L. G. en 1801.

M. O. Merson, dans le travail qu'il a publié sur le Musée de Lille, en admirant les poissons entassés sur le premier plan, dit qu'il les regarde comme l'œuvre de Snyders.

72. *Le Fils de Tobie et l'Ange.*

H. 1,91.— L. 2,68.— T.— Fig. de gr. nat.

. . . .

« L'ange, voilé sous la figure d'un homme, mena donc Tobie.

. . . .

« Comme le jeune Tobie, après le premier jour de chemin, se « lavait les pieds dans le Tigre, il aperçut un poisson mons- « trueux qui venait le dévorer. Il s'écria aussitôt, et l'ange lui « dit de le prendre par les nageoires et de le tirer sur le sable, « où il mourut. L'ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel « et le foie.

. . . .

« Le jeune Tobie étant entré dans la maison, adora Dieu « d'abord, selon l'avis de l'ange, alla saluer son père, et ayant « frotté ses yeux avec le fiel du poisson qu'il avait pris, il recon- « vrit aussitôt la vue. »

Anc. Testam., Tobie, 5 et 11.

L'ange, assis sur un rocher, son bâton de voyage dans la main droite, et la gauche appuyée sur un tronc d'arbre, regarde le jeune Tobie qui, un genou en terre, est occupé à arracher le fiel du poisson qu'il vient de retirer du Tibre. Derrière lui, un chien épagneul lèche la queue du poisson.

Acheté par la Ville en 1859.

Les Musées de Gand et de Louvain possèdent des reproductions de ce tableau.

CRAEYER *(attribué à).*

73. *La Magdeleine en méditation.*

H. 0,45.— L. 0,36.— T.— Fig. de pet. nat.

Ce tableau a été donné à la Ville, en 1844, par M. Vanackere de Morcelles.

DELEN (Thiéry, Théodore ou Dirck **VAN**), *né à Huisden ou à Alkmaar en* 1607, *selon certains biographes, en* 1625, *et même en* 1635, *suivant d'autres, mort en* 1687 (Ecole hollandaise.) et **D. TÉNIERS** fils, voir page 100.

Élève de François Hals, il s'adonna particulièrement à la représentation des vues d'intérieur, d'édifices publics, et en général de l'architecture. Il se retira à Arnemuyden en Zélande, où il remplit pendant longtemps les fonctions de bourgmestre.

Les figures de ses tableaux sont presque toujours peintes par Wouwermans, Van Herp, Palamèdes et même David Teniers le fils.

74. *Intérieur d'un palais.*

H. 0,32.—L. 0,16.— C.—Fig. de 0,06, de D. TÉNIERS le fils

Dans un riche palais, on aperçoit, au fond d'une galerie, des groupes de personnages se dirigeant vers une charmille ; sur le devant, un seigneur, suivi d'un page qui tient un chien en laisse, donne la main à une dame avec laquelle il se promène.

Inv. de 1795.

DOUVEN (JEAN-FRANÇOIS **VAN**), *né à Ruremonde en* 1656, *mort à Dusseldorf en* 1724. (Ecole hollandaise.)

Elève de Gabriel Lambertin et de Christophe Puitlink. il peignit le portrait et le paysage avec figures et animaux, Il voyagea beaucoup et parcourut l'Allemagne, l'Italie et le Portugal.

75. *Le Gué.*

H. 0,80.— L. 1,17.— T.— Fig. de 0,17.

Un homme à cheval cause avec une femme, à laquelle il montre le troupeau qui la suit ; une autre femme, assise sur un âne, écoute tout en travaillant les sons que tire d'une guitare un paysan qui l'accompagne.

Plus loin, d'autres personnages à pied et à cheval commencent à gravir le défilé d'une montagne.

Ce tableau, dont l'origine est inconnue, a été attribué, par M. Heris, expert du Musée de Bruxelles, à Jean Van Breda, né à Anvers en 1683, mort dans la même ville en 1750.

Signé : S V Douw. f a° 1671

DUJARDIN (KAREL). — Voir **Jardin.**

DYCK (ANTON **VAN**), *né à Anvers le* 22 *mars* 1599, *mort à Londres le* 9 *novembre* 1641. (Ecole flamande.)

Son père, peintre sur verre, lui donna les premières notions du dessin, et le plaça ensuite chez Henri Van Balen, bon peintre d'histoire, qu'il ne tarda pas à surpasser. En 1615, Rubens l'admit au nombre de ses élèves, et, en 1621, Van Dyck, suivant les conseils de son maître, partit pour l'Italie. Après un séjour à Savanthem, village situé entre Bruxelles et Louvain, où les attraits d'une jeune fille le retinrent assez longtemps, il se rendit directement à Venise, et se mit avec ardeur à étudier les œuvres de Titien et de Paul Véronèse. Gênes, alors dans tout l'éclat de sa splendeur, où Rubens, quelques années auparavant, avait été si bien accueilli, attira ensuite notre jeune peintre, qui y gagna la bienveillance des opulents seigneurs de la ville. Après un séjour assez prolongé dans cette cité splendide, où il exécuta des portraits et divers travaux pour les principales familles, Van Dyck partit pour Rome, où il arrivait en 1613, un peu avant Poussin. Le meilleur accueil lui était réservé par le cardinal Bentivoglio, à qui il avait été recommandé, et sous les auspices duquel il n'eut pas de peine à se faire connaître et apprécier. Jouissant de la faveur des princes romains, et exécutant des portraits et de nombreux travaux pour eux, il demeura à Rome jusqu'en 1624, puis gagna Florence, y séjourna aussi quelque temps, et retourna ensuite à Gênes. Van Dyck ayant trouvé dans cette ville l'occasion d'un navire qui faisait voile pour la Sicile, en profita pour visiter Palerme, d'où il fut chassé par la peste. Il reprit la route de Gênes, et repartit enfin pour Anvers, où il arriva sur la fin de 1626. En 1632, sur l'invitation du comte d'Arundel, Van Dyck se rendit en Angleterre. Introduit au milieu de la plus haute société, présenté à la cour, il fut bientôt remarqué pour l'élégance de ses manières. Les divers portraits que ce peintre a laissés du roi Charles Ier, de la reine et de ses enfants, témoignent que la faveur dont il jouissait fut des plus brillantes. Nommé chevalier par le roi, et premier peintre de sa cour, sa fortune atteignit bientôt de hautes proportions. Les plus grands sei-

gneurs, les dames de haut rang, les ministres, les favoris affluaient dans son atelier, chacun voulait avoir son portrait fait par lui.

Dès lors, Van Dyck, dont les tableaux se vendaient fort cher, fit grande figure et se laissa entraîner à tous les genres d'excès. Cette continuelle alternative de travail excessif et de plaisirs effrénés, eut bientôt épuisé son tempérament, et sa santé en souffrit. Ses amis, dans l'espoir de mettre un terme à une pareille vie, le déterminèrent à se marier. Il épousa Marie Ruthwen, fille d'un lord écossais, avec laquelle il revint à Anvers visiter sa famille et ses amis, puis se rendit à Paris, où il espérait être chargé de peintures au Louvre ; mais il y rencontra Poussin, qu'on avait fait venir tout exprès d'Italie pour lui confier ce travail, et qui lui-même en fut dégoûté par mille intrigues. Van Dyck retourna en Angleterre après deux mois de séjour en France, et mourut la même année d'une maladie de langueur.

76. *Jésus-Christ sur la croix.*

H. 4.— L. 2,45.— Cintré du haut.— T.— Fig. de gr. nat.

« Il était alors la sixième heure du jour et toute la terre fut « couverte de ténèbres jusqu'à la neuvième heure. Le soleil fut « obscurci . . . .
« Alors Jésus, jetant un grand cri, dit : Mon Père, je remets mon « âme entre vos mains, et prononçant ces paroles, il expira.
. . . .
« Et toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, « considérant toutes ces choses, s'en retournaient en se frappant « la poitrine. Tous ceux qui étaient de la connaissance de Jésus « et les femmes qui l'avaient suivi de la Galilée, étaient là aussi « et regardaient ce qui se passait. »

Ev. selon St Luc, chap. XXIII.

Le Christ vient d'expirer ; la Madeleine en pleurs se précipite à ses pieds, qu'elle tient embrassés. La Vierge, accablée sous le poids de sa douleur, dirige ses regards vers son fils, dont elle s'approche en lui tendant les bras ; un peu plus loin, St Jean, la figure baignée de larmes, lève la tête vers son divin maître

derrière la Vierge, à droite, on aperçoit Marie, femme de Cléophas, la tête baissée; à gauche, dans le fond, les soldats et les bourreaux, chargés des instruments de supplice, retournent vers la ville.

Ce tableau décorait le maître-autel de la chapelle du couvent des Récollets à Lille.

77. *Miracle opéré par saint Antoine de Padoue pendant son séjour à Toulouse.*

H. 3,25.— L. 2,12.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Un hérétique qui niait la vérité du St-Sacrement, voulant « éprouver la puissance de St Antoine, avait enfermé un mulet « sans lui donner de nourriture pendant trois jours; le saint, « après avoir dit la messe, prit la sainte hostie, se fit amener « l'animal affamé et lui adressa ces mots : Au nom de ce Sei- « gneur que je tiens en mes mains, je te commande de venir « t'incliner devant lui, afin que tu confondes la malice des « hérétiques et que tu sois témoin de la vérité de ce très au- « guste Sacrement.

« Tandis que le saint parlait ainsi, le maître du mulet lui pré- « sentait de l'avoine; celui-ci la dédaignant, s'agenouilla devant « le St-Sacrement.

« L'hérétique, frappé à la vue d'un pareil miracle, se convertit « à la foi catholique. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

St Antoine, portant l'étole, tient de la main droite une hostie qu'il présente à un mulet prosterné à ses pieds et la tête tournée vers lui. L'hérétique, qui a placé près du mulet une boîte pleine d'avoine, s'agenouille à la vue du miracle. Derrière lui, deux spectateurs témoignent, par leurs gestes et leur attitude, la part qu'ils prennent à la scène.

Ce tableau décorait la chapelle à droite du chœur dans l'église du couvent des Récollets.

78. *Le Couronnement de la Vierge.*

H. 2,98.— L. 2,12.— T.— Fig. de gr. nat.

La Vierge, élevée sur un croissant lumineux, au milieu des nuages, et portée par des anges, est reçue dans les cieux par la Sainte-Trinité, qui lui met une couronne sur la tête.

Ce tableau provient aussi du couvent des Récollets, où il était placé dans une chapelle à gauche du chœur.

79. *Portrait de Marie de Médicis.*

H. 1.09.— L. 1,26.— T.— Gr. nat. à mi-corps.

Elle est coiffée en cheveux, vêtue d'une robe de soie noire, d'une ample collerette et de manchettes en mousseline, et tient deux roses à la main droite. La couronne royale est placée à côté d'elle sur une table couverte d'un tapis fleurdelisé, pareil à celui qui sert de fond à une partie du tableau. On aperçoit, à travers une fenêtre ouverte, une ville baignée par une rivière sur laquelle navigue un bateau à rames.

D. P. L. G. en 1801.

Ce tableau, avant la première Révolution, était placé dans une des salles du palais du roi, à Versailles.

80. *La Vierge au Donataire.*

Rond. Diam. 1,15.– Fig. de gr. nat. à mi-corps.

La Vierge, assise, tient sur ses genoux l'Enfant-Jésus, qui donne sa bénédiction à un homme vêtu de noir, prosterné devant lui.

D. P. L. G. en 1801.

Voir au Musée Wicar un dessin de ce maître, donné en 1850 par M. Benvignat.

La chapelle de l'Hospice-Général possède un tableau de Van Dyck représentant l'Adoration des Bergers.

ES ou **ESSEN** (JACQUES **VAN**), *né à Anvers en* 1606, *mort dans la même ville.* (Ecole flamande.)

Les registres de la cathédrale d'Anvers, en fixant la date

du baptême de ce peintre le 15 octobre 1606, détruisent les assertions des biographes, qui le font naître en 1570, et mourir en 1621.

Les archives de St-Luc mentionnent Van Es ou Essen, en 1620-1621, comme apprenti d'Omer Van Lommel. En 1646-1647, Van Essen est admis dans la Confrérie en qualité de fils de maître (wynmeester), ce qui ferait supposer que cet artiste passa à l'étranger une partie du temps qui sépare l'époque de son admission en qualité d'apprenti de celle où il est reçu fils de maître. On ignore l'époque de sa mort; mais Corneille de Bie, son contemporain, signale son existence en 1662. Le portrait de Van Es qui figure dans le Musée d'Anvers, a été peint par Jean Meyssens, et gravé par Wenceslas Hallar.

8. *Nature morte.*

H. 0,68.— L. 1,05.— B. — Gr. nat.

Le peintre a placé sur une table un plat d'huîtres, une assiette de nèfles, un panier d'osier contenant des raisins de diverses espèces, des noix et une pomme; puis un gros melon à côté d'une immense grappe de raisin blanc et un morceau de citron. Plus loin, sur la même table, on aperçoit deux verres.

Ce tableau, relevé sur l'inventaire de 1795, provient de l'abbaye de Cysoing, comme l'indiquent la crosse et la mître en sautoir que l'on découvre en bas à gauche. Il est signé en toutes lettres JV. ES. C'est le seul tableau connu qui soit signé de ce maître.

Signé :

Cysoing

IV· ES.

EVERDINGEN (ALBERT **VAN**), *né à Alkmaar en* 1621, *mort en* 1675. (Ecole hollandaise.)

Elève de Roland Savary et de Peter Molyn, dit Tempesta; Everdingen peignit avec talent le paysage, et excella surtout à représenter des orages, des forêts de sapins et des chutes d'eau. Un voyage qu'il fit sur la Baltique, et une tempête qui le jeta sur les côtes de Norwège, lui donnèrent l'occasion de faire de nombreuses études qui lui furent de la plus grande utilité.

82. *Paysage.*

H. 1,58.— L. 1,87.— T.

Copie réduite, exécutée par Souchon, d'après l'original qui est au Louvre.

Site montueux et sauvage, coupé par une rivière qui tombe en cascade et fait tourner un moulin. A gauche, s'élève au-dessus d'un roc, une église gothique.

Acheté par la Ville en 1856.

FRANCHOYS (PIERRE, dit FRANÇOIS), *né à Malines en* 1606, *mort en* 1654. (Ecole flamande.)

Elève de son père, Luc Franchoys le Vieux, et de Daniel Seghers, il acquit un grand talent pour les portraits et approcha souvent, dans ce genre, de Gonzalès Coques. Sa réputation lui fit obtenir la protection de l'archiduc Léopold d'Autriche.

83. *Portrait de Gisbert Mutzarts, prieur de l'abbaye de Tongerlo, de l'ordre des Prémontrés.*

H. 1,44.— L. 1,18.— T.— Fig. de gr. nat.

Le prieur, revêtu d'une robe blanche et coiffé d'un bonnet carré de même couleur, est assis dans un grand fauteuil de cuir rouge; ses deux mains, dont l'une tient un chapelet de corail, sont appuyées sur les bras du fauteuil. Près de lui se trouve une table couverte d'un tapis vert, sur lequel sont placés deux livres et une montre.

Ce tableau, acheté en 1860 par la Ville, à la vente Tencé, porte dans le fond les armoiries reproduites ci-dessous :

Signé :

Peeter franchoys: pinxit
1645

aet 48.

FRACNK ou **FRANCKEN** (Frans le Jeune), *né à Anvers en* 1581, *mort dans la même ville en* 1642. (Ecole flamande.)

Fils de Frans Francken le Vieux, il fut élève de son père, et ne quitta son atelier que pour se rendre en Italie, où il voulait étudier la couleur des grands-maîtres vénitiens. Rentré dans sa patrie, il fut élu, en 1614-1615, doyen de la Confrérie de St-Luc, dont il avait été reçu franc-maître en 1605.

Les tableaux de ce maître se distinguent de tous ceux des peintres du même nom, par la signature qu'ils portent presque toujours, comme celui du Musée de Lille : D° F Franck, en raison de ce qu'on le nommait don Francisco, en souvenir de son voyage d'Italie.

84. *Jésus-Christ allant au Calvaire.*

H. 0,50.— L. 0,75.— B.— Fig. de 0,17.

Jésus, succombant sous le poids de sa croix, se dirige, au milieu d'un immense concours de peuple, vers le mont Golgotha, que l'on aperçoit dans le lointain. Ste Véronique lui présente un linge pour essuyer la sueur qui découle de son visage, pendant que Simon, le Cyrénéen, s'avance pour l'aider à porter son lourd fardeau. Les deux larrons qui doivent être crucifiés à ses côtés prennent rang dans le cortége; l'un d'eux oppose la plus vive résistance aux bourreaux qui l'entraînent. Sur le devant, des chefs à cheval dirigent la marche.

D. P. L. G. en 1801.

Ce tableau était placé dans une église de Paris.

Signé : 

FRANCKEN (FRANÇOIS LE VIEUX), *né à Anvers en* 1544, *mort à Paris vers* 1620, *ou à Anvers en* 1616, *selon d'autres biographes*. (Ecole flamande.)

Élève de Frans Floris, ce peintre suivit la manière de son maître; il peignit l'histoire et le portrait, et se rendit en France, d'où il partit pour l'Italie. A son retour, Henri III le nomma son premier peintre de portraits. Il fut membre de la Confrérie de St-Luc en 1566, et doyen en 1588-1589.

Il semblerait que ce peintre se plut à représenter des sujets relatifs à la vie de Charles V; le Musée d'Amsterdam possède un tableau de lui représentant l'abdication de ce prince.

85. *L'Empereur Charles-Quint prenant l'habit religieux.*

H. 1,23.— L. 0,97.— T.— Fig. de 0,70.

Dans l'intérieur d'une église dont on aperçoit les chapelles, et devant un autel décoré d'une châsse, un évêque-abbé, la mître en tête, dans le grand costume de son ordre, tient des deux mains une robe violette dont s'apprête à se vêtir un personnage agenouillé, en grand manteau écarlate. Deux évêques, placés de chaque côté de l'officiant, prennent part à la cérémonie, ainsi qu'un guerrier couvert d'une armure dorée et d'un riche manteau, portant l'ordre de la Toison-d'or ; il tient un sceptre de la main droite, et appuie la gauche sur une longue épée à deux mains ; sa coiffure consiste en une couronne surmontée d'un casque. On le croit Maximilien II, empereur d'Autriche. Une foule de spectateurs répandus dans l'église sont présents à la scène.

Acheté par la Ville en 1859.

FYT (JEAN), *né à Anvers en* 1609, *mort dans la même ville en* 1661. (Ecole flamande)

Jean Fyt et non Feyt, Feydt ou Vyt comme on écrit quelquefois son nom, appartenait à une famille d'artistes et entra vers l'âge de douze à treize ans dans l'atelier de Jean Van Berch ; il fut admis en 1629, en qualité de franc-maitre, dans la corporation de St-Luc, et entreprit le voyage d'Italie. En 1652, ce peintre, dont la réputation était arrivée à un haut degré, fût nommé doyen de la confrérie de St-Luc ; il fut un des peintres d'animaux et de fruits les plus remarquables de son époque. En même temps qu'il était peintre, Fyt se livrait à la gravure et a exécuté à l'eau forte plusieurs séries d'animaux d'après ses propres compositions.

86. *Gibier mort.*

H. 0,82.— L. 1,04.— T. — Gr. nat.

Sur une table couverte d'un tapis vert sont groupés pêle-mêle, des lapins, un lièvre, un pigeon et un canard pendu par la patte. Un fusil est jeté sur ce monceau de gibier; on voit à gauche, une cage en osier à laquelle on a accroché plusieurs oiseaux; à droite, une botte de salsifis et divers légumes.

Inv. de 1795.

87. *Gibier mort et ustensiles de chasse.*

H. 0,83.— L. 1,11.— T. — Gr. nat.

Le peintre a placé sur le devant, un lièvre et divers oiseaux pendus par les pattes, jetés sur une table, ou tombant d'une carnassière Tous ces animaux sont accrochés à un fusil derrière lequel on aperçoit un cor de chasse; à droite, en bas du tableau, sont deux petits chiens épagneuls attachés ensemble.

Inv. de 1795.

GEERAERTS (MARTIN-JOSEPH), *né à Anvers en* 1706 *mort dans la même ville en* 1791. (Ecole flamande.)

Il entra en 1723 dans l'atelier d'Abraham Goddyn, fut reçu en 1731 franc-maître de la corporation de St-Luc, et en 1749, le magistrat le nomma l'un des professeurs à l'Académie d'Anvers. Le talent particulier de ce peintre qui avait fait de savantes études, était de peindre des bas-reliefs imitant parfaitement la nature. La plupart de ses sujets, soit qu'ils fussent dus à son génie ou tirés de l'histoire, étaient composés de jeunes et jolis enfants presque toujours nus. Les reproductions de cet artiste ont été très répandues et fort recherchées.

88. *Grisaille.*

H. 1,40.— L. 1,00.— T. — Fig. de 0,66.

Des enfants jouent avec une chèvre couchée et que l'un d'eux embrasse, tandis que d'autres cherchent à renverser celui qui est grimpé sur son dos.

89. *Grisaille.*

Pendant du précédent.

L'un des enfants tient par les cornes la tête de sa chèvre, sur laquelle un autre s'apprête à monter, tandis qu'un troisième cherche à l'effrayer en se couvrant la figure d'un masque.

Ces deux tableaux, portés dans les précédents catalogues comme ayant été achetés par la ville en 1833, ont été donnés au Musée en 1835 par M. Blocquel, imprimeur, chevalier de la Légion-d'Honneur.

GILMANS ou **GILLEMANS** ou **GILLEMAN** (Jean-Paul), *né à Anvers en* 1651, *mort à Amsterdam.* (Ecole flamande.)

Il entra en 1665 dans l'école du peintre J. Van Son, et fut reçu en 1674, en même temps que son frère, Pierre-Mathieu Gillemans, membre de la corporation de St-Luc. Après avoir passé quelques années à Paris, Gillemans partit pour la Hollande, et mourut à Amsterdam, dans un âge assez avancé, d'une chute qu'il fit dans un canal où il se noya.

signé : J. P. Gilleman f

90. *Fruits.*

H. 0,64.— L. 0.43.— T. — Gr. nat.

Des raisins, des poires, une pomme et une pêche sont groupés dans un plat posé sur une table. Un peu plus loin le peintre a placé deux verres de Venise.

Origine inconnue.

GRIEF, **GRIFF** ou **GRYF** (Adrien), *né à Anvers en* 1670, *mort à Bruxelles en* 1715. (Ecole flamande.)

Ce peintre très habile, excellait surtout dans la représentation des animaux, des fruits et du gibier mort. Il fut reçu en 1700, membre de l'Académie de St-Luc, à Anvers, et se fixa ensuite à Bruxelles.

91. *Légumes et fruits.*

H. 0.19.— L. 0,29. — B.

A droite, on voit un monceau de choux de diverses espèces, d'artichauts, de carottes et d'oignons, et une moitié de melon placée sur une pierre. A gauche, une cruche en terre rouge est posée sur une cuvette renversée. Dans le fond, on aperçoit une église.

Inv. de 1795,

Signé : AGryf f

92. *Oiseaux morts.*

H. 0,37.— L. 0, 46.— T.

Des oiseaux de différentes espèces sont éparpillés

sur une table ou pendus par la patte, vis-à-vis un rideau qui occupe une partie du fond.

Légué en 1860 par M. D'Herbais.

HEEM (JOHAN-DAVIDSZ **DE**), *né à Utrecht, en* 1600, *mort à Anvers en* 1674. (Ecole hollandaise.)

On ne lui connaît pas d'autre maître que son père David Davidsz de Heem dont il suivit la manière et qu'il surpassa. En 1670, il quitta la ville d'Utrecht pour se fixer à Anvers avec ses deux fils, Jean et Corneille, qui peignirent dans le même genre.

De Heem atteignit une telle célébrité dans le genre des fleurs et des fruits, qu'il n'y eut bientôt que les princes qui purent prétendre à acquérir ses tableaux.

Abraham Mignon et Henri Scoots furent ses élèves.

93. *Fleurs et fruits.*

H. 0,33.— L. 0,25.— B. — Gr. nat.

Un bouquet composé de roses, volubilis, cerises et fraises, attaché par un clou à la muraille.

Inv. de 1795.

Signé : DE HEEM 1659

HELMONT (MATHIEU **VAN**), *né à Bruxelles en* 1635, *mort à Anvers en* 1719 *ou* 1739. (Ecole flamande.)

Elève de David Téniers, ce peintre est connu par ses jolis tableaux représentant des foires, des boutiques, des chimistes dans leurs laboratoires, des marchés italiens et d'autres sujets analogues dans le goût de son maître.

94. *L'odorat.*

H. 0,40 1/2.— L. 0,58 1/2.— T. Fig. de 0,27.

Une femme, et un homme couvert d'un manteau, sont assis dans une salle ouverte, en face d'un banc de bois sur lequel est placé un pot d'œillets ; tous deux y ont cueilli une fleur qu'ils portent au nez; un singe, vêtu d'un costume rouge et jaune, les imite. Sur un plan plus éloigné, deux chiens suivent et flairent une chienne, et vers le fond, un homme fuit, en se bouchant le nez, un cabinet dans lequel un homme est posé.

Ce tableau, acheté en 1860 à la vente Tencé, figurait sur le catalogue comme de Van Kessel; mais un examen plus approfondi et l'opinion bien arrêtée de M. W. Burger, auteur d'ouvrages sur les Musées de Hollande et de Belgique, ne nous ont pas permis d'hésiter à le rendre à son véritable auteur.

Le monogramme D T (David Teniers) qui figure sur ce tableau est faux.

JACOBS ou **JACOBSZ** (HUBRECHT ou HUBERTUS), *autrement* HUBERTUS GRIMANI, *né à Delft, mort à Briel vers* 1628 *ou* 1629. (Ecole hollandaise.)

Ce peintre qui voyagea en Italie, séjourna, dans sa jeunesse neuf à dix ans à la cour du duc de Grimani, à Venise d'où lui vint le surnom sous lequel il fut généralement connu. C'était un praticien très habile, comme on peut le constater par les travaux qu'il a exécutés dans un grand nombre d'anciennes maisons bourgeoies en Hollande et en Angleterre où il fit beaucoup de portraits qu'il achevait en très peu de temps avec un talent particulier.

95. *Portrait de femme.*

H. 0,34.— L. 0,25.— B. — Fig. de demi-nat.

Elle est coiffée d'une espèce de turban et vêtue d'une robe garnie de fourrure

Origine inconnue.

Signé : Jacob Wilsrben

JARDIN (KAREL DU), *peintre et graveur, né à Amsterdam vers* 1635, *mort à Venise en* 1678. (Ecole hollandaise.)

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque précise de la naissance de ce peintre qui fut élève de N. Berghem ou de P. Potter, suivant Houbraken. Jeune encore, il partit pour l'Italie, se rendit à Rome où ses tableaux furent estimés et payés fort cher. Revenu dans sa patrie où la science profonde qu'il avait acquise accrut encore sa réputation, il fut tellement accablé de commandes qu'il ne pouvait suffire à y satisfaire. Karel du Jardin s'était marié à Lyon à son retour d'Italie, n'ayant pas trouvé dans son intérieur le bonheur qu'il espérait, il repartit pour Rome, reprit ses anciennes habitudes de dissipation et ne voulut plus retourner en Hollande.

96. *Le pâturage.*

H. 0,43.—L. 0,51.— B.

Un troupeau composé de trois vaches, un bélier, une chèvre et deux moutons. Deux de ces vaches sont de couleur rougeâtre; l'une est couchée, l'autre debout, la troisième broute; près d'elles, deux moutons couchés, un bélier debout et une chèvre forment un groupe isolé au milieu d'une campagne riante, accidentée et bornée à l'horizon par de hautes montagnes. A droite, de belles plantes au pied d'un gros arbre, derrière une espèce de clôture en paille.

Les personnages placés à différents plans ont été récemment ajoutés par ordre de M. Van den Schrieck, de Louvain, à la vente duquel ce tableau a été acheté par la ville en 1861.

Signé : 

JORDAENS (Jacques), *peintre et graveur, né à Anvers le* 20 *mai* 1593, *mort dans la même ville le* 18 *octobre* 1678. (Ecole flamande.)

Né seize ans après Rubens, Jordaens entra dans l'atelier de Van Noort, lorsque celui-ci en était déjà sorti. Après avoir épousé la fille de son maître dont il s'était épris pendant que son père courait les tavernes, il se mit à étudier les chaudes et vigoureuses peintures que Rubens avait rapportées de Venise, et devint bientôt un peintre consommé : à vingt-cinq ans, il s'était si bien identifié avec la manière de son illustre maître qu'il l'aidait dans la plupart de ses grandes compositions.

Coloriste éminent, joignant l'éclat et l'énergie a une fécondité qu'on ne peut comparer qu'à celle de Rubens lui-même, ce peintre, qui ne se reposait jamais, acquit bientôt une fortune considérable qui lui permit de satisfaire ses goûts fastueux et de vivre en grand seigneur.

Apres la mort de Rubens et de Van Dyck, en 1640 et 1641, Jordaens qui n'avait pas encore cinquante ans, devint maître absolu du terrain; toutes les riches maisons, toutes les églises, toutes les abbayes voulurent avoir de ses œuvres; il ne recula jamais devant un travail demandé, satisfit à toutes les commandes qui lui furent faites et dépensa à profusion, jusqu'à une vieillesse avancée, tous les trésors de sa fertile imagination et de sa riche palette.

97. *Le Christ et les Pharisiens.*

H. 1,58.— L. 2,39.— T. —Fig. de gr. nat.

« Car je vous dis que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Ev. selon St-Mathieu, ch. V ṽ 20.

Ce chapitre de l'évangéliste cité par le peintre dans un cartouche placé au bas du tableau, ne semble pas s'appliquer au sujet traité par lui, car il y est question d'un sermon que J.-C. a fait à son peuple sur la montagne. La scène ne serait-elle pas

plutôt tirée du ch. XV, ỹ. 1, du même évangéliste, dans lequel Jésus se trouvait au milieu de ses apôtres, près des Pharisiens?

Une galerie en pierre, ornée de balustres dorés, sépare les spectateurs de la scène; la balustrade est ouverte devant Jésus-Christ que l'on découvre presqu'entier, tandis que les autres personnages ne sont vus qu'à mi-corps. Le Maître est suivi de quatre disciples parmi lesquels on peut reconnaître St-Pierre à sa tête chauve et St-Jean à sa jeunesse. Jésus s'adresse aux apôtres et leur montre de la main un groupe de Pharisiens qui personnifient l'avarice, l'hypocrisie, l'ambition et la luxure.

Ce tableau est gravé dans le Musée Réveil.

Acheté par la ville en 1860 à la Vente Tencé.

Inscription placée sur le cartouche.

Matt. 5. & 20

98. *Détresse de l'enfant prodigue.*

H. 1,67.— L. 2,25.— T. — Fig. d'environ 0,35.

« 11. Un homme avait deux fils :
« 12. Dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-
« moi ce qui doit me revenir de mon bien. Et le père leur fit
« le partage de son bien.
« 13. Peu de jours après, le fils le plus jeune ayant amassé
« tout ce qu'il avait s'en alla dans un pays étranger fort éloigné
« où il dissipa tout ce qu'il avait en excès et en débauches.
« 14. Après qu'il eût tout dépensé, il survint une grande
« famine en ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité.
« 15. Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habi-
tants du pays qui l'envoya dans sa maison des champs pour y
« garder les pourceaux.
« 16. Et là, il eût été bien aise de remplir son ventre des
« cosses que les pourceaux mangeaient, mais personne ne lui
« en donnait. »

Ev. selon St-Luc, ch. XV.

La scène se passe dans la cour d'une ferme dont on voit les bâtiments à gauche; l'entrée, élevée sur un perron, est ombragée par une treille. Le fermier, près duquel se trouve une vieille femme qui porte un vase en cuivre, semble fort mal accueillir l'enfant prodigue qui, presque nu et tendant la main vers lui, sollicite sa commisération. Près de là, deux chevaux blancs se reposent; on aperçoit sous l'un d'eux un jeune poulain occupé à têter; entre eux, un gros chien, partageant la colère du maître, accueille l'enfant prodigue par des aboiements et se dispose à se précipiter sur lui; un ouvrier décharge une voiture de paille sur laquelle il est monté; près des chevaux les harnais sont jetés çà et là au milieu de divers ustensiles. Sur un plan plus rapproché, une servante apporte à manger à des cochons qui pataugent dans une mare, sans se préoccuper du nouvel arrivant. Derrière celui-ci, sept vaches sont groupées à différents plans; un servante assise sur un escabeau est occupée à en traire une; tout-à-fait à droite s'avance une femme portant un vase de cuivre sur la tête, elle est suivie d'un homme qui lui parle. La cour de la ferme est ombragée d'arbres de différentes essences, parmi lesquels se jouent les rayons d'un soleil ardent.

Ce tableau, acheté par la ville en 1860, à la vente Tencé, est l'esquisse ou la répétition en petit d'un tableau intitulé : *L'enfant prodigue qu'un vieux pasteur invite à partager la nourriture de ses cochons*, que l'on admire au Musée de Dresde et qui est d'une dimension double de celui-ci en hauteur et largeur.

99, 100, 101, 102. *Une suite de quatre tableaux représentant les Apôtres.*

H. 1,55.— L. 115.— T. — Fig. à mi-corps plus gr. que nat.

Ces quatre tableaux donnés à l'église St-Maurice par un mar-

guillier de la paroisse étaient attachés aux quatre piliers du transept.

103. *Etude,*

H. 0,66.— L. 0,82. — T.

Cinq vaches placées à des plans différents sur une éminence de laquelle on découvre une grande étendue de pays.

Acheté par la ville en 1837.

104. *Etude. Tête de vieillard.*

H. 0,49.— L. 0,38.— Papier marouflé sur bois, gr. nat.

Cette esquisse attribuée à Jordaens a été donnée à la ville en 1850 par M. D'Herbais.

MEEL (JEAN) ou **MIEL** dit BICKER, ou bien encore **GIOVANNI DELLA VITE,** *né à Anvers en* 1599, *mort en Savoie en* 1644 *ou* 1646

Élève de Gérard Seghers, il partit pour l'Italie où il entra dans l'atelier d'André Sacchi. Il se plaisait surtout à peindre des sujets grotesques; devenu premier peintre du duc de Savoie, il dût plier ses goûts aux différents sujets qu'on exigeait de lui et traita l'histoire avec talent. Les compositions de ce peintre sont en général piquantes et spirituelles, mais il excella surtout dans les tableaux de genre où il groupait des personnages qu'il peignait avec un grand soin.

105. *Le marchand d'escargots.*

H. 0,42.— L.0,34 1/2.— T. — Fig. d'env. 0,20.

Dans un pays montagneux et près d'une rivière, un homme agenouillé prend des escargots qui sont amassés en tas et les jette en les comptant dans le tablier d'une femme accroupie devant lui; derrière, un homme debout tient un grand vase de terre, et

plus loin, une femme au repos porte sur la tête un panier chargé. Un jeune garçon debout assiste à la scène en spectateur.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

METSU (Gabriel), *né à Leyde en* 1615, *mort à Amsterdam en* 1668 *ou* 1669. (Ecole hollandaise.)

Copie exécuté en 1834 par Cœdes, d'après le tableau original qui fait partie du Musée du Louvre.

106. *Une femme à son clavecin.*

H. 0,32.—L. 0,24.— T. — Fig, de 0,22.

Derrière le fauteuil sur lequel elle est assise, un homme debout tient d'une main son chapeau, et montre de l'autre le livre musique.

Acheté par la ville en 1335.

MINERDORFF (F.)

Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur ce peintre.

107. *Martyre de St-Pierre, dominicain.*

H. 2,95.— L. 1,82. — B. — Fig. de gr. nat.

« St-Pierre naquit à Vérone vers 1205. Entré dans l'ordre de « Saint-Dominique et nommé inquisiteur, son zèle l'entraîna si « loin, que les habitants de Milan résolurent de s'en venger. La « veille de Pâques, un assassin, nommé Cavina, l'atteignit à « l'extrémité d'un bois et le renversa, baigné dans son sang. « Ayant aperçu, pendant qu'il poursuivait le frère Dominique, « St-Pierre qui s'était relevé et récitait des prières à genoux, « l'assassin revient vers lui, saisi d'une nouvelle fureur, et le « frappe jusqu'à ce qu'il expire. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Ce tableau provient du couvent des Jacobins de Lille.

Signé : F minerdorff A° 1629.

MOLENAAR (NICOLAS-MIENSE), *né à Amsterdam en* 1627, *mort en* 1686. (Ecole hollandaise.)

108. *Scène de carnaval.*

H. 0,58.— L. 0,73.— T. — Fig. de 0,25.

Une mascarade passant devant un cabaret de village excite une vieille femme qui menace la troupe joyeuse de sa béquille; derrière elle un homme rit de la scène; sur le devant est un spectateur debout, vu de dos, et à ses pieds une femme ivre soutenue par un homme et appuyée sur un tabouret renversé.

Ce tableau que nous regardons comme étant de Molenaar et qui figure sous cette attribution sur l'inventaire de 1795, a été attribué par M. Héris, expert à Bruxelles, à David Ryckaert.

MOLYN (PETER, le Vieux), *né à Harlem en* 1597, *mort dans la même ville en* 1654. (Ecole hollandaise.)

Ce peintre, dont la biographie est peu connue, s'adonna spécialement au paysage qu'il peignit dans la manière de Van Goyen; il acquit une réputation pour sa couleur et surtout pour ses ciels et les lointains de ses tableaux qui sont très purs et d'un ton vaporeux très apprécié.

109. *Paysage.*

H. 0,77.— L. 0,62.— B. — Fig. de 0,07.

Une barque chargée de grains vient d'aborder près d'une berge élevée, sur laquelle se trouve un moulin. Divers personnages sont occupés à décharger la barque. Dans le lointain, on aperçoit une petite ville avec un port, d'où s'éloigne un bateau de pêche.

Ce tableau, dont l'origine est inconnue, a été attribué à Van Goyen, par M. Héris, expert du Musée de Bruxelles.

MOMPER (Josse **DE**) le Jeune, *né à Anvers vers* 1559, *mort dans la même ville, de* 1634 *à* 1635. (Ecole flamande.)

Les tableaux de ce peintre acquirent une grande réputation par le parti qu'il savait tirer de la dégradation des tons et par la légèreté de sa touche. Il affectionnait les sites d'une grande étendue, et aimait tellement à introduire des montagnes dans ses paysages que ses contemporains le surnommaient *Pictor Montium*. Pierre Breughel le Jeune, plusieurs des Francken, David Teniers le Vieux et Henri Van Balen le Vieux ont tour à tour étoffé ses tableaux. La corporation de St-Luc le reçut en 1582 parmi ses membres, et le nomma doyen en 1611.

110. *Paysage. (Vue des Alpes.)*

H. 1,27.— L. 2,48.— T.— Fig. de 0,13.

Sur un plan rapproché, à gauche, et à l'extrémité d'un rocher, on aperçoit un château-fort; à droite, sur le même plan, une hôtellerie.

Le paysage est animé par une foule de voyageurs à pied et à cheval.

Inv. de 1795.

OOST (Jacques **VAN**), *né à Bruges en* 1637, *mort dans la même ville en* 1715. (Ecole flamande.)

Van Oost, surnommé le Jeune, pour le distinguer de son père, qui s'était fait aussi un nom dans la peinture, passa quelques années à Paris, et partit ensuite pour l'Italie, où il copia les maîtres et étudia les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Après un séjour de plusieurs années dans ce pays, il revint à Bruges, et malgré les offres avantageuses qui lui furent faites pour s'y fixer, il voulut retourner à Paris. En passant par Lille, il eut occasion de peindre quelques portraits. Le succès qu'il obtint lui fit

changer de résolution. Au lieu de continuer sa route, il resta à Lille, s'y maria, y vécut quarante-un ans, et ne retourna à Bruges qu'à la fin de sa vie. Il a peint, comme son père, des portraits et des tableaux d'histoire.

111. *Saint Jean de la Croix pansant la jambe d'un Frère de son ordre.*

H. 2,10.— L. 4,95.— T.— Fig. de gr. nat.

Au milieu de la campagne, un religieux, à genoux, est occupé à bander la jambe d'un carme assis sur un fragment de rocher.

Plusieurs anges assistent à cette scène; l'un d'eux reste attentif à l'opération du religieux, tandis qu'un autre montre du doigt le ciel, où sa charité conduit le carme.

Ce tableau provient de la chapelle du couvent des Carmes déchaussés, de Lille.

112. *Fondation de l'ordre des Carmélites.*

H. 4,35.— L. 3,30.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Sainte Thérèse ayant eu la pensée de rétablir l'ordre de « Notre-Dame du Mont-Carmel, voulut consulter à cet égard « Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui apparut pendant qu'elle « faisait une action de grâce après la communion.

« Il lui commanda de construire un couvent, de le consacrer « à St Joseph, et lui promit que le glorieux patriarche serait à « l'une des portes pour le garder ; que Marie, sa très sainte mère, « le garderait à l'autre porte, et que lui-même se tiendrait au « milieu, afin de le soutenir entre toutes les puissances du Ciel « et de l'Enfer. St Pierre d'Alcantara, qui se trouvait à cette « époque à Avila, encouragea la fondatrice dans son œuvre, et « donna son consentement à tout ce qu'elle voulut. »

Vie de Sainte Thérèse, par le père Giry.

St Joseph, monté sur les marches du couvent, tient dans ses bras l'Enfant-Jésus, que la Vierge montre à la foule dont ils sont entourés, et qui lui est aussi désigné par le petit St Jean, qu'on voit sur le devant du tableau ; à droite, le peintre a placé Ste Thérèse et

St Pierre d'Alcantara en prières. Dans le ciel, Dieu le père et le St-Esprit, entourés d'anges et de chérubins, viennent assurer la protection promise à la sainte.

Même origine que le précédent. Ce tableau était placé au maître-autel.

Signé : J. van oost. F

113. *Un Augustin et la Vierge.*

H. 2,00.—L. 1,35.— T.— Fig. de gr. nat.

Un religieux de l'ordre des Augustins est en adoration devant l'Enfant-Jésus, que la Vierge assise porte sur ses genoux.

Ce tableau décorait la chapelle du couvent des Augustins.

114. *Sainte Famille.*

H. 1,25.— L. 0,97.— T.— Fig. de gr. nat

La Vierge porte sur ses genoux l'Enfant-Jésus, qu'elle tient de la main gauche, tandis que sa droite est appuyée sur le dos du petit St Jean en adoration. Dans le fond, on aperçoit le ciel, la mer et des montagnes.

Ce tableau était placé dans l'église St-Pierre.

L'église St-André possède un tableau de ce maître ; il représente l'Enfant-Jésus entouré d'anges et de chérubins, s'offrant à Dieu le Père pour sauver le monde.

POEL (Egbert **VAN DER**), *né à Rotterdam, où il mourut en* 1690. (Ecole hollandaise.)

Ce peintre très renommé, excellait surtout dans les tableaux représentant des incendies, etc. C'est à Van der

Poel que la ville de Delft, en Hollande, doit les beaux tableaux qu'il y exécuta en 1604, lors des terribles désastres causés à cette ville par l'explosion d'une poudrière.

115. *Un Incendie.*

H. 0,48.— L. 0,63.—B.—Fig. de 0,05.

Une maison toute en flamme éclaire une rue de village, dans laquelle on aperçoit une foule de personnages portant des secours. Sur le devant, les habitants de la maison incendiée s'enfuient en emportant leurs effets

Origine inconnue.

116. *Buveurs à la porte d'un cabaret.*

H. 0,27.— L. 0,32.— B.— Fig. de 0,08.

Les uns dansent au son d'un violon, d'autres lisent ou fument; quelques-uns sont endormis. L'aubergiste, sur sa porte, tient une cruche à la main.

Origine inconnue.

Signé : E. Vander Poel 1659

REMBRANDT (VAN RYN), *né près de Leyde en* 1608, *mort à Amsterdam en* 1669. (Ecole hollandaise.)

117. *Portrait de Rembrandt.*

H. 0,75.— L. 0,60.— T.— Buste gr. nat,

Copie faite par Souchon, d'après le modèle que possède le musée du Louvre.

118. *Portrait d'un jeune homme.*

H. 0,73.— L. 0,61.— T.— Buste gr. nat.

Copie faite par D'Herbais, d'après l'original qui est au Louvre.

Légué en 1861 par l'auteur.

Voir au Musée un dessin de ce maître, faisant partie des dessins de la collection léguée à la Société des sciences par Wicar.

ROMBOUTS (Théodore), *né à Anvers, où il fut baptisé le* 2 *juillet* 1597, *mort dans la même ville le* 14 *septembre* 1637. (Ecole flamande.)

Les biographes qui se sont occupés jusqu'à ce jour de l'histoire de Rombouts ont toujours présenté ce peintre, élève d'Abraham Janssens, comme envieux de la gloire et de la fortune de Rubens ; cherchant à l'écraser par le faste et le luxe que lui permettait d'étaler la grande fortune que son talent lui avait acquise pendant le séjour qu'il fit en Italie. M. Paul Mantz, d'accord en cela avec le catalogue du Musée d'Anvers, en publiant la vie de cet artiste, dans l'*Histoire des Peintres de toutes les écoles*, affirme que ces accusations d'envie ne reposant sur aucun fondement, doivent être reléguées au nombre des fables, par la critique moderne. Quelle que soit la vérité sur ces faits, peu importants en eux-mêmes, il demeure bien avéré que Rombouts, imbu des doctrines de son maître, partit à vingt ans pour Rome, où il reçut l'impression des doctrines et des procédés de Caravage, qui venait de mourir peu de temps auparavant. Comme Valentin et d'autres disciples de cette école, il s'éprit de ces sujets où l'élément pittoresque des costumes et le caprice du clair-obscur tiennent la première place, et peignit des intérieurs de taverne, des musiciens, des buveurs, et en général ces sujets vulgaires prêtant peu à la poésie, mais empruntant leur accent et leur magie au jeu capricieux de la lumière et des ombres.

De retour à Anvers, vers 1624, il fut reçu en 1625 franc-maître de la Gilde de St-Luc, et en devint doyen de 1628 à 1630.

Rombouts ne se borna pas au genre de peinture qui

l'avait séduit en Italie ; il entreprit et mena à bonne fin plusieurs tableaux de style pour les églises et les couvents de Gand, Bruxelles, Malines, et aurait pu arriver à une réputation plus solide si la mort n'était venue le frapper à l'âge de quarante ans, lorsqu'il était encore dans toute la force de son talent.

119. *Le Reniement de saint Pierre.*

H. 0,87. — L. 1,34. — Fig. de gr. nat. à mi-corps.

« Saint Pierre, qui avait suivi de loin Jésus-Christ dans la « maison du grand-prêtre et qui se chauffait avec les officiers, « perdit cette ardeur qu'il avait témoignée auparavant ; son cou- « rage, se changeant en une timidité prodigieuse lorsqu'une « servante lui demanda s'il n'était pas de la suite de Jésus- « Christ, il répondit que non ; lorsqu'elle lui eut fait un peu « après la même demande, il se renonça de nouveau comme il « l'avait déjà fait, et lui dit qu'il ne le connaissait pas. »

Ev. selon St Matthieu, chap. XXVI.

St Pierre, assis, la main sur la poitrine et les yeux tournés vers le ciel, repousse les imputations de la servante et d'un enfant qui le désignent du doigt. Des soldats, assis autour de la table, montrent, par leurs gestes et leur air ironique, qu'ils ajoutent peu de foi à son serment.

Inv. de 1795.

Signé : *Th Rombouts*

ROMIJN (Willem), *né à Utrecht, vivait de* 1640 *à* 1660.

Il imita dans ses tableaux la manière de N.Berghem, de Karl Du Jardin et d'Adriaan Van de Velde, et approcha ces maîtres de très près.

120. *Paysage avec animaux.*

H. 0,31 — L. 0,41 — B.

Dans une prairie, sur un sol aride dont on aperçoit l'horizon à une grande profondeur, une vache couchée se repose; près d'elle sont groupés quatre moutons dans différentes positions.

Ce tableau acheté en 1860 à la vente Tencé, est revêtu du monogramme suivant, évidemment apocryphe.



ROOS (Philippe, dit Rosa di Tivoli), *né à Francfort en* 1655, *mort à Rome en* 1705. (Ecole allemande.)

Fils d'un peintre nommé Henri Roos, il reçut des leçons de son père, et obtint, jeune encore, une bourse du landgrave de Hesse-Cassel pour aller achever ses études à Rome. Après une foule d'extravagances, qui ne nuisaient pourtant en rien à son travail, Roos épousa la fille d'un peintre en réputation nommé Brandi, et alla se fixer à Tivoli. Ce peintre était doué d'une telle facilité et répandit ses œuvres avec une si grande profusion, que ses tableaux perdirent beaucoup de leur valeur, et qu'il les donnait à vil prix. Sa conduite déréglée et ses habitudes crapuleuses finirent par le plonger dans la plus profonde misère, où il resta jusqu'à l'époque de sa mort.

121. *Un Troupeau de chèvres et de moutons.*

H. 0,75 — L. 0,95 — T.

Inv. de 1795.

RUBENS (Pierre-Paul), *né à Siégen, dans le duché de Nassau, le* 29 *juin* 1577, *mort à Anvers le* 30 *mai* 1640. (Ecole flamande.)

Pierre-Paul Rubens, le plus illustre peintre qu'ait produit l'Ecole flamande, naquit à Siegen, dans le duché de

Nassau, et non à Cologne, comme l'ont écrit presque tous les biographes qui se sont occupés de sa vie. Son père, Jean Rubens, docteur ès-lois et échevin de la ville d'Anvers, quitta cette ville en 1568 et se refugia à Cologne, asile général des réfugiés nécrlandais qui fuyaient les périls dont les entouraient les guerres de religion.

Soupçonné d'entretenir des relations coupables avec Anne de Saxe, femme du prince d'Orange, Guillaume-le-Taciturne, Jean Rubens fut enfermé, en 1571, au château de Dillenbourg, d'où sa femme, Marie Pypelincx, n'obtint l'autorisation de le faire sortir, en 1573, que sous la condition de résider dans une ville du duché de Nassau. Abandonnant alors Cologne avec ses quatre enfants, elle vint se fixer à Siegen, où Pierre-Paul naquit le 29 juin 1577. En 1578 seulement, par un acte de grâce daté du 15 mai, les époux obtinrent la permission de retourner à Cologne. Jean Rubens mourut en 1587, dans cette ville, et en 1588. sa veuve revint à Anvers avec sa famille, et plaça son fils Pierre-Paul en qualité de page chez la comtesse de Lalaing; mais le jeune homme s'ennuya bientôt de sa vie oisive et l'abandonna pour suivre sa vocation : la peinture.

Après avoir passé quatre années dans l'atelier de Van Noort, il entra, en 1596, chez Otto Venius, peintre officiel de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas.

Reçu franc-maître de l'Académie de St-Luc en 1598, Rubens, âgé de vingt-deux ans, part en 1600 pour l'Italie et se rend d'abord à Venise, avide d'y étudier les ouvrages de Titien, de Paul Véronèse et de Tintoret. Attiré à la cour de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, par suite de la liaison qu'il forma pendant son séjour à Venise avec un seigneur de cette cour, ce prince accueillit le jeune artiste avec une distinction particulière, le nomma gentilhomme de sa maison, le retint avec lui et le chargea ensuite d'une mission près de Philippe III, roi d'Espagne.

Au retour de sa mission, Rubens partit pour Rome, dans le but d'étudier les maîtres de cette école. L'influence exercée sur lui par la manière grandiose de Michel-Ange fut si profonde qu'elle s'est fait sentir dans plusieurs de ses ouvrages et qu'il n'en perdit jamais le souvenir. De Rome, il se rendit à Florence, puis à Bologne, où il étudia les

Carrache dont le dessin correct et la composition sévère devaient peu parler à son génie, ensuite à Milan, où il fit une copie de la *Cène* de Léonard de Vinci, et enfin à Gênes, dont l'opulence et l'activité lui rappelaient le souvenir d'Anvers. La nouvelle d'une grave maladie que faisait sa mère l'ayant forcé de quitter l'Italie en toute hâte à la fin de 1608, il retourna à Anvers, où il eut la douleur d'arriver quand elle n'était plus.

Rubens, plongé dans une profonde mélancolie par la perte qu'il venait de faire, se disposait à retourner en Italie, malgré l'accueil flatteur qu'il avait reçu de ses compatriotes, lorsque l'archiduc Albert et son épouse Isabelle, jaloux de conserver auprès d'eux un artiste de ce mérite et surtout un diplomate aussi distingué, l'attachèrent à leur service au moyen d'une riche pension, qu'il accepta sous la condition de pouvoir résider à Anvers. En 1609, il épousa Isabelle Brandt, fille d'un riche sénateur, et passa quelques années, partagé entre les travaux de la peinture et ceux de la diplomatie, jusqu'au moment où, en 1620, Marie de Médicis, voulant embellir son palais du Luxembourg, fit appeler Rubens, à la recommandation du baron de Vicq, ambassadeur des Pays-Bas, et lui commanda l'histoire de sa vie en vingt-et-un tableaux. Ce fut pendant un de ses voyages à Paris, en 1625, que Rubens se lia avec le duc de Buckingham, à qui il céda la collection qui faisait la gloire de son cabinet, et renfermait une foule de chefs-d'œuvre et d'objets d'art qu'il avait rapportés d'Italie.

En 1626, Rubens perdit sa femme Isabelle Brandt, et entreprit un nouveau voyage diplomatique en Hollande. En 1628, il se rendit à la cour d'Espagne, y conquit la faveur de Philippe IV, revint à Bruxelles avec le titre de secrétaire du conseil privé de Sa Majesté Catholique, et passa la même année en Angleterre, où il réussit à faire conclure la paix entre Philippe IV et Charles Ier.

En 1630, retiré des affaires, ayant retrouvé dans les arts quelques-unes des jouissances que la politique lui avait ravies, il épousa en secondes noces Hélène Forment, dont il eut plusieurs enfants.

Rubens eut un grand nombre d'élèves, dont les plus célèbres sont : Van Dyck, David Téniers, Jordaens, Cor-

nille Schut, Diepenbeck, Van Thulden et Erasme Quillinus.

122. *Descente de croix.*

H. 4,25 — L. 2,95 — T.— Fig. plus gr. que nat.

. . . .

« Il y avait aussi plusieurs femmes qui se tenaient éloignées « et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée, ayant soin de « l'assister; entre lesquelles étaient Marie-Magdeleine, Marie, « mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.

« Sur le soir, un homme riche de la ville d'Arimathie, nommé « Joseph, qui était aussi disciple de Jésus, vint trouver Pilate, « et lui ayant demandé le corps de Jésus, Pilate ordonna qu'on « le lui donnât. Joseph ayant donc pris le corps, l'enveloppa dans « un linceul blanc. »

. . . .

Ev. selon St Matthieu, chap. XXVII.

St Jean, Joseph d'Arimathie, monté sur une échelle, et deux disciples, descendent avec précaution le corps de Jésus-Christ, qu'ils soutiennent à l'aide d'un linceul. La Vierge en pleurs regarde avec adoration son divin fils dont elle soulève le bras droit, tandis que Marie-Magdeleine, les yeux baignés de larmes, couvre sa main de baisers. Marie, femme de Cléophas, accourt éplorée, les bras tendus vers le Christ.

Ce tableau décorait le maître-autel du couvent des Capucins. Il a été gravé par Meyssens.

123. *La Mort de la Magdeleine.*

H. 2,95 — L. 2,20 — T.—Fig. de gr. nat.

Sur le haut d'un rocher aride, vis-à-vis de la caverne désignée sous le nom de *Sainte-Baume,* qui lui servait de refuge, Marie-Magdeleine est prête à exhaler le dernier soupir entre les bras des deux anges qui la portaient chaque jour sur le saint pilon. L'un d'eux, à genoux, la soutient; l'autre, debout et

les yeux élevés vers les rayons d'une lumière divine, montre le ciel qui s'ouvre pour la recevoir.

Ce tableau, qui a été donné à la Ville par le Gouvernement en 1801, décorait autrefois l'église du couvent des Récollets, à Gand. Craeyer en a fait une copie, qui se trouve à l'église St-Jean, à Dunkerque. Il a été gravé par Ballius.

124. *Saint François et la Vierge.*

H. 3,37 — L. 1,89 — T.— Fig. de gr. nat.

« Pendant que St François d'Assises était dans la marche « d'Ancône, où il faisait construire un couvent, un de ses reli- « gieux le surprit une nuit en oraison dans une forêt. La sainte « Vierge lui ayant apparu, le caressa, lui mit son divin enfant « entre les bras, lui permettant de l'embrasser et de le baiser. »

Vie des Saints, par le F. Giry.

La Vierge, debout au milieu du tableau, présente l'Enfant-Jésus à St François, à demi prosterné et la tête éclairée par l'auréole céleste qui enveloppe les divins personnages; des groupes d'anges et de ché- rubins, placés dans le ciel, participent à la même lumière. A gauche, dans l'ombre, un religieux, caché derrière un arbre, examine la scène.

Ce tableau, qui provient de la chapelle du couvent des Capucins, a été gravé par Michel Lasne, sans la figure accessoire du religieux qui assiste à la scène, ce qui ferait croire que la reproduction a été faite d'après la réplique que Rubens a exécutée pour la corporation des tailleurs de Lierre, dans laquelle, en effet, ce personnage n'existe pas.

125. *Saint Bonaventure.*

H. 1,18 — L. 0,83 — T.— Fig. de pet. nat.

Le saint, enveloppé dans un ample manteau et la tête couverte d'un chapeau de cardinal, tient des deux mains un livre ouvert qui semble absorber toutes ses pensées.

126. *Saint François en extase.*

Pendant du précédent.

Ces deux tableaux étaient accrochés aux deux colonnes soutenant la grille qui fermait l'entrée du chœur de la chapelle du couvent des Capucins.

127. *Tête d'homme à barbe.*

H. 0,46 1/2 --- L. 0,37 --- Fig. de gr. nat.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

128. *L'Abondance.*

H. 2,84.— L. 1,36.— T.— Fig. de 2,47.

129. *La Providence.*

Pendant du précédent.

Ces deux figures allégoriques fesaient partie de l'un des onze arcs de triomphe élevés par Rubens en 1635, lors de la réception solennelle à Anvers de Ferdinand d'Autriche, infant d'Espagne, gouverneur de la Belgique et de la Bourgogne, après la bataille de Nordlingue; elles figurent dans l'ouvrage gravé par Théodore Van Thulden, représentant les cérémonies qui eurent lieu à cette occasion.

Ces deux tableaux ont été achetés par la ville en 1860.

RUBENS. (*attribué à*)

130. *Portrait d'une petite fille.*

H. 0,68.—L. 0,53.— T. —Fig. de gr. nat.

Debout et le bras droit appuyé contre un arbre, une petite fille, vêtue d'une robe noire à crevés, tient son tablier qu'elle relève de la main gauche.

D. P. L. G. en 1801.

131. *Les trois Grâces.*

H. 1,22.— L. 0, 97.— T. — Fig. de 0,90.

Au milieu de la campagne, sous des arbres, trois femmes nues se tiennent enlacées par les bras; quelques-unes des draperies dont elles se sont dépouillées sont accrochées à une branche; près d'elles à droite, un socle supporte un amour en bronze doré qui joue avec une espèce de corne d'abondance.

Ce tableau légué à la ville en 1860 par M. d'Herbais, a été regardé par des experts comme véritablement peint dans l'école de Rubens et sortant du pinceau de Diepenbeck (Abraham van) ou Thulden (Théodore van) ses élèves. Il a été gravé avec quelques légers changements dans les accessoires par Pierre de Iode.

RUBENS. (*d'après*)

132. *Les Miracles de St-Benoît.*

Ebauche réduite faite par Souchon, d'après l'original qui appartient à M. Tencé.

H. 0,95.—L. 1,40.—T.—Fig. de 0,27.

« Totila, roi des Goths, ayant entendu parler des miracles de « St-Benoist, résolut de l'éprouver; il s'avança vers le mont « Cassin sur lequel son monastère était situé, fit habiller un de « ses écuyers d'une façon royale, le fit accompagner de ses « gardes et des premiers officiers de sa cour et lui commanda « d'aller trouver le saint dans cet équipage, pour voir s'il s'y « laisserait tromper. Ses ordres furent exécutés; mais St-Be- « noist ne bougea pas de sa place, et dès qu'il crût que l'écuyer « pouvait l'entendre, il s'écria : Quittez, mon fils, quittez ces « ornements royaux, ils ne vous appartiennent pas. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Rubens qui avait entrepris ce tableau pour l'église d'Affighem, avait réuni plusieurs miracles du même saint dans cette composition.

Acheté par la Ville en 1844.

Il existe à Lille deux autres tableaux de ce maître; l'un à l'église Sainte-Catherine, qui représente le martyre de la sainte, et l'autre à La Madeleine, représentant *l'Adoration des bergers.*

RUISDAEL ou **RUIJSDAEL** (JAKOB VAN), *né à Harlem vers* 1630, *mort dans la même ville en* 1681. (Ecole hollandaise.)

Les auteurs ne s'accordent pas sur l'époque de la naissance de cet artiste qu'un tableau signé et daté de lui en 1645 doit plutôt faire remonter à 1630 qu'à 1635; sans connaître positivement le maître qui dirigea ses premières études; on croit que N. Berghem et surtout Van Everdinghen, lui donnèrent des conseils à l'époque où il abandonna la carrière de la médecine dans laquelle son père l'avait lancé, pour suivre celle de la peinture. On ne sait rien de positif sur sa vie et on a prétendu qu'il n'avait pas voyagé, quoique que les sujets qu'il se plaisait à représenter dans ses paysages où il prodiguait les cascades, les chutes d'eau, les torrents impétueux se brisant contre les rochers, fussent de nature à faire supposer qu'il a dessiné et étudié sur les sites de Suisse et d'Allemagne.

Berghem, Adriaan Van de Velde, Wouwermans, Ostade, etc., peignirent souvent les figures de ses tableaux.

133. *Paysages et ruines.*

H. 1,02.—L. 1,44.—T.

Le premier plan du paysage est occupé par un torrent impétueux qui coule de la gauche et se précipite en se brisant contre les rochers sur lesquels il roule en cascade; sur la rive opposée, que soutient et protège une digue en bois, on découvre une chaumière devant laquelle quelques moutons sont occupés à brouter le gazon; derrière, s'élèvent deux tours et une église en ruines qui sont majestueusement placées au flanc d'une montagne couverte de pins et de grands arbres; sur la gauche, toujours au-delà du torrent, quelques arbres de grande dimension protègent de leur ombrage un chemin sur lequel on remarque divers personnages et des animaux que viennent éclairer les rayons de lumière d'un ciel nua-

geux. L'horizon est borné par des rochers couverts de brousailles et d'arbres.

Ce paysage, connu sous le nom des *deux tours*, a été acheté en 1861 à la vente de M. Van den Schrieck, à Louvain.

RUYSCH ou **RUYSH** (Rachel), *née à Amsterdam ou à Harlem en* 1664, *morte à Amsterdam en* 1750. (Ecole hollandaise.)

Placée de bonne heure par son père dans l'atelier de Van Aelst. célèbre peintre de fleurs et de fruits, la jeune élève ne tarda pas à surpasser son maître, qu'elle quitta pour se livrer à l'étude exclusive de la nature; en 1695, elle épousa un peintre de talent, nommé Juriaan Pool. Ils furent, en 1701, nommés tous deux membres de l'Académie de La Haye.

134. *Fleurs.*

H. 0,27.— L. 0,24.— T.— Gr. nat.

Dans un vase de verre placé sur le coin d'une table de marbre sont groupées diverses fleurs formant un bouquet.

D. P. L. G. en 1801.

135. *Fleurs.*

Pendant du précédent.

Donné à la même époque.

Signé : Rachel Ruysch AE 83 1747

RYCKAERT (David), *né à Anvers en* 1613 *ou* 1615, *mort dans la même ville en* 1677. (Ecole flamande.)

Elève de son père, peintre d'un certain mérite, il peignit d'abord le paysage et acquit de la réputation: mais la vue des chefs-d'œuvre de Teniers, Brauwer, Ostade, etc., exerça une grande influence sur lui, et il chercha à imiter leur manière ; les soins qu'il prit pour la perfectionner furent couronnés d'un plein succès; sa célébrité devint immense, et il parvint à se placer au niveau des meilleurs peintres de son temps. En 1636, il était reçu membre de la corporation de St-Luc, et nommé doyen en 1651.

136. *Le Marchand de moules.*

H. 0,81.— L. 1,14.—T.— Fig. de 0,53.

Un homme, conduisant une brouette chargée d'un panier plein de moules, vient de s'arrêter devant la porte d'un hôtel dont la façade est décorée de riches sculptures. Pendant qu'il s'occupe à remplir un seau que tient une femme, un bûcheron chargé des outils de sa profession, lui présente une moule ouverte. Près de là deux jeunes enfants en prennent dans le panier et s'en régalent.

Dans le fond, un cavalier suivi d'un homme à pied salue une dame placée sur un balcon.

Inv. 1795.

SAUVAGE (Piat-Joseph), *né à Tournai en* 1744, *mort dans la même ville en* 1818. (Ecole flamande.)

Fils d'un vitrier, il exerça la profession de son père jusqu'à l'âge de dix-sept ans, tout en suivant le cours de l'école de dessin; les succès qu'il y obtint décidèrent ses parents à l'envoyer à Anvers, où son nom figure au nom-

bre de ceux qui furent couronnés par l'Académie; il essaya dans différents genres, mais les succès de Geeraerts le portèrent à choisir celui du bas-relief.

Fixé à Paris pendant un grand nombre d'années, il fut reçu membre de l'Académie de peinture et revint à Tournai en 1808 pour prendre la direction de l'Académie de dessin.

Il était membre de l'Institut des Pays-Bas et de la Société royale des beaux-arts de Gand.

Son portrait, par Donvé, figure dans les galeries du Musée, sous le N° 172.

137. *Bas-relief en grisaille.*

H. 0,82.— L. 1,50.— T. — Cintré du haut.

Origine inconnue.

SCHUT (Corneille), *né à Anvers en* 1590, *mort dans la même ville en* 1649 *ou* 1655. (Ecole flamande.)

Elève de Rubens, qu'il aida souvent dans ses ouvrages, il était habile peintre d'histoire et brillait surtout dans les compositions allégoriques. C'est lui qui peignit la grande coupole de la cathédrale d'Anvers.

138. *Alexandre coupant le nœud gordien.*

H. 0,50.— L. 0,65.— T.—Fig. de 0,35.

« Gordius, père de Midas, avait un char dont le joug était « attaché par un nœud si artistement entrelacé, qu'on ne pou- « vait en découvrir les bouts. Alexandre se trouvant en Phrygie « et sachant qu'un oracle avait déclaré que l'empire d'Asie ap- « partiendrait à celui qui pourrait délier le nœud gordien, eut « envie de voir le char. Craignant, après plusieurs tentatives « infructueuses, que ses soldats ne tirassent un mauvais augure « de son insuccès : Il importe peu, dit-il, comment on le « dénoue; et l'ayant coupé avec son épée, il éluda l'oracle.

Alexandre, couvert de sa cuirasse et suivi de ses officiers, s'apprête à couper le nœud gordien avec son épée qu'il vient de tirer; le char est placé sur

une estrade et entouré de veillards préposés à sa garde.

D. P. L. G. en 1801.

Cette esquisse a été attribuée à J. Jordaens par M Héris, expert à Bruxelles, et par M. W Burger, auteur de divers ouvrages relatifs aux Musées de Hollande, de Belgique, etc.

SIBERECHTS (JEAN), *né à Anvers le* 29 *janvier* 1627

On ignore l'époque de sa mort; il vivait encore en 1662.

Ce peintre appartenait à une famille d'artistes sculpteurs, dont le nom s'écrivait également Sibrechts, Sieberechts, ou même Seberechts. On ne connaît aucune particularité de sa vie; il n'est fait mention de lui sur les registres de la confrérie de St-Luc, que lors de sa réception à la maîtrise en 1648.

Il travailla souvent dans la manière de Berghem et de Karl Dujardin. Les biographes ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort, qui eut lieu en 1686 selon les uns, et en 1703 selon les autres.

139. *Paysage. Un gué.*

H. 1,04. L.— 1,87.— T.— Fig. de 0,27.

Dans un chemin qu'un récent orage a converti en torrent, bordé de chaque côté de saules et de bouleaux, un homme conduit une voiture de foin; il est précédé par une marchande de lait assise sur le cheval qui traîne sa charette. Une vachère, placée sur le devant du tableau et dans l'eau jusqu'à mi-jambes, dirige deux vaches; le reste du troupeau est éparpillé çà et là.

Origine inconnue.

SNYDERS ou **SNEYDERS** (FRANÇOIS), *né à Anvers où il fut baptisé le* 11 *mars* 1581, *mort le* 19 *août* 1657. (Ecole flamande.)

Elève de Pierre Breughel et d'Henri Van Balen, il se livra à l'étude des fruits, puis ensuite à celle des animaux, et ne tarda pas à surpasser dans ce genre tous les peintres qui l'avaient précédé; il travailla souvent avec Rubens et Jordaens, et réussit assez bien à imiter leur manière pour qu'il fut impossible de reconnaître les parties exécutées par lui dans leurs tableaux. Il avait été reçu en 1602 franc-maître de la confrérie de St-Luc.

140. *Chasse au sanglier.*

H. 1,59.— L. 2,33. T. — Gr. nat.

Un gros sanglier, poursuivi par une meute, se précipite au triple galop pour fuir ses atteintes; deux des chiens éventrés gisent à ses pieds, un troisième le coiffe et lui mord l'oreille droite; plusieurs autres s'élancent à sa poursuite.

Ce tableau acheté en 1860 à la vente Tencé a été gravé.

141. *Chasse au lion.*

H. 1,65.— L. 2,40.— T. Fig. de gr. nat.

Un lion poursuivi par une meute de chiens.

Orig. inconnue.

142. *Chasse au cerf.*

Attribué au même.

Pendant du précédent.

Un cerf relancé et poursuivi par des chiens se précipite dans une mare de laquelle s'envole un canard effrayé.

Ce tableau attribué aussi à Pierre Bom qui vivait à Anvers au milieu du XVIe siècle a été légué au Musée en 1839, par M. Duhem.

Attribué au même.

143. *Un pourvoyeur.*

H. 1,85.—. L. 1,20.— T. — Fig. de gr. nat.

Un homme pliant sous le poids d'un chevreuil et d'un énorme panier de raisins, se dirige vers des maisons que l'on aperçoit dans le lointain; derrière lui, une femme porte sur la tête un panier plat contenant des brochettes d'oiseaux, des pommes, des melons, des asperges et autres légumes.

Origine inconnue.

TENIERS (DAVID, LE VIEUX), *né à Anvers en* 1582, *mort dans la même ville en* 1642. (Ecole flamande.)

Elève de Rubens, il partit pour l'Italie lorsqu'il se crut assez de talent pour profiter de son voyage; après avoir séjourné pendant dix ans à Rome, où il exécuta beaucoup de travaux avec Adam Elzheimer, son ami, il revint à Anvers, et abandonna la grande peinture pour le tableau de chevalet. Il aimait à représenter des fêtes de Flandre, des estaminets, des alchimistes et des scènes de sorcellerie.

Ses deux fils, David et Abraham, furent ses élèves

144. *Scène de sabbat.*

H. 0,53.— L. 0,73. — B,—Fig. 0,20.

Deux femmes sont assises devant une table couverte de livres, de têtes de mort, etc., et entourées de toutes sortes d'attributs de sorcellerie. Elles tiennent en main chacune un livre sur lequel elles ne portent pas les yeux, leur attention étant fixée par une scène de sabbat qui se passe derrière elles.

Inv. de 1795.

145. *Un nécromancien évoquant le diable.*

Pendant du précédent.

Au fond d'une grotte, éclairée par un grand feu qui permet de distinguer une foule d'hommes et d'animaux fantastiques, un magicien, debout, paraît frappé de stupeur et d'effroi en voyant la réussite de ses opérations cabalistiques. Un diable l'empêche de fuir au moyen d'une corde qui lui entoure la taille.

In. de 1795.

TENIERS (David, le Jeune), *né à Anvers où il fut baptisé le* 15 *décembre* 1610, *mort en son château à Perck, près de Malines le* 5 *avril* 1694.

Fils de David Teniers le-Vieux qui lui donna les premières leçons, puis d'Adriaan Brauwer, il devint ensuite, comme son père, élève de Rubens. Admis à la maîtrise de St-Luc en qualité de fils de maître, en 1632-1633, il débuta, disent les biographes, d'une manière qui ne pouvait faire présager sa fortune future, car ses tableaux se plaçaient difficilement et on leur préférait ceux de quelques rivaux que plus tard il a laissés loin de lui; l'archiduc Léopold fut son premier protecteur; le roi d'Espagne et la reine Christine de Suède, grands admirateurs de ses œuvres, le firent connaître dans les différentes cours de l'Europe; don Juan d'Autriche, devenu son élève et son ami, fit le portrait de son fils et le lui envoya en présent. Enfin, Teniers devint tellement à la mode qu'il ne pouvait suffire aux commandes qui lui arrivaient de tous côtés, malgré la prodigieuse facilité dont il était doué et qui lui permettait de commencer et souvent de finir un tableau dans la même journée; possesseur d'une grande fortune, il s'était fait construire, dans le village de Perck, entre Malines et Vilvorde, un château qui devint le lieu de réunion de tout ce que la Belgique comptait alors d'hommes distingués.

Teniers se maria deux fois; la première avec Anne

Breughel, fille de Breughel de Velours; la seconde, avec Isabelle de Fresne, fille d'un conseiller à la cour de Brabant. Les régistres de la confrérie de St-Luc mentionnent qu'il fut nommé doyen en 1644-1645 et enregistrent son nom sans *s*, comme ils l'avaient fait pour ses ancêtres qui avaient fourni une nombreuse phalange de peintres dans l'histoire de l'art flamand.

146. *La tentation de St-Antoine.*

H. 0,81 3/4.— L. 0,87. — B. —Fig. de 0,22.

Sur une élévation formée par des rochers dans lesquels est creusée une grotte spacieuse, et sur le côté d'une cabane lui servant d'ermitage, St-Antoine est assis auprès d'un bloc de pierre formant table, sur lequel on voit un crucifix, un sablier, un crâne et un livre de prières. Auprès du saint hermite sont plusieurs démons de formes grotesques dont l'un joue du flageolet ; en arrière est une vieille qui appuie sa main gauche sur son épaule, et, de l'autre, lui montre une belle dame s'avançant un verre de vin à la main ; cette dame est vêtue d'une robe rouge et d'un manteau de satin noir, dont un démon, à face patibulaire, tient la queue. A droite, se trouve une fontaine dont l'eau coule dans un conduit de bois placé entre les interstices d'un rocher. Sur un petit tas de terre, une cruche sur le bord de laquelle est juché un poulet encore engagé dans sa coque ; auprès de cette cruche, deux écuelles; au pied du rocher servant de table sont plusieurs livres et un missel ouvert. Au-dessus du saint voltigent une chauve-souris et un poisson volant sur lequel chevauche un diable armé de pied en cap, et tenant à la main un balai en guise de lance. Enfin quelques démons sortent de l'hermitage en chassant devant eux le simple et unique compagnon du saint.

Par l'entrée de la grotte, on découvre un paysage

d'un aspect sauvage, et différentes habitations sur les rochers du fond.

Ce beau tableau, relevé dans le supplément du catalogue raisonné de Smith et gravé par J.-Ph. Le Bas, a été acheté en 1861, à la vente de M. Van den Schrieck, à Louvain.

147. *Intérieur de cabaret.*

H. 0,20.— L. 0,26.— B.— Fig. de 0,22.

Trois hommes assis, dont l'un fume en tenant un pot de bière; le second fait sécher du tabac sur le foyer; le troisième bourre sa pipe.

Inv. de 1795.

Copie faite par Duriez de Lille.

Les figures du N° 74 peint par Van Delen, sout de D. Teniers fils.

THIELEN (JEAN PHILIPPE VAN), *né à Malines en* 1618, *mort en* 1657. (Ecole flamande.)

La noble naissance de Thielen, qui était seigneur de Couwenbergh, ne l'empêcha pas d'entrer en 1631, comme apprenti dans l'atelier de Théodore Rombouts, son beau-frère. Les biographes assurent qu'il fut aussi élève de Daniel Seghers, dont il resta l'ami. Van Thielen fut reçu en 1641, franc-maître à la confrérie de St-Luc.

148. *Fleurs.*

H. 0,31.— L. 0,19.— B.— Gr. nat.

Un bouquet composé de tulipes, roses, anémones, volubilis, pensées et autres fleurs, placé dans un vase de cristal taillé.

Inv. de 1795.

Signé : Van Thielen

TILBORGH (Gilles Van), *né à Bruxelles en* 1625, *mort en* 1678. (Ecole flamande.)

Tilborgh fût-il élève de David Teniers, le fils, comme quelques biographes l'ont publié? C'est ce qu'il est difficile de savoir; ce qui est certain, c'est que ce célèbre peintre et Brauwer furent les deux hommes dont il chercha le plus à imiter la manière. Il se fit remarquer par la variété qu'il savait répandre dans ses tableaux, sa couleur vigoureuse et sa profonde entente du clair obscur.

149. *Fête de village.*

H. 1,33.— L. 2,07. —T.— Fig. de 0,42.

Dans la cour d'un cabaret, où des tables sont dressées et occupées par divers personnages, un homme, tenant un verre plein, donne la main à une femme avec laquelle il danse en suivant deux enfants dont l'un joue du violon et l'autre des castagnettes. Trois vieillards assis sur un banc, semblent prendre intérêt à cette scène, qui attire aussi les regards du magister occupé à jouer au trictrac. Sur le premier plan, à droite, une femme tire de la bière à un tonneau; divers ustensiles de ménage sont placés sur le devant du tableau.

Acheté par la ville en 1842.

Signé : B.S 1/9...

150. *Scène familière.*

H. 1,20.— L. 1,03.— T.— Fig. de 0,55.

La scène se passe à la porte d'un cabaret; une vieille femme assise est profondément endormie, la tête appuyée sur une table couverte de différents

mets; trois jeunes garçons profitent de son sommeil pour agacer des jeunes filles qui boivent avec eux.

Origine inconnue.

Signé : TILBORGH FEC ET INV.

TROYEN ou **TROJEN** (ROMBOUT VAN), *peintre de paysages, de monuments, ruines, etc., né à Amsterdam et mort dans la même ville vers* 1650. (Ecole hollandaise.)

151. *Un sacrifice dans les catacombes.*

H. 1,33.— L. 2,07.— T — Fig. de 0,42.

Au milieu d'une immense caverne, un esclave noir vient d'amener un bœuf aux cornes dorées, tout entouré de guirlandes de fleurs. Un pontife l'examine, prêt à donner des ordres au sacrificateur placé à ses côtés. Dans une autre partie du tableau, deux femmes se disposent à verser des parfums sur un autel allumé.

Inv. de 1795.

Signé : R Troyen . f

UKENS (VAN).

Les recherches que nous avons faites n'ont pu nous procurer aucuns renseignements biographiques sur ce peintre dont on ne connaît ni la patrie, ni la date de naissance, ni celle de la mort. Il n'est mentionné sur aucun catalogue. M. O. Merson, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les Musées du nord de la France, dit que le style du tableau, la distinction de la physionomie de la

Vierge, l'élégance de l'ange placé derrière le Christ, enfin les qualités de finesse réunies, ne lui permettent pas de douter que Van Ukens ne se soit formé en Italie, et probablement dans l'atelier de l'Albane.

152. *Sainte Thérèse.*

H. 2,22.— L. 5,09.— T.— Fig. de gr. nat.

« Un jour Jésus-Christ se mit devant elle, et lui présentant sa « main droite percée d'un clou, lui dit : Regarde bien ce clou, « c'est le signe du sacré mariage que je contracte avec toi ; « désormais tu seras mon épouse et personne ne sera capable de « te séparer de mon amour. »

Vie de Ste Thérèse, par le père F. Giry.

Jésus-Christ, debout, suivi d'anges et de chérubins, perce, avec un clou, la main de Ste Thérèse, agenouillée à ses pieds. Derrière la sainte, la Vierge, entourée d'anges, tient une couronne qu'elle s'apprête à lui poser sur la tête.

Ce tableau, dont l'origine est inconnue, est signé en toutes lettres du nom du maître auquel il est attribué.

Signé :

D TR VKENS INVENTOR ET·FECIT

UTRECHT (Adrien **VAN**), *né à Anvers, le* 12 *janvier* 1599, *mort dans la même ville en* 1652. (Ecole flamande.)

Il entra dès l'âge de quinze ans dans l'atelier de Herman de Ryt, et fut reçu franc-maître de la confrérie de St-Luc en 1625. Ce peintre, qui arriva à la plus grande célébrité en son genre, voyagea beaucoup en Allemagne, en France, en Italie et surtout en Espagne, où il laissa un grand nombre de tableaux.

153. *Combats de coqs.*

H. 1,00.— L. 1,67. — T.— Fig. de gr. nat.

Dans une grange au fond de laquelle on voit un perchoir que des poules ont envahi, deux coqs se livrent une bataille acharnée.

Ce tableau, donnée par le Gouvernement en 1801, figurait sur l'Inventaire comme de Hondecoeter (melchior), né à Utrecht en 1636, mort en 1695; divers experts ont pensé, comme nous, qu'il ne pouviat être attribué à ce maître.

VADDER (Louis **DE**), *né à Bruxelles, de* 1550 *à* 1570, *y mourut en* 1623. (Ecole flamande.)

Les tableaux de ce peintre obtinrent de la réputation ; ses ciels et ses lointains sont vaporeux et aériens; ses arbres sont de bon goût et d'une touche très agréable. David Teniers le jeune peignit quelquefois les figures de ses paysages.

154. *Paysage.*

H. 0,30 1/2.— L. 0,42.— T.— Fig. de 0,06.

Le site représente l'entrée d'une gorge bornée de rochers dans laquelle vont s'engager quelques personnages dont l'un conduit un cheval blanc en laisse. Sur le devant, un homme assis, vu de dos, montre la route aux arrivants.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

VELDE (Willem **VAN DE**) le Vieux, *né à Leyde en* 1610, *mort en* 1693. (Ecole hollandaise.)

Van de Velde acquit une si grande habileté comme des-

sinateur de marines, qu'il fut employé successivement par les Etats-généraux de Hollande, par Charles Ier, roi d'Angleterre, et par Jacques II. Il dessina à la plume sur du papier blanc, sur des toiles imprimées en blanc ou sur des papiers collés sur toile. Ses dessins ornent toutes les collections remarquables. Il n'existe que peu de tableaux de ce maître.

155. *Marine.*

H. 0,78.— L. 1,10.— T.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

Ce tableau, que tous les connaisseurs attribuent à Van de Velde, porte à l'arrière le nom que nous inscrivons plus bas ; est-ce le nom du navire? est-ce la signature du dessinateur?

DE

Signé ;

DE HOOP

VELDE (Willem **VAN DE**), *né à Amsterdam en* 1633, *mort à Londres en* 1707. (Ecole hollandaise.)

Fils du précedent artiste qui excellait à dessiner les mari- son père lui donna les premières notions du dessin, et le plaça ensuite chez Simon Vlierger, peintre très estimé dans le même genre. Quelques marines envoyées par le jeune Van de Velde à la cour d'Angleterre, où demeurait son père, causèrent une telle surprise et furent si admirées par Jacques II, qu'il le fit venir près de lui et lui donna une pension considérable. Il fut chargé de représenter les actions mémorables de la flotte anglaise à cette époque, et ses tableaux ornèrent les salons des maisons royales.

156. *Marine.*

H. 0,60.— L. 0,94.— T. marouflée sur B.

Par un temps calme et clair, malgré quelques nuages

gris et épais qui projettent leur ombre sur la mer, une frégate se dirige vers un port qu'on aperçoit à l'horizon; d'autres navires arrivant de différents points, font aussi route vers le même but. Sur le premier plan, on voit une chaloupe montée par sept hommes, dont quatre rameurs; le chef de l'embarcation porte le bras en écharpe.

M. Héris, expert du Musée de Bruxelles, a attribué ce tableau qui provient d'un échange que la ville a fait en 1811 avec M. le conte de Buysseret, à Bonaventure Peters; M. W. Burger, dont l'opinion fait foi en matière de hollandais, regarde aussi l'attribution à Van de Velde comme fausse, malgré la signature que porte ce tableau.

Signé ; W. V. Veld. den 1652

VENNE (ADRIAAN **VAN**), *né à Delft en* 1589, *mort à La Haye en* 1662. (Ecole hollandaise.)

Elève de J. Van Diest, ses ouvrages furent nombreux et recherchés; il a beaucoup peint et dessiné pour les graveurs et les imprimeurs. Ses tableaux se ressentent de sa facilité; il en a fait une quantité prodigieuse.

157. *Tête de vieillard.*

H. 0,25.— L. 0,19.— B.— Dem. nat.

Il est vêtu d'une houppelande et porte sur la tête une espèce de bonnet déchiré.

Origine inconnue.

VERSTEEGH (MICHEL), *né à Dordrecht en* 1756. *On ignore l'époque de sa mort.* (Ecole hollandaise.)

Elève de Jean Van Wanum, de Joris Ponse et de Jean Van Leen, Versteegh était membre de la quatrième classe de l'Institut néerlandais et de l'Académie royale de peinture

d'Anvers. Il avait commencé par peindre le paysage, mais il changea ensuite sa manière, et ne peignit que des intérieurs éclairés par des lampes et des chandelles, d'une manière très finie, en petit et de grandeur naturelle.

158. *Scène d'intérieur.*

H. 0,36.— L. 0,30.— B.— Fig. de 0,30 à mi-corps.

Dans un cabinet sombre qu'éclaire une lampe fumeuse placée sur une table couverte d'un tapis, une vieille femme lit avec la plus grande attention dans une Bible; son mari, assis à côté d'elle, paraît absorbé par cette lecture et semble oublier la pipe qu'il tient à la bouche. Dans le fond, à droite, une jeune fille entre dans la salle, une lanterne à la main.

D. P. L. G. en 1801.

Signé ; *M versteegh Fecit - 1779.*

VINCKEBOOMS (David), *né à Malines en* 1578, *mort à Amsterdam vers* 1629. (Ecole hollandaise.)

Il alla fort jeune habiter Anvers, et se fixa ensuite à Amsterdam avec son père, qui lui enseigna la peinture en détrempe. Après la mort de son père, il devint élève de R. Savary et de Breughel, et se mit à peindre à l'huile des petits tableaux de genre, qui représentent souvent des fêtes de village, des noces, des foires, etc. Il travailla quelquefois avec le chevalier Charles Breydel et avec Rottenhamer.

159. *Une Foire.*

H. 0,61.— L. 0,86.— B.— Fig. de 0.05.

A droite, l'entrée d'un bois au bord d'une rivière ;

de l'autre côté, un paysage montagneux. Sur toute la place libre du premier plan, se tient une foire où l'on remarque toutes espèces d'animaux et une multitude de personnages.

Inv. de 1795.

VOS (SIMON **DE**), *né à Anvers en* 1603, *mort en* 1678. (Ecole flamande.)

Il entra, en 1615, dans l'atelier de son parent Corneille De Vos, et en sortit en 1620, lorsqu'il fut admis à la maîtrise. Quelques biographes le font élève de Rubens; mais ce qui paraît le plus probable, c'est qu'il se perfectionna dans l'art par l'étude des œuvres de ce maître, sans se placer sous sa direction immédiate. Il peignit les sujets sacrés, les chasses et les portraits.

160. *La Résurrection.*

H. 1,68.— L. 1,38.— B.— Fig. de dem. nat.

« Le sépulcre de Jésus-Christ étant gardé par des soldats, et « la pierre qui le fermait bien scellée, il se fit tout à coup un « tremblement de terre; l'ange du Seigneur descendit du ciel, « ôta la pierre qui fermait le tombeau et s'assit dessus. Les gardes « qui veillaient auprès du sépulcre en furent frappés de terreur « et devinrent comme morts. »

Jésus, tenant une palme de la main droite et une bannière de la gauche, s'élance hors du tombeau; la plupart des soldats préposés à sa garde tombent frappés de stupeur et d'effroi; l'un d'eux fuit tandis qu'un de ses camarades tient une lance qu'il dirige contre le corps de Jésus-Christ.

Dans son dictionnaire de la vie des peintres, M. Siret dit de ce tableau :

« La cathédrale d'Anvers possédait autrefois un excellent ta- « bleau à volets de Simon De Vos, comparable aux ouvrages de

« Rubens. Ce tableau, enlevé en 1794, se trouve au Musée de « Lille, et les volets à celui de Nantes. »

D. P. L. G. en 1801.

WAUTERS (François), *né à Lierre en* 1614, *mort en* 1659. (Ecole flamande.)

Elève de Rubens, il consacra particulièrement son talent à peindre des paysages, qu'il ornait de sujets mythologiques. Nommé, en 1648, membre de l'Académie d'Anvers, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction, et fut, dit on, tué en 1659 d'un coup de pistolet.

161. *Prométhée sur son roc.*

H. 1,06.— L. 0,76.—T.

Prométhée, fils de Japhet et de Clymène, ayant formé un homme du limon de la terre, fut enlevé par Minerve au ciel, où il ravit un rayon du feu céleste pour animer sa statue. Jupiter, indigné du larcin, ordonna à Mercure de l'attacher sur le mont Caucase, où un aigle, fils de Tiphon et de l'Echidna, devait lui dévorer éternellement le foie.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

WIT (Gaspard **DE**), *né à Anvers en* 1621, *mort dans la même ville en* 1673. (Ecole flamande.)

Après avoir longtemps voyagé en Italie et en France, il revint se fixer dans sa patrie. De Witt peignait bien le paysage; il ornait ses fonds de ruines d'architecture, et savait répandre de la vapeur dans ses tableaux, qui sont d'une grande finesse.

162. *Paysage.*

H. 1,55. — L. 1,90.— T.— Fig. de 0,23.

Les figures sont de Jean Pinas, élève de Rembrandt.

Un batelier passe différents personnages sur un bac qu'attendent un homme et une femme placés sur la rive opposée. Sur un plan beaucoup plus éloigné, on aperçoit un pont de pierres dont il ne reste que quelques arches debout; au-delà, la rivière s'élargit et devient une espèce d'étang, qui, après diverses sinuosités, finit par se perdre dans les brouillards.

Acheté en 1842.

ZUSTRI, voir à l'école Italienne nos 52, 53.

Voir aux anonymes pour le complément des écoles Flamande et hollandaise.

ÉCOLE FRANÇAISE.

ÉCOLE FRANÇAISE.

ANASTASI (Auguste-paul-Charles), *peintre de paysage et lithographe, né à Paris le* 15 *novembre* 1820.

Elève de Paul Delaroche et de M. Corot.

Son père, Paul-Joseph. peintre de portraits en miniature, élève de Jacques Berger, naquit à Rome en 1690, de parents français, devint aveugle en 1830, et mourut à Paris en 1849; Auguste expose depuis 1843: en 1848, il obtint une médaille de 2e classe dans la section de peinture et une de 3e classe en 1852 pour ses lithographies.

163. *Saison des foins.*

H. 0,62.— Cintré du haut.— L. 0,92.— T.
D. P. L. G. en 1852.

Signé ; AUG. ANASTASI
1852.

ANDRÉ (Jules), *né à Paris.*

Elève de MM. Watelet et Jolivard. Expose de 1831 à 1861. Méd. de 2e classe en 1833; ✠ le 26 juillet 1853. Tableaux au Musée du Luxembourg; panneaux pour le pavillon Mollien du Louvre; *idem* à l'hôtel d'Albe, en 1859.

164. *Paysage.*

Pont de Tauron sur le Torrion, près de Bourganeu (Creuse).

H. 1,27.— L. 1,62.— T.

Donné par l'Empereur en 1855.

Signé : Jules André 1854

ANSIAUX (Jean-Joseph-Eléonore-Antoine), *né à Liége en* 1762, *mort à Paris en* 1842.

Elève de Vincent. Il reçut une médaille d'or à l'exposition de 1812; ✠ en 1835; sa qualité d'étranger ne lui avait pas permis de faire partie de l'Institut.

165. *St-Jean devant Hérode.*

H. 2,70.— L. 3,25.— T.— Fig. de gr. nat.

Hérode, assis sur son trône, à côté d'Hérodiade, et entouré de sa cour, reçoit les reproches de saint Jean sur sa conduite incestueuse.

D. P. L. G. en 1826.

Signé . ansiaux fecit 1822

BAPTISTE.—Voir **Monnoyer.**

BAUDRY (Paul-Jacques-Aimé), *né à Napoléon-Vendée, le* 7 *novembre* 1828.

Elève de MM. Drolling et Sartoris. Premier grand prix de Rome en 1850. sur ce sujet : *Zenobie trourée sur les bords de l'Araxe.* Expose de 1857 à 1861. Méd. de 1re classe en 1857. ❊ En 1861 tableaux aux Musées du Luxembourg, Lille, Nantes.

166. *Supplice d'une Vestale.*

H. 4,43.— L. 3,04.— Fig. de gr. nat.

. . . . . . Une vestale qui a violé son vœu de virginité est enterrée vivante près de la porte Colline ; il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue que les Latins appellent *une levée* ; on y prépare un petit caveau dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain ; on y met une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie, du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile.

Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière qu'on ferme exactement de manière à ce qu'on ne puisse pas même entendre sa voix et on la porte ainsi à travers la place publique. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs détachent les courroies qui la fermaient.

Avant de terminer cette fatale exécution, le grand Pontife fait des prières secrètes et lève les mains au ciel ; il tire ensuite de la litière la coupable qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle et l'on referme l'ouverture en y jetant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni.

(*Vie des hommes illustres*, par Plutarque, traduites par Ricard. Extrait de la *Vie de Numa Pompilius,*, chap. XIV.)

La scène se passe sur la colline dont parle Plutarque, sur un tertre d'une grande déclivité, au milieu d'un bouquet d'oliviers. La vestale, évanouie, vient d'être retirée de la litiere ; elle est portée par quatre

hommes vers la fosse dont la gueule béante s'ouvre à gauche du tableau et doit l'engloutir vivante. Un vieillard, debout derrière elle s'apprête à la couvrir du voile noir qui va la dérober aux regards de la foule; un peu plus haut, le grand Pontife lève les bras au ciel en implorant sa miséricorde. Près de la victime, une vieille femme, sa mère sans doute, se déchire les seins dans un accès de désespoir; elle est entourée de jeunes femmes qui se livrent à tous les actes de la plus profonde douleur.

A l'entrée du caveau sont déposés les objets qui doivent être enterrés avec la vestale et qu'un guerrier avance à un homme qui tend les mains pour les recevoir en descendant l'échelle placée dans la fosse.

A côté de la coupable, une jeune vestale vêtue de noir, tient un flambeau; elle cherche à comprimer de la main les larmes que lui arrache la scène dont elle est témoin.

Ce tableau acheté par l'Empereur en 1857, a été placé dans le Musée du Luxembourg, d'où il a été retiré en 1859 pour être donné à la ville.

Signé : paul · baudry 1857

BELLE (Clément-Marie-Louis-Anne), *né à Paris le* 16 *novembre* 1722, *mort dans la même ville le* 29 *septembre* 1806.

Elève d'abord de sa mère, née Marie Nicolle Harthemels, habile miniaturiste et sœur de la célèbre Marie Chéron, puis ensuite de François Lemoyne; agréé à l'Académie en 1759; reçu académicien le 28 novembre 1761, sur le tableau *Ulysse reconnu par sa nourrice Euryclée;* adjoint au professeur le 30 juillet 1762; professeur le 23 août 1765;

adjoint au recteur le 3 septembre 1785; recteur le 30 janvier 1790; surinspecteur des Gobelins pendant trente ans. Il a exposé en 1759, 1767 et 1771.

167. *Retour de l'Enfant prodigue.*

H. 1,67.— L. 1,23.— T.— Fig. de 0,80.

L'enfant prodigue se précipite aux pieds de son père, qui le bénit et prend des mains de divers serviteurs qui l'entourent, les vêtements destinés à couvrir sa nudité. Sur le devant du tableau, un homme verse dans un vase l'eau qui va servir aux ablutions.

D. P. L. G. en 1801.

BELLE (FILS), voir le n° 31, copie de l'enlèvement de Déjanire.

BERBANT, voir au n° 40, la copie du baptême de Constantin.

BERTIN (JEAN-VICTOR), *né à Paris le* 20 *mars* 1775, *mort dans la même ville le* 18 *juin* 1842.

Il fut élève de Valenciennes et acquit une grande célébrité dans le paysage historique. Il exposa de 1793 à 1842 sans interruption, obtint en 18?8 une médaille de 1re classe et reçut, en 1817, la décoration de la Légion-d'Honneur. Les Musées du Louvre, d'Avignon, Lille, Nantes, Rennes, Toulouse, Versailles, possèdent des œuvres de cet artiste, dont un des grands mérites est d'avoir su développer dans ses élèves les principes de la peinture de style; on compte parmi les hommes de talent sortis de sa nombreuse école, les peintres Michalon, Boisselier, Reymond, Cogniet, Enfantin, Pernot, etc.

168. *Paysage.*

H. 1,12.— L. 1,69,— T. — Fig. de 0,08.

Une vallée située au milieu des Alpes et parsemée de ruines d'édifices romains. Sur le devant, un mar-

chand ambulant, une fiole à la main, cherche à débiter sa marchandise aux personnages qui l'entourent.

D. P. L. G. en 1837.

169. *Paysage.*

Pendant du précédent.

Au bord d'un grand lac entouré de montagnes et sous un bouquet d'arbres qui les préservent du soleil, des paysans regardent deux personnages qui exécutent une danse espagnole au son des castagnettes.

D. P. L. G. en 1837.

Signé : *J. V. Bertin*

BLANCHET, voir N° 39 copie de la bataille de Constantin.

BOILLY (Louis-Léopold), *né à La Bassée (Nord), le* 5 *juillet* 1761, *mort à Paris le* 5 *janvier* 1845.

Boilly n'eût pour maître que son père, Arnould Boilly, sculpteur en bois, qui le destinait à être peintre en bâtiments. Dès l'âge de onze ans et demi, il entreprit de peindre pour une chapelle de la confrérie de St-Roch, un tableau représentant le saint guérisant des pestiférés. Cet ouvrage, fort au-dessus de l'âge de son auteur, plût singulièrement aux confrères qui, l'année suivante, lui commandèrent un enterrement où assistait la confrérie, le clergé en tête. Chaque figure était un portrait, et déjà il montrait une grande aptitude à saisir parfaitement la ressemblance. Le dernier de ces tableaux existe encore dans sa ville natale. l'autre a été brulé avec l'église il y a quelques années. A treize ans et demi, il quitta ses parents vint à Douai chez un prieur des Augustins, fit dans le couvent quelques portraits, et, pour plusieurs personnes, des fixés et des tableaux de genre. En 1777, ayant eu occasion de connaître M. de Couzié, évêque d'Arras, il se rendit dans cette ville, et en deux ans, peignit plus de trois cents petits portraits qu'il terminait en deux heures.

Boilly, âgé d'environ vingt-cinq ans, arriva enfin à Paris, s'y établit, et à partir de cette époque, exécuta un nombre infini de tableaux de genre qui eurent le plus grand succès et furent reproduits par la gravure. Il fit cinq mille portraits; composa une quantité incroyable de dessins; peignit pendant soixante-douze ans et mourut pour ainsi dire le pinceau à la main. Il obtint, comme peintre de genre, une récompense décernée par le jury des arts pour les meilleurs ouvrages exposés de l'an II à l'an VI. Le 1er floréal an VII (20 avril 1799), il remporta un prix de 2,000 fr.; la même année, en messidor, il reçut un nouvel encouragement du gouvernement et, enfin, en 1832 ou 1833, sur la demande de l'Académie, il fut décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Il eût trois fils qui suivirent la carrière des beaux-arts ; M. Jules Boilly peintre et lithographe ; M. Edouard Boilly, compositeur de musique, grand prix de l'école de Rome ; M. Alphonse Boilly graveur. Il a exposé de 1793 à 1824.

170. *Esquisse d'un portrait.*

H. 0,13.— L. 0,09.— T.

Donné au Musée par M. Houdoy, en 1862.

Voir au Musée Wicar deux fort beaux dessins de Boilly père, donnés à la ville en 1862 par M. Jules Boilly fils.

BOILLY (Jules), *peintre et lithographe, né à Paris en* 1796, *fils de Louis-Léopold Boilly, élève de son père et de Gros.*

171. *Portrait de Boilly (Louis-Léopold).*

H. 1,23.— L. 0,96 1/2.— T.— Fig. de gr. nat.

Il est debout près d'une boîte à couleurs et tient un porte-crayon à la main.

Donné à la ville en 1862, par l'auteur.

BONNAT (Léon-Joseph-Florentin), *né à Bayonne (Basses-Pyrénées.)*

Elève de MM. Frédéric de Madrazo et Léon Cogniet. expose de 1857 à 1861. Médaille de 2e classe en 1861.

172. *Adam et Eve trouvant Abel mort.*

H. 1,75.— L. 2,50.— T.— Fig. de gr. nat.

Ce tableau qui faisait partie de l'exposition de 1861, et qui a valu à son auteur une médaille de 2e classe, a été donné à la ville par l'Empereur à la suite de cette exposition.

BONNIER (ISIDORE), *ancien conservateur du Musée de Lille, né à Lille le* 8 *décembre* 1792.

Elève de l'Ecole centrale dirigée par François Watteau.

173. *Vue de l'intérieur du Musée de Lille, lorsque les tableaux étaient placés dans la chapelle du couvent des Récollets.*

H. 0,84.— L. 0,65.— T.— Fig. de 0,10.

Donné à la Ville par l'auteur, en 1855.

M. Bonnier a exécuté pour l'église de la Madeleine deux copies de la *Madelaine mourante* et du *St-François* et *la Vierge*, d'après Rubens.

BORDEUX, *selon l'inventaire des tableaux donnés à ville par le gouvernement en* 1801, *ou* **BORDEAU**, *selon un très ancien catalogue du Musée.*

Les recherches auxquelles nous nous sommes livrés pour nous procurer des renseignements sur l'un ou l'autre de ces noms ont été inutiles.

174. *L'Enlèvement des Sabines.*

H. 1,57.— L. 1,23.— T.— Fig. de 0,77.

Au milieu d'un cirque, une foule de soldats, sur un signe que leur fait Romulus en élevant un coin de

son manteau, se précipitent sur les Sabines. L'un d'eux, vu de dos, enlève une jeune fille qui pousse des cris; une autre cherche à en saisir une seconde renversée par terre, qui le repousse de la main.

D. P. L. G. en 1801.

BOUCHER (François), *né à Paris le* 29 *septembre* 1703 *(paroisse St-Jean-en-Grève), mort dans la même ville en* 1770.

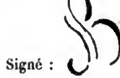
Fils d'un dessinateur de broderies, Boucher passa quelque temps dans l'atelier de François Lemoine, dont le talent exerçait une influence décisive sur les arts à cette époque, puis il partit en 1725 pour l'Italie, où il resta peu et revint à Paris, il y devint successivement professeur-adjoint, professeur, recteur, puis enfin directeur de l'Académie en 1765. Peintre à la mode pendant une partie du XVIIIe siècle, protégé successivement par toutes les maîtresses du roi, par celles des grands seigneurs, des fermiers-généraux, les actrices en vogue; et enfin passant sa vie au milieu de cette société imprévoyante et légère on ne comprend pas comment Boucher trouva le temps de composer et d'exécuter l'innombrable quantité de dessins, de gravures et de tableaux qu'il a laissés; dominant la mode et dominé tour à tour par elle, il fut à la fois très laborieux et très frivole; il ne consultait point la nature et peignait presque toujours de pratique d'après un idéal conventionnel et maniéré qu'il s'était formé, et qu'il imposa a toute notre école, dont il précipita la décadence. Boucher, malgré tous ses défauts, son afféterie, son manque de naturel, a conservé dans l'Ecole française le rang qu'il méritait d'y occuper par sa prodigieuse facilité, l'harmonie et la fraîcheur de sa couleur, l'esprit et la vivacité de sa touche, et une certaine grâce qu'il savait répandre dans toutes ses compositions.

175. *La peinture. (Allégorie.)*

H. 0,23.— L. 0,32.— T.— Fig. de 0,49.

Une jeune fille assise dans un fauteuil, se dispose à exécuter le portrait de deux amours; elle est guidée dans ce travail par le génie de la peinture.

Donné à la Ville en 1836, par M. Hippolyte Jouffroy.

Signé : 

BOUCHOT (François), *né à Paris le* 29 *novembre* 1800, *mort dans la même ville le* 9 *février* 1842.

Issu d'une famille d'ouvriers, il fut d'abord destiné à suivre la profession d'imprimeur en taille douce qu'exerçait son père; à douze ans, son goût pour les arts l'amena dans l'atelier de Richomme, où, pendant deux années, il apprit la gravure; à quatorze ans, il entra chez le peintre Regnault, et en 1815, il fut admis à l'école des Beaux-Arts. Cependant la misère le contraignit à reprendre ses travaux d'imprimeur et il les continuait sans espoir d'avenir, quad le fils de M. Lethiere le fit admettre dans l'atelier de son père; en 1822, il obtint le deuxième grand prix sur un tableau d'*Oreste et Pylade*, et enfin en 1823, il remporta le grand prix de Rome sur ce sujet : *Egiste croyant retrouver le corps d'Oreste mort, retrouve celui de Clytemnestre*

Bouchot exposa de 1824 à 1843. (Posthume). Ses tableaux des *Funérailles de Marceau*, aujourd'hui au Musée de Chartres, de la *Bataille de Zurich* et de *Bonaparte au conseil des Cinq-Cents*, le placèrent aux premiers rangs de l'Ecole française; il achevait un tableau représentant la *Fuite en Egypte*, quand il mourut d'une maladie de poitrine à l'âge de 42 ans.

176. *L'Ivresse de Silène.*

H. 3,00.— L. 3,70.— T. — Fig. de gr. nat.

Silène ivre, couronné de pampre et de lierre, le

corps ceint de guirlandes de fleurs, est couché sur une peau de panthère et appuyé sur une outre. Une bacchante lui soutient la tête et lui exprime dans la bouche le jus d'une grappe de raisin ; à côté d'elle, un bacchant rit à gorge déployée de la figure du vieil ivrogne ; son exemple est suivi par deux de ses compagnons, dont l'un offre à Silène une lyre faite d'une écaille de tortue.

D. P. L. G. en 1843. Signé : F.ois Bouchot

BOULANGER (Clément), *né en* 1805, *mort le* 28 *septembre* 1842, *près des ruines de Magnésie, dans la Turquie d'Europe, enterré à la Nouvelle-Scala.*

Elève de M. Ingres exposa de 1827 à 1842. Méd. d'or en 1827.

177. *Procession du Corpus Domini.*

H. 6,30.— L. 6,93.— T.— Fig. de gr. nat.

Cette cérémonie, la plus somptueuse du culte catholique, a lieu tous les ans ; le peintre s'est inspiré de la procession dont il a été témoin pendant son séjour à Rome sous le pontificat du pape Pie VIII.

D. P. L. G. en 1835.

Signé : Clement Boulanger Romæ 1830

BOURDON (Sébastien), *peintre et graveur, né à Montpellier en* 1616, *mort à Paris en* 1671.

Fils d'un peintre verrier qui lui donna les premières leçons, Bourdon fut emmené à Paris dès l'âge de sept ans et y entra dans l'atelier d'un peintre obscur. A quatorze ans, il partait pour Bordeaux où on le trouve décorant les voûtes d'un château des environs, de peintures à fresque; à dix-huit ans, il était à Toulouse, où, découragé, rebuté par les difficultés qui s'opposaient à ce qu'il pût exercer son talent, il se fit soldat; mais cette nouvelle carrière ne pouvait convenir à notre jeune artiste qui se repentit bientôt du parti qu'il avait pris et finit par obtenir son entière libération de l'officier sous les ordres duquel il servait. Bourdon, une fois libre, s'en alla d'une seule course jusqu'à Rome où, séduit par le succès qu'obtenaient les tableaux de Pierre de Laer, il se mit à peindre des bohémiens, des mendiants, des intérieurs de corps-de-garde, etc. Sa réputation commençait à s'établir et sa pauvreté entrevoyait de meilleurs horizons, lorsqu'à la suite d'une dispute avec un de ses compatriotes, celui-ci le menaça de faire savoir au tribunal de l'inquisition qu'il appartenait à la religion protestante et de le dénoncer comme hérétique; fuyant en toute hâte une terre aussi inhospitalière, notre jeune peintre se rendit à Venise où il passa quelque temps, puis revint à Paris. Après avoir peint divers tableaux qui prouvaient que Bourdon n'avait pas perdu son temps en Italie, il entreprit pour la corporation des orfèvres, le *Martyre de St-Pierre*, aujourd'hui placé au Louvre. En 1652, la reine Christine de Suède l'ayant invité à venir à Stockholm avec le titre de son premier peintre, il entreprit le voyage et, après un court séjour en Suède, revint à Paris quelque temps avant l'abdication de la reine. Bourdon fut l'un des douze fondateurs de l'Académie royale de peinture dont il fut nommé recteur en 1655.

178. *Le Christ entouré d'anges.*

H. 1,75.— L. 2,83.— T.— Fig. de gr. nat.

Jésus, assis sur la croix, à la main droite appuyée

sur la terre, qu'il bénit. Au-dessous de lui, au milieu des nuages, on voit trois anges, dont deux portent des couronnes.

D. P. L. G. en 1801.

179. *Repos de Colporteurs.*

H. 0,50.—L. 0,68. — Fig. d'environ 0,20.

Quelques hommes appartenant à ces tribus nomades qu'on rencontre sur toutes les grandes routes d'Italie, se reposent dans une espèce de caverne naturelle, près de laquelle est établie une auberge; l'ouverture laisse voir un fond de paysage, une construction et l'intérieur d'une cour. Divers ustensiles sont éparpillés çà et là à gauche; à droite, un homme dépouillé de sa veste est couché par terre le bras sur la tête, il dort appuyé contre un ballot; derrière lui, trois de ses compagnons assis sur des bancs passent le temps à discuter, le verre à la main. Plus loin, dans un enfoncement très peu éclairé, on distingue une cheminée devant laquelle un jeune garçon agenouillé souffle le feu; près d· lui, un homme accroupi et un autre debout, les mains derrière le dos, semblent se chauffer. Sur un plan plus éloigné, une vieille femme monte du bois par un escalier, et audelà de la voûte, on voit une écurie dans laquelle un cheval blanc est attaché et à l'entrée un homme endormi sur des bottes de paille.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

BROCHART (CONSTANT-JOSEPH), *né à Lille le* 7 *avril* 1816.

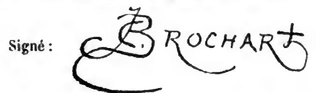
Elève des Ecoles académiques de Lille, il en suivit les cours sous les directions successives de M. Ed. Liénard et de M. Souchon, y obtint une médaille de 2e classe en 1836; une de 1re classe, en 1837, dans un concours de

peinture à l'huile. Il a envoyé aux diverses expositions qui ont eu lieu à Paris jusqu'en 1859; en 1856, la Société des amis des arts de Boulogne-sur-Mer, lui décerna une 1re médaille d'argent pour deux pastels qu'il avait envoyés à l'exposition de cette ville, la *Belle au Bois dormant* et *Peau d'âne.*

180. *Ondine près d'une cascade.*

H. 0,68.—L. 1,04. — Fig. de gr. nat.

Dessin au pastel offert par l'auteur au Musée, en 1862.

Signé : 

BURCH (André-Jacques-Edouard, **VAN DER**), *né à Montpellier le* 1er *décembre* 1756, *mort à Paris en août* 1803; *père de Jacques-Hippolyte, peintre de paysages, son élève et celui de David, Guérin et Muller, dessinateur, au Muséum d'histoire naturelle, mort vers* 1854.

181. *L'Institution du Rosaire.*

H. 2,55.—L. 3,10. T. —Fig. de 0,22.

« Un jour que St-Dominique était dans la plus grande ferveur « de sa prière à Notre-Dame de Pouille, cette mère de miséri- « corde apparût à lui et lui dit que, comme la Salutation Angé- « lique avait été le principe de la rédemption du monde, il « fallait que cette Salutation fût le principe de la conversion « des hérétiques; qu'ainsi, en prêchant le Rosaire, qui contient « cent cinquante Ave Maria, il verrait un succès merveilleux de « ses travaux, et les plus opiniâtres des sectaires se convertir « par milliers. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Au milieu d'une vaste forêt, St-Dominique tend la main vers le chapelet que lui présente la sainte Vierge;

on remarque à ses côtés l'emblême de l'inquisition; un chien de chasse tenant entre ses dents une torche enflammée.

Ce tableau et le suivant proviennent probablement de la chapelle du couvent des Dominicains dont le chœur était décoré de huit paysages de ce peintre.

182. *Paysage.*

Pendant du précédent.

Au milieu d'une forêt, est agenouillé un religieux nu jusqu'à la ceinture. Il porte sur le dos les traces sanglantes des coups qu'il vient de se donner au moyen d'une discipline placée à ses côtés. La Vierge lui apparaît dans les cieux; elle tient l'Enfant-Jésus et fait jaillir de son sein droit du lait qui coule sur les plaies du religieux.

183. *Paysage.*

Autre pendant des précédents.

L'église St-Maurice renferme plusieurs tableaux de ce peintre.

CABAT (Louis), *né à Paris le* 24 *décembre* 1812.

Elève de M. Camille Flers. Médaille de 2e classe en 1834; ✵ le 6 juin 1843; O. ✵ le 14 novembre 1855.

184. *Paysage. — Vue de la campagne de Rome.*

H. 0,26.—L. 0,49. T.

Acheté par la ville en 1857, à la vente de M. Souchon.

CHAMPAGNE (Philippe **de**), *né à Bruxelles en* 1602, *mort à Paris le* 12 *août* 1674.

Champagne quitta sa patrie à l'âge de dix-neuf ans pour habiter la France où il passa le reste de ses jours; Français par les mœurs, par la religion, par le milieu

dans lequel il a vécu, par l'époque et les circonstances historiques qu'il a illustrées, il représente si bien un des aspects les plus saisissants de notre histoire, que nous n'hésitons pas, comme l'a fait M. Charles Blanc dans sa *Vie des peintres de toutes les écoles*, à le placer dans l'Ecole française en dépit de tous les biographes qui le font figurer parmi les peintres flamands.

Après avoir débuté fort jeune chez un peintre nommé Bouillon qu'il quitta bientôt pour entrer chez Michel Bourdeaux, il fut remarqué par Fouquières, peintre de paysages qui le prit avec lui.

A dix-neuf ans, Champagne partit pour Paris et se lia avec Poussin qui revenait d'Italie; vers la même époque, il entreprit avec Duchesne des travaux dans le Palais du Luxembourg que Marie de Médicis faisait décorer; fatigué des tracasseries que lui suscitait la jalousie de son collaborateur, il partit pour Bruxelles en 1627, sous prétexte d'affaires de famille, avec l'intention de gagner l'Italie par l'Allemagne; la mort de Duchesne survenue sur ces entrefaites, le décida à revenir à Paris où il rentra en janvier 1628.

Philippe de Champagne, naturellement pieux, devint d'une dévotion austère par suite de sa liaison et de son contact incessant avec les Jansénistes de Port-Royal.

Il a laissé les portraits des hommes célèbres de l'époque où il vécut; Louis XIII, Richelieu posèrent plusieurs fois pour lui, fort assidu au travail, il exécuta un grand nombre de tableaux pour les églises, les maisons royales et les couvents; Marie de Médicis le chargea des travaux de peinture qu'elle faisait exécuter, et en 1644, il entreprit la décoration du dôme de la Sorbonne.

Reçu membre de l'Académie de peinture dès sa fondation, il fut bientôt choisi pour en être professeur, puis recteur.

Son neveu, Jean-Baptiste Champagne, né à Bruxelles en 1645, fut son élève et mourut en 1693, professeur à l'Académie.

185. *L'Annonciation.*

H. 3,68.— L. 1,55.— T. Fig. de gr. nat.

« L'ange Gabriel étant entré où était Marie, lui dit : Je vous
« salue, ô Marie! pleine de grâces; le Seigneur est avec vous;
« vous êtes bénie entre toutes les femmes. . . . .
« Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui
« vous donnerez le nom de Jésus. »

Ev. selon St-Luc, chap. I.

La Vierge, à genoux devant un prie-dieu, écoute, dans une attitude modeste et recueillie, les paroles de l'ange Gabriel. Dans le haut du tableau apparaît le Saint-Esprit entouré de lumière, au milieu d'un chœur de chérubins.

Nous avons conservé l'attribution portée sur l'inventaire des tableaux donnés à la ville par le gouvernement en1801, quoique plusieurs experts aient regardé ce tableau comme de Mignard.

Nous avons cru bien faire de reproduire le blason inscrit sur ce tableau. D'après les couleurs et la composition des armoiries, on est autorisé à penser que Champagne l'a peint pour la famille Gratet de Dolomieux, de Provence, ou celle Du Bouchage de la même province qui, toutes deux portaient d'azur au griffon d'or.



186. *L'Adoration.*

H. 1,05.— L. 1,15.— T.— Fig. de 1,11.

Dans une étable, la Vierge et St-Joseph, agenouillés de chaque côté d'un berceau, sont en adoration devant l'Enfant-Jésus. La vive et brillante lumière qui émane de l'Enfant divin, éclaire une gloire d'anges et de chérubins, descendus pour l'adorer.

Une percée dans le fond laisse voir les bergers

réveillés par un ange et prêts à se mettre en route sous sa conduite.

187. *Le bon Pasteur.*

H. 1,81.— L. 0,85.— T.— Fig. de gr. nat.

« Pour moi, je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis et « mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et « que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. » (Discours de Jésus-Christ à ses disciples.)

Ev. selon St-Jean, chap. X.

COGNIET (Mlle Amélie), *née à Paris en* 1798; *élève de son frère M. Léon Cogniet.*

188. *Intérieur d'atelier.*

H. 0,32. — L. 0,40 — T. — Fig. de 0,25.

Acheté par la ville en 1835.

COIGNARD (Louis), *né à Mayenne (département de la Mayenne).*

Elève de M. Picot. Expose de 1842 à 1861. Méd. de 3e classe pour le paysage en 1846; méd. de 1re classe en 1848.

189. *Un Troupeau dans un pâturage de Hollande.*

H. 2,80. — L. 4,34. — T. — Petite nature.

Ce tableau, qui faisait partie de l'Exposition de 1855, a été donné à la Ville en 1859, par l'Empereur.

Signé : 

COLAS (ALPHONSE), *né à Lille le* 24 *septembre* 1818.

Elève de l'Ecole de peinture de Lille, placée sous la direction de M. Souchon, cet artiste y remporta la médaille d'or en 1843, et obtint la même année une pension de la Ville et du département du Nord, pour aller achever ses études en Italie. A son retour à Lille, M. Colas, qui avait obtenu une médaille à l'Exposition de Paris en 1848, fut appelé, en 1856, à remplacer M. Souchon en qualité de professeur-directeur de l'Ecole de peinture.

190. *Élévation du Christ en croix.*

H. 3,71.— L. 4,28.— Fig. plus gr. que nat.

Le peintre s'est attaché à donner à l'ensemble du tableau un aspect de tristesse morne. La croix sur laquelle le Christ est attaché, occupe le milieu de la toile; différents personnages s'efforcent à la dresser, les uns, en la soutenant à l'aide d'une échelle, les autres en la tirant au moyen d'une corde.

A droite, se trouve le groupe des parents et amis de la victime; la mère du Christ, debout, tend les bras à son fils; elle semble vouloir s'élancer vers lui et lui envoyer un déchirant et dernier adieu. St Jean cherche vainement à maîtriser sa profonde émotion et s'avance vers la Vierge. La Magdeleine, s'abandonnant à sa douleur, se cache le visage et se réfugie aux pieds de la mère du Christ.

Quelques saintes femmes éplorées complètent ce groupe. A gauche, le bon larron, que la grâce commence à toucher, attend avec angoisse, assis sur l'instrument de son futur supplice; près de lui, un pharisien, à cheval, dirige les bourreaux et observe la victime. Au fond, derrière la croix, on aperçoit des soldats, dont les uns jouent aux dés la robe de Jésus-Christ, tandis que d'autres repoussent la foule.

Tout à fait à gauche, le mauvais larron oppose la plus vive résistance à un bourreau qui l'entraîne en le tirant par les cheveux.

Ce tableau a été offert par l'auteur à sa ville natale en 1848.

191. *Saint Grégoire le Grand délivrant des captifs.*

H. 3,35. — L. 2,41. — T. — Fig. de gr. nat.

« Comme Saint Grégoire était encore dans son monastère de « l'ordre des Camaldules, il vit un jour, entre autres marchan- « dises que le maître d'un vaisseau arrivé depuis peu au port de « Rome, exposait en vente, certains jeunes esclaves dont la phy- « sionomie lui plut extrêmement. Ayant appris du marchand « qu'ils étaient de la nation des Saxons anglais (Anglo-Saxons), « qui, s'étant rendus maîtres de la Grande-Bretagne, vivaient « encore dans l'idolâtrie, il en eut beaucoup de douleur et de « compassion, et résolut à l'instant même de travailler à la con- « version d'un peuple qui, par la belle disposition de ces jeunes « gens, lui semblait si digne qu'on prît grand soin de le délivrer « de la tyrannie de Satan. »

P. Maimbourg, Histoire du Pontificat de St Grégoire le Grand.

Les captifs sont groupés à droite du tableau, sous un péristyle orné de colonnes cannelées ; St Grégoire, debout devant eux, accompagné d'un religieux de son ordre, les considère et écoute les explications que lui donne le marchand d'esclaves, assis à gauche du premier plan.

Signé : Alph. Colas 1855

192. *Portrait de M. Souchon, directeur de l'Ecole de peinture, mort en 1857.*

H. 0,88.— L, 0,67. —T.— Fig. de gr. nat.

Il est représenté, la palette en main, en costume d'atelier.

Ce portrait, légué à M. Colas par son professeur, a été offert par lui à la Ville.

193. *Samson.*

H. 2,35. — L. 1,80. — T. — Fig. de gr. nat.

« Samson, après la défaite des Philistins, fut pressé d'une « grande soif et criant au Seigneur, il dit : C'est vous qui avez « sauvé votre serviteur et qui lui avez donné cette grande vic- « toire, et maintenant je meurs de soif, et je tomberai entre les « mains de ces incirconcis.

« Le Seigneur ouvrit donc une des grosses dents de la mâ- « choire d'âne et il en sortit de l'eau; Samson en ayant bu, re- « vint de sa défaillance et reprit des forces. »

Liv. des Juges, chap. XV.

Etude envoyée par l'auteur à la Ville, en 1846.

Voir au N° 43 la copie de Ste-Cécile de Raphaël.

M. Colas a encore exécuté à Lille et dans les environs divers travaux, dont les principaux sont :

A l'église St-André à Lille, quatre sujets relatifs à la vie de la Vierge ;

A l'église Notre-Dame à Roubaix, la grande coupole du chœur où il a représenté le couronnement de la Vierge; plus, deux grisailles dans la même église.

COUDER (Alexandre), *né à Paris.*

Elève de Gros. Expose de 1836 à 1861. Méd. de 3e classe en 1836 ; ✠ le 12 août 1853.

194. *Les deux Favoris.*

H. 0,65. — Cintré du haut. — L. 0,53. — T. — Fig. de 0,38.

Ce tableau, qui faisait partie de l'Exposition de 1857, a été donné à la Ville, la même année, par l'Empereur.

Une jeune femme, debout dans un salon, donne un baiser à un perroquet qu'elle porte sur la main gauche, tandis que de la main droite elle caresse un petit chien épagneul grimpé sur une chaise ; près de là, une table sur laquelle on voit un gros bouquet et un

écrin d'où sortent des colliers. Dans le fond, par une porte laissée entr'ouverte, s'avance un domestique tenant un plateau.

Signé : Alex^dre Coudèr 1857

COURBET (Gustave), *né à Ornans (département du Doubs) le* 10 *juin* 1819.

Expose de 1844 à 1861. Méd. de 2e classe en 1849, 1857, 1861.

195. *Une après-dînée à Ornans.*

H. 1,90. — L. 2,57. — T. — Fig. de gr. nat.

Trois hommes sont assis autour d'une table sur laquelle on aperçoit encore les restes d'un repas. L'un d'eux, qui tient son verre à la main, paraît absorbé dans ses réflexions ; le second, vu de dos, allume une pipe, et le troisième, le coude appuyé sur une chaise et la tête sur la main, porte toute son attention vers un quatrième personnage assis à droite du tableau et jouant du violon. Sur le devant, un gros chien bouledogue est endormi sous une chaise.

D. P. L. G. en 1849.

196. *Paysage.* (Vue prise à Honfleur.)

H. 0,42. — L. 0,64. — T.

Donné par un anonyme en 1861.

Signé : G. Courbet

DAUZATS (Adrien), *peintre et dessinateur sur bois, né à Bordeaux le* 18 *avril* 1805.

Elève de Michel-Julien Gué. Expose de 1833 à 1861. Méd. de 2e classe en 1831; 1re classe en 1835, 1848, 1855; ☼ 1er mai 1837.

197. *Paysage*. (Le Passage des Bibans.)

H. 1,70.— L. 1,15.— T.— Fig. de 1,18.

. . . .

« Le chaînon de l'Atlas qui porte le nom de Portes-de-Fer, est « fermé par un immense soulèvement qui a relevé verticalement « les couches de roches horizontales à l'origine. L'action des « siècles a successivement enlevé les portions de terrain qui « réunissaient autrefois les bancs de roches, de telle sorte « qu'elles présentent aujourd'hui une sorte de murailles verticales « qu'il est presque impossible de franchir et qui se prolongent « au loin en se rattachant à des sommets d'un accès plus difficile « encore. Au milieu de cette chaîne coule l'Ouad-Biban, ruis- « seau salé qui s'est ouvert passage à travers un lit de calcaire « noir dont les faces verticales s'élèvent à plus de cent pieds de « haut, et se rattachent par des déchirements inaccessibles aux « murailles qui couronnent les montagnes.

. . . .

« Telle fut la route que les Turcs avaient tracée pour se rendre « d'Alger à Constantine. »

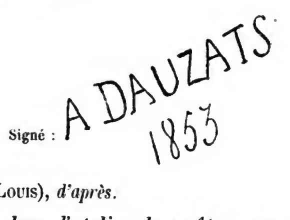
. . . .

(Rapport du maréchal comte Valée au ministre de la guerre. *Moniteur* du 13 novembre 1839.)

On voit la colonne composée de Français et d'indigènes s'avancer dans la gorge formée par les rochers; à gauche, sur le devant, deux fantassins portent un de leurs camarades blessé par les projectiles que lancent les Arabes que l'on aperçoit sur les cimes des montagnes; un colonel d'infanterie est en conversation sur le premier plan avec un chef arabe; à droite, un soldat grave sur le rocher, avec sa baïonnette, une inscrip-

tion commémorative du fait d'armes : « *28 décembre 1839.* »

Donné par l'Empereur en 1856.

Signé : 

DAVID (JACQUES-LOUIS), *d'après.*

198. *Etude faite dans l'atelier du maître, par Souchon, son élève, d'un fragment du tableau* Le Serment des Horaces.

H. 0,97. — L. 1,54. — T. — Gr. nat.

Acheté par la Ville en 1856.

Voir au Musée Wicar cinquante-six dessins originaux de ce maître achetés par la Ville et placés dans la collection léguée à la Société des sciences.

DELACROIX (FERDINAND-VICTOR-EUGÈNE), *né à Charenton-St-Maurice (banlieue de Paris), le 7 floréal an* VII (26 *avril* 1799).

Elève de Pierre Guérin. Expose de 1822 à 1859. Méd. de 2e classe en 1824 ; 1re cl. en 1848 ; ✠ le 4 mars 1831 ; O. ✠ en 1846 ; C. ✠ novembre 1855. Membre de l'Institut en 1857.

199. *Médée.*

H. 2,60. — L. 1,65. T. — Fig. de gr. nat.

« Médée, forcée de fuir après le meurtre de Pélias, se retira à

« Corinthe. Ayant appris que Jason avait épousé la fille de Créon, « elle mit le feu au palais de ce prince, qui y fut brûlé avec sa « fille, poignarda les deux enfants qu'elle avait eus de Jason, et « se sauva à Athènes. »

Métamorphoses d'Ovide, liv. VII.

Médée, les cheveux en désordre et les yeux hagards, vient d'arriver, en courant, dans une grotte cachée par des rochers et des broussailles; dans sa fuite précipitée, elle a laissé tomber le vêtement qui lui couvrait la poitrine et la gorge. Du bras et de la main droite, elle soutient ses deux enfants, qu'elle presse contre elle; sa main gauche tient le poignard dont elle s'apprête à les frapper.

D. P. L. G. en 1838.

Signé : EUG. DELACROIX. 1838.

DE LA FOSSE (Charles), *né à Paris en* 1636, *mort dans la même ville le* 13 *septembre* 1716.

Entré jeune dans l'école de Lebrun, il y fit des progrès si rapides que son maître lui obtint bientôt une pension pour faire le voyage d'Italie. La vue des tableaux de l'école vénitienne et l'étude toute particulière qu'il fit des œuvres du Titien et de P. Véronèse, développèrent chez ce peintre le sentiment de la couleur, et il devint un coloriste des plus distingués. Dès son retour à Paris, De La Fosse obtint des travaux importants; les églises, les couvents et les particuliers se disputaient ses tableaux. Mansard, surintendant des bâtiments, lui donna à peindre la coupole du dôme des Invalides et plusieurs plafonds à Versailles. En 1673, il fut reçu à l'Académie, dont il devint successivement professeur, directeur et chancelier. Malgré son dessin négligé et le peu de recherche de ses draperies, De La Fosse se plaça, par son mérite comme

coloriste et sa belle entente de la composition et du clair-obscur, au premier rang des peintres de son temps.

200. *Jésus-Christ donnant les clefs du paradis à saint Pierre.*

H. 5,10.— L. 3,75. — T. — Fig. plus gr. que nat.

« En présence de ses disciples, Jésus dit à St Pierre : Je vous « donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous « lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous « délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux. »

Ev. selon St Mathieu, chap. XVI.

Jésus-Christ, debout, entouré de ses disciples, remet les clefs à St Pierre, qui s'agenouille pour les recevoir. La scène se passe au milieu d'un paysage montagneux. Dans le ciel apparaît Dieu le Père, entouré et soutenu par des anges.

Ce tableau décorait le maître-autel de l'église collégiale de St-Pierre.

DESCAMPS (Guillaume-Désiré-Joseph), *né à Lille le* 15 *juillet* 1779, *mort à Paris le* 25 *décembre* 1858.

Il entra fort jeune dans l'atelier de Vincent, et remporta en 1802, sur le tableau de *Sabinus et Eponine devant Vespasien*, le second grand-prix de Rome. Il devint ensuite peintre du roi Murat à Naples. Il exposa de 1808 à 1822.

201. *L'Héroïsme des femmes de Sparte encourageant leurs fils et leurs maris à défendre leur ville contre Pyrrhus.*

H. 3,00. — L. 5,63. T. — Fig. de gr. colossale.

Ce tableau, que Descamps exécuta à Rome, fit partie de l'Exposition de 1808, à Paris.

Signé : G. DESCAMPS
A ROME 1808

202. *Jésus portant sa croix.*

H. 1,33. — L. 0,94. — T. — Fig. de gr. nat. à mi-corps.

On ignore l'origine de cette copie, exécutée par Descamps d'après Annibal Carrache.

L'église St-André possède de ce peintre le tableau du maître-autel, représentant le martyre de son patron.

DONVÉ (JEAN-FRANÇOIS), *né à Saint-Amand (département du Nord) en* 1736, *mort à Lille le* 27 *pluviôse an* VII (15 *février* 1799).

Louis Watteau, qui devint professeur à l'Académie de Lille, fut son premier maître ; il fut ensuite l'élève, puis l'ami de Greuze, et réussit si bien à imiter la manière de ce peintre, qu'il était difficile de distinguer les ouvrages du maître de ceux de l'élève, surtout les têtes de femmes, qu'il peignait avec une rare perfection ; aussi les tableaux qu'il a laissés se sont-ils vendus sous le nom de Greuze.

203. *Portrait de Sauvage, peintre de grisailles.*

H. 1,15.— L. 0,90.— T.— Gr. nat.

Il est représenté assis dans un fauteuil, le cou découvert, sans habit. Son vêtement se compose d'un gilet et d'une culotte de satin blanc; il tient une palette à la main.

Origine inconnue.

204. *Portrait de l'auteur.*

Ovale. — H. 0,62. — L. 0,51. — B. — Gr. nat.

Le peintre a cherché à rendre l'effroi que le tonnerre qui venait de tomber près de lui avait laissé sur sa physionomie.

Donné à la Ville en 1851, par M. Edouard Donvé fils.

205. *Autre portrait du même.*

H. 0,89. — L. 0,72. — T. — Gr. nat.

Il est assis devant une toile, qu'il semble montrer de la main droite; il est vêtu d'un costume noir, et porte sur sa tête rasée une coiffure légère en batiste blanche. Devant lui, une table sur laquelle il s'appuie et où sont placés une palette, des pinceaux, des brosses, etc., etc.

Acheté par la Ville en 1851.

DUCORNET (Louis-César-Joseph), *né sans bras, à Lille, le* 10 *janvier* 1806, *mort à Paris le* 27 *avril* 1856.

Elève des écoles académiques de Lille, il y remporta la médaille en 1822, et obtint ensuite une pension pour aller achever ses études à Paris, où il entra dans l'atelier de Lethière. Il exposa de 1830 à 1855, et obtint une méd. de 3[e] cl. en 1840, une de 2[e] en 1841, et enfin une de 1[re] cl. en 1843.

206. *Adieux d'Hector et d'Andromaque.*

H. 1,15. — L. 1,40. — T. — Fig. de 0,71.

Hector, prêt à partir pour combattre Achille, reçoit les adieux et les embrassements d'Andromaque et de son fils Astianax, qu'une femme de leur suite lui présente.

Ce tableau, que l'auteur exécuta pour un concours à l'Ecole des Beaux-Arts, fut offert par lui à sa ville natale en 1828.

Signé : *Ducornet né sans bras*

207. *Saint Louis rendant la justice.*

H. 1,60. — L. 2,14. — T. — Fig. de

Ce tableau est déposé au tribunal de simple police.

L'église St-André possède aussi un tableau de ce peintre, représentant la mort de la Magdeleine.

DUFLOS (François-Philotée).

Elève de Detroy. Mort en 1747, pensionnaire de l'école française à Rome.

Voir N° 41 copie de l'école d'Athènes, d'aprés Raphael

DUPRÉ (Jules). Voir N° 222.

DUPONT (François-Léonard), dit Dupont-Watteau, *né à Moorsel (Belgique) en* 1756, *mort à Lille le* 7 *février* 1821.

Dupont se livra d'abord à l'étude de la mécanique; arrivé en France à l'époque où Louis Watteau était professeur à l'Académie, il abandonna la route qu'il avait d'abord suivie et s'adonna avec une telle ardeur à l'étude du dessin, que son professeur, après avoir suivi avec admiration les progrès de son élève, se l'attacha et lui donna sa fille, qu'il épousa le 18 juin 1782.

Vers 1798 ou 1799, Dupont renonça à la carrière artistique pour reprendre sa chère mécanique, à laquelle il travailla jusqu'à sa mort. Pendant le peu d'années qu'il fit de la peinture, Dupont a embrassé tous les genres. On a de lui des portraits en miniature et à l'huile, des tableaux de nature morte, etc., etc.

208. *Attributs des beaux-arts.*

H. 1,55. — L. 1,40. — T.— Gr. nat.

Dans un salon, sur une table couverte d'un tapis, le peintre a groupé divers instruments de musique, un buste en marbre blanc et une statuette en terre cuite.

Origine inconnue.

Signé : f. Dupont 1785

DURAN (Charles-Auguste-Emile), *né à Lille le 4 juillet* 1837.

Elève de M. Souchon, professeur aux Ecoles académiques, puis pensionnaire de la Ville à Paris et à Rome. A exposé en 1859 et 1861.

209. *L'Homme endormi.*

Etude qui faisait partie de l'Exposition de 1861.

H. 0,85. — L. 0,87. — T.— Fig. de gr. nat.

Donné par l'auteur en 1862.

Signé : Carolus Duran.

DURIEZ de Lille. —Voir N° 147, la copie d'une tabagie, d'après Téniers.

DUTILLEUX (Constant), *né à Douai le* 5 *octobre* 1807.

Elève d'Hersent; admis en 1826 à l'école des Beaux-Arts de Paris; fixé à Arras de 1830 à 1860, puis à Paris en 1861; membre de l'Académie d'Arras; fondateur et ancien président de la Société artésienne des Amis-des-Arts; prend part aux Expositions de 1834 à 1861. Mention honorable en 1861.

210. *Paysage.*

H. 0,42 1/2. — L. 0,33. — T.

Acheté par la Ville en 1858.

Signé : C DUTILLEUX

EVRAIN. — Voir N° 38, le parnasse, d'après Raphael.

FORTIN (CHARLES), *né à Paris*

Elève de MM. Beaume et Camille Roqueplan. Expose de 1835 à 1861. Médaille de 1re classe en 1849, 1857 et 1859; ✡ en 1861. Tableaux aux musées du Luxembourg et de Nantes.

211. *Des Chouans.* (Scène d'intérieur pendant la guerre de Vendée.)

H. 0,80. — L. 1,08. — T. — Fig. de 0,35.

Dans une misérable cabane, une femme agenouillée devant un foyer, fait cuire des galettes pour les distribuer aux chouans qui y sont cachés ; deux d'entre eux, armés de leurs fusils, sont en sentinelle près de la porte entre ouverte, un autre fait signe à un ecclésiastique de se cacher de peur de surprise.

Donné par l'Empereur en 1853.

Signé : *C. Fortin*

FOSSE (CHARLES **DE LA**). — Voir **De La Fosse.**

FRAGONARD (JEAN-HONORÉ), *né à Grasse (en Provence) en* 1732, *mort à Paris le* 22 *août* 1806.

A dix-huit ans, Fragonard, amené à Paris par ses parents, entrait dans une étude de notaire, que ses instincts le forçaient bientôt à quitter, et se présentait à Boucher, dont il ambitionnait de devenir l'élève, mais celui-ci refusa d'admettre un jeune homme auquel il fallait tout apprendre. Ce fut Chardin qui lui mit en main la première palette, et les progrès du jeune artiste furent si rapides qu'au bout de six mois Boucher lui ouvrait les portes de son atelier, et que dès 1752 Fragonard remportait le

prix de Rome avant même d'avoir été admis à la classe du modèle à l'Ecole des Beaux-Arts.

Une fois en Italie, Fragonard, qui s'était lié d'une étroite amitié avec Hubert Robert, se mit à faire des études d'après les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres et les antiques, qu'il copia avez zèle, sans toutefois chercher à profiter de si grands modèles pour corriger le style maniéré de l'époque.

En 1759, l'abbé de St-Non entreprit avec les deux amis un voyage dans le sud de l'Italie et la Sicile, et les ramena en 1742 à Paris, où Fragonard débuta par des sujets mythologiques et concourut aux Expositions qui eurent lieu en 1765 et 1767.

A partir de ce moment, dégoûté des travaux officiels par les difficultés qu'il avait rencontrées de la part du surintendant des beaux-arts, il ne travailla plus que pour les amateurs, qui se disputaient ses moindres compositions. Après un nouveau voyage en Itaiie, en compagnie d'un financier de ses amis, Fragonard, à la tête de l'Ecole française de cette époque, fut successivement chargé de travaux considérables de décoration par les plus grands seigneurs et les plus célèbres courtisanes.

Fragonard a clos la série de ces peintres aimables qui remplirent le XVIIIe siècle de leurs travaux, et que l'école sévère de David fit oublier pendant quarante ans. Sa riche organisation lui a permis d'aborder tous les genres : sujets historiques, religieux et mythologiques, scènes familières, décors, paysages, dessins de toutes espèces, gravures et eaux fortes ; rien ne l'arrêtait, et son génie facile se faisait reconnaître dans chacune de ses œuvres. Il y a de ses peintures, dit M. Ch. Blanc, dans la vie de cet artiste, il y a de ses peintures qui rappellent Rembrandt pour l'effet et l'entente de la lumière, Rubens pour l'éclat des chairs et l'harmonie du coloris, Ruysdael dans plusieurs paysages terminés et vigoureux, Chardin et même Watteau dans quelques figures de fantaisie. Il avait été reçu en 1765 membre de l'Académie de peinture, sur le tableau de *Corésus et Callirhoé*.

Fragonard, s'était marié à une femme distinguée qui peignait la miniature, il laissa un fils, Alexandre-Évariste, peintre d'histoire et statuaire, qui mourut en

1850, et une élève très distinguée, Melle Marguerite Gérard, sa belle-sœur, qui l'aida souvent dans ses travaux.

212. *L'Adoration des bergers.* (Esquisse.)

H. 0,57. — L. 0,44 1/2. — T. — Fig. de 0,40.

L'Enfant Jésus, couché dans un berceau, est soutenu par la Vierge, derrière laquelle St Joseph est debout. Sur le devant, une femme agenouillée, ayant un chien à ses pieds, tient un vase de cuivre sous le bras gauche; derrière et autour du berceau, les bergers groupés adorent le Messie, qui vient de naître. On aperçoit une tour et les murailles d'une ville à travers l'ouverture de l'étable dans laquelle la scène se passe; dans le haut, des anges enveloppés par des flots de lumière céleste, viennent célébrer la naissance du Fils de Dieu.

Acheté par la Ville en 1859.

GARRIPUY (Jules), de Toulouse.

Pensionnaire de l'école de Rome en 1846; directeur du musée de Toulouse.

Voir le N° 45. Copie du portrait de César Borgia, de Raphael.

GAUTIER (Amand).—Voir le N° 2. Copie de Giorgione.

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain, *né en* 1600, *au château de Chamagne (en Lorraine), mort à Rome en* 1682.

La plupart des biographes rapportent que les parents de Claude l'envoyèrent d'abord à l'école, mais que, comme il ne voulait rien apprendre, ils le mirent en apprentissage chez un pâtissier. Il paraît plus sage de suivre la version de son neveu Joseph Gellée, qui a donné à l'historien Baldinucci des renseignements tout différents. Selon lui, Claude, resté orphelin à douze ans, se rendit à Fribourg, où l'un de ses frères s'occupait avec succès de la gravure sur bois. C'est là qu'il prit les premières notions du dessin, et c'est de là qu'il partit pour Rome avec un de ses

parents. Arrivé dans cette ville et sans autre ressource qu'une petite pension qu'il recevait de sa famille, Claude se mit à étudier avec ardeur ; mais la guerre ayant intercepté toutes les communications avec la France, il se rendit à Naples, où il s'occupa pendant deux ans de la perspective et de l'architecture sous Godefroid Walss, de Cologne, peintre assez renommé. Ayant entendu parler de la réputation dont jouissait à Rome Augustin Tassi, disciple de Paul Bril, il retourna dans cette ville : les connaissances qu'il avait acquises le firent accueillir par ce nouveau maître, qui le prit en amitié et le perfectionna dans son art. Ils demeurèrent ensemble jusqu'en 1625, époque à laquelle Claude revint dans sa patrie. Charles Dervent, peintre du duc de Lorraine, se servit de lui pour l'aider dans différents travaux, entre autres pour peindre l'architecture et la perspective de la voûte de la chapelle des Carmélites à Nancy. Dégoûté de ce travail, il repartit une troisième fois pour Rome et y fonda une école. Présenté au pape Urbain VIII par le cardinal Bentivoglio, Claude prit bientôt le premier rang, ses ouvrages furent très recherchés et excitèrent la verve des imitateurs ; on a prétendu que c'est pour déjouer leurs manœuvres qu'il entreprit un livre sur lequel il dessina chacun de ses ouvrages, avec le nom de l'acquéreur et le prix qu'il en avait reçu. Ce précieux recueil, aujourd'hui en Angleterre, auquel il donna le nom de *Livre de Vérité (Libro di Verità* ou *d'Invenzioni)* paraît avoir été entrepris par lui pour conserver un souvenir de ses tableaux ; il se compose de deux cents dessins lavés au bistre.

Claude Lorrain laissa un nombre considérable de peintures et d'eaux-fortes, dont la plupart sont en Angleterre.

Enterré à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont, près de laquelle il demeurait, ses restes furent exhumés en 1840 et transportés à St-Louis-des Français.

213. *Vue du Campo-Vaccino, à Rome.*

H. 1,10.— L. 1,55.— T.— Fig. de 0,22.

Ancienne copie, double de l'original que possède le Musée du Louvre.

On remarque à gauche l'arc de triomphe de Sep-

time-Sévère, les restes du temple d'Antonin et de Faustin, et ceux du temple de la Paix. Dans le fond, le Colysée et l'arc de Titus ; à droite, sur le devant, le temple de la Concorde, les trois colonnes de celui de Jupiter Stator, et les ruines du palais des Empereurs.

D. P. L. G. en 1848.

214. *Marine. Effet de soleil couchant.*

H. 1,53.— L. 2,00.— T.— Fig. de 1,14.

Ancienne copie, d'après l'original qui se trouve à Londres, dans la galerie britannique.

Le peintre a placé une brillante villa sur le bord de la mer; elle est décorée d'un perron double, que descend une société qui se dispose à faire une promenade dans une chaloupe amarrée au quai ; un peu plus loin et du même côté, un riche palais communique, par un pont orné de caisses d'orangers, avec une tour qui s'avance dans la mer. Sur le devant, des ouvriers déchargent une barque ; à gauche, divers personnages se promènent sous un péristyle près duquel un navire est à l'ancre. Dans le lointain, on distingue un fort; la mer est sillonnée par plusieurs navires.

D. P. L. G. en 1848.

GUGNON (Louise M[elle]).

215. *Différents oiseaux morts jetés sur une table couverte d'une nappe.*

Ovale.— H. 0,58.— L. 0,77.— Fig. de gr. nat.

Ce dessin au pastel a été gagné par la Ville à la loterie des Artistes qui eut lieu à la suite de l'Exposition de 1859.

Signé : Louise Gugnon

HÉDOUIN (Edmond), *peintre et graveur, né à Boulogne-sur-Mer, le* 16 *juillet* 1820.

Elève de Célestin Nanteuil et de Paul Delaroche, expose de 1842 à 1861. Médaille de 3e cl. en 1845 (genre); 2e cl. en 1848 ; rappel en 1857.

216. *Paysage. Faucheurs de sainfoin à Chambaudin* (département du Loiret).

H. 1,10.— L. 1,86. — T.—Fig. de 0,35.

Donné par l'Empereur en 1853.

Signé : Edmond Hédouin

HILAIRE LEDRU. — Voir **Ledru.**

HOCKERT (Jean-Frédéric), *né à Jön-Köping (en Suède).*

Nous n'avons pu nous procurer aucuns renseignements sur ce peintre qui est retourné dans son pays natal. Nous avons cru devoir le placer dans l'école française en raison de son long séjour à Paris, où il a fait ses études artistiques.

217. *Prédication dans une chapelle de la Laponie suédoise.*

H. 2,93.— L. 4,03.— T.— Fig. de gr. nat.

La scène, se passe dans une sorte de vaste hangar construit en bois, elle est faiblement éclairée par une fenêtre qui laisse passer les rayons blafards du jour polaire.

A gauche, dans la partie la plus éloignée, un prédicateur luthérien, monté dans une chaire de structure grossière, explique l'esprit de l'évangile aux audi-

teurs qui l'entourent. Dans l'espace laissé libre par les bancs placés de chaque côté de la salle se tient debout une jeune femme vêtue de laine blanche, et tenant un enfant à la main. Le banc le plus rapproché de la chaire est occupé par deux personnages dont un vieillard qui semble dormir; entre ce banc et le second, cinq fidèles sont groupés dans différentes attitudes; plus en avant, une jeune femme lève les yeux vers un petit enfant qu'elle berce, suspendu par des courroies à des traverses en bois; vis-à-vis d'elle et contre le passage, une autre jeune mère assise est absorbée par la contemplation de l'enfant auquel elle donne le sein.

Dans le fond à droite, on distingue plusieurs personnages assis prêtant leur attention à la parole divine; puis, sur la partie la plus rapprochée du spectateur, trois hommes couverts de leurs armes et de divers ustensiles de chasse et de pêche, se tiennent debout dans différentes attitudes.

Ce tableau, qui faisait partie de l'Exposition de 1855, a été donné, en 1857, à la Ville par l'Empereur.

Signé : JHöckert Paris 1855

HURTREL (Arsène-Charles-Narcisse), *né à Lille, le* 25 *juin* 1817, *mort dans la même ville, le* 1er *décembre* 1861.

Elève distingué du collége d'Armentières, Hurtrel obtint de son père, en 1830, l'autorisation de suivre le cours de dessin des Ecoles académiques de Lille, placées alors sous la direction de M. Ed. Liénard. En 1834, notre

jeune artiste partait pour Paris et entrait dans l'atelier de M. Ingres, qu'il suivit à Rome en 1835, lors de la nomination de ce dernier à la direction de l'Ecole française. En 1839, le ministre de l'intérieur chargea Hurtrel d'exécuter à Florence une copie de la Vierge à la Chaise, de Raphaël, qui fut placée dans une des salles de l'Ecole des Beaux-Arts. Rentré en France en 1840, il habita simultanément Lille et Paris, où il avait un atelier, et concourut aux expositions qui eurent lieu à Paris de 1841 à 1861.

Parmi les tableaux que ce peintre exécuta pour les monuments publics, on remarque :

Le Martyre de St Crysole, placé au maître-autel de l'église de Comines (Nord);

Le Couronnement de la Vierge, à l'église de Beaucamps (Nord);

Jésus-Christ appelant à lui les petits enfants, à l'église St-Etienne, à Lille.

Enfin, le ministre d'Etat fit l'acquisition du tableau qu'il avait exposé en 1855.

218. *Saint Jean méditant.* (Etude.)

H. 1,50.— L. 1,82.— T.— Fig. de gr. nat.

Ce tableau, exécuté par Hurtrel pendant le séjour qu'il fit à Rome, lui fut acheté par la Ville en 1860.

Signé : a. hurtrel

JEANRON (Philippe-Auguste), *peintre et écrivain, né à Boulogne-sur-Mer, le* 10 *mai* 1810.

Elève de Souchon; expose de 1831 à 1861. Méd. de 2e cl. en 1833; ✠ en 1855. Directeur des Musées nationaux, du 28 février 1848 au mois de décembre 1850.

Outre de très nombreux travaux de peinture en tous genres, exécutés soit pour les Musées, soit pour diverses églises, M. Jeanron entreprit la restauration de la chapelle de la Vierge à St-Sulpice, et les peintures de celle de St-Vincent-de-Paul à l'église St-Louis-en-l'Ile. Il a illustré

l'histoire de ***Dix ans de règne***, de Louis Blanc ; ses œuvres ont été lithographiées par Chapelain et Leroux, et gravées par Jacques (suites de Walter-Scott). Comme écrivain, il a publié en 1849 une brochure sur l'origine et les progrès de l'art, et a concouru, avec M. Léopold Leclanché, aux *Commentaires de la vie des peintres italiens*, par Vasari.

Mme Jeanron, née Désirée-Angélique Sirey, artiste elle-même, a pris part aux Salons de 1844 à 1850.

219. *Paysage. Vue prise dans le Limousin.*

H. 0,97.— L. 1,30.— T.— Fig. de 0,41.

Par un temps calme, sous un ciel clair et sans aucun nuage, au milieu d'un pays aride, sur un sol rouge et caillouteux, des paysans se reposent de leurs travaux et écoutent l'un d'eux qui joue de la cornemuse. Sur le second plan, on aperçoit, un étang bordé de quelques massifs d'arbres, et à droite, une ferme. L'horizon est borné par des montagnes.

Acheté par la Ville en 1834.

Signé : *Jeanron*

JOUVENET (Jean), *né à Rouen, fin avril* 1644, *mort à Paris, le* 5 *avril* 1717.

Issu d'une famille d'artistes dont l'origine remontait au milieu du XVIe siècle. Jean Jouvenet reçut les premières leçons de son père ; puis, à l'âge de dix-sept ans, fut envoyé à Paris, où il entra dans l'atelier de Lebrun, et devint bientôt son collaborateur dans les grandes peintures décoratives dont il entreprit l'exécution au château de Versailles. En 1673, à l'âge de vingt-neuf ans, ayant remporté le second grand-prix de l'Académie, il fut chargé d'un grand nombre de travaux, qui assurèrent sa réputation et le firent proclamer, en 1675, membre de l'Académie.

A la mort de Lebrun, arrivée en 1690, c'est à Jouvenet, qui avait été nommé successivement adjoint et professeur en titre à l'Académie, qu'échut le premier rang Louis XIV, voulant reconnaître par un acte de générosité le talent de cet artiste, lui accorda en 1696 une pension de 1,200 liv., et lui offrit la somme nécessaire pour faire le voyage d'Italie, que le peintre refusa d'entreprendre, soit à cause de sa santé, ou pour tout autre motif demeuré inconnu. Les artistes, réunis en corps académique, ayant décidé qu'une exposition de leurs œuvres serait ouverte en 1673, on y vit figurer, parmi les tableaux de Jouvenet, la *Résurrection de Lazare*, qui avait été faite pour les religieux de St-Martin-des-Champs, et dont Louis XIV lui avait commandé un double, comme il l'avait déjà fait du tableau de *Jésus guérissant les malades*, pour les faire exécuter en tapisserie aux Gobelins.

A la suite des grands travaux que Jouvenet entreprit en 1702 à l'hôtel des Invalides, concurremment avec Coype et Poërson, et qui eurent le plus grand retentissement, il fut nommé directeur de l'Académie, puis l'un des quatre recteurs perpétuels.

En 1713, Jouvenet travaillait encore à Versailles avec une verve de jeune homme, lorsqu'il fut atteint d'une paralysie du côté droit, qui le condamnait à l'impuissance au moment où son ardente imagination était encore dans toute sa fougue, et où la vigueur de la jeunesse et la facilité du patricien ne l'avaient pas encore abandonné. On rapporte qu'un jour passant au milieu de ses élèves et voyant Restout travailler à une tête dont l'expression lui déplait, il saisit son pinceau pour la retoucher, mais la main de l'artiste ne répondait plus à son génie ! Une inspiration subite l'éclaire, il passe la brosse dans la main gauche, et demeure surpris qu'elle obéit à sa pensée. Jouvenet se remit à l'œuvre et exécuta de la main gauche plusieurs compositions importantes, parmi lesquelles on cite le tableau de la *Visitation de la Vierge*, connu sous le nom de *Magnificat*, qui est placé dans le chœur de l'église Notre-Dame de Paris.

Jouvenet, que les Italiens ont surnommé le Carrache français, mérite, selon M. Charles Blanc, dans son *Histoire des Peintres de toutes les écoles*, de prendre rang

immédiatement après Poussin, Lesueur et Claude Lorrain. Il avait, dit le même auteur, une science profonde de son art, un dessin assuré, une habileté merveilleuse et une originalité qui lui était propre.

220. *Jésus guérissant les malades.*

H. 3,80.— L. 6,78.— T. — Fig. de gr. nat.

« Après que Jésus eut rejoint ses disciples dans la barque, en « marchant sur la mer, ayant passé l'eau, ils vinrent au terri« toire de Génésareth et y abordèrent.

« Et dès qu'ils furent sortis de la barque, les gens du pays « reconnurent Jésus.

« Et parcourant toute la contrée, ils commencèrent à lui ap« porter de tous côtés les malades dans des lits, partout où ils « entendaient dire qui il était;

« Et en quelque lieu qu'il entrât, soit bourgs, villes ou vil« lages, on mettait les malades dans les places publiques et on « priait de permettre qu'ils pussent seulement toucher la « frange de son vêtement, et tous ceux qui la touchaient étaient « guéris. »

Ev. selon St Marc, chap. VI.

Jésus, qui vient de quitter ses disciples, dans la barque, occupe le milieu du tableau ; il est entouré de malades qui l'implorent. Une femme se précipite à ses pieds et baise le bas de sa robe, pendant qu'il donne sa bénédiction à une autre femme malade, soutenue par sa mère et sa fille. A gauche, sur le devant, un possédé, maintenu par deux hommes qui l'ont apporté sur une civière, cherche à s'élancer vers le Seigneur, qu'implore à mains jointes un autre malade placé de l'autre côté. Dans le lointain, à gauche, on aperçoit la mer et la barque que quittent les disciples; à droite, une ville d'où sort une longue procession d'estropiés et de malades portés par des hommes ou par des chevaux.

Ce tableau et le suivant, donnés à la Ville en 1849, par le Gouvernement, sont des reproductions faites par l'auteur, pour les Gobelins, de ceux qui figurent au Musée du Louvre.

221. *Résurrection de Lazare.*

H. 3,79.— L. 6,70.— T.— Fig. de gr. nat.

« Lazare, frère de Marthe et de Marie, étant mort et renfermé « dans son tombeau, Jésus vint au sépulcre (c'était une grotte, « et on avait mis une pierre par-dessus)....

. . . .

« Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte : Lazare, sortez « dehors. Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et « les mains liés de bandes et le visage enveloppé de linge ; alors « Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller. »

Ev. selon St Jean, chap. XI.

Jésus, entouré de ses disciples, descend dans le caveau où Lazare est enterré ; Marthe et Marie se précipitent à ses genoux, et l'implorent pour qu'il rende leur frère à la vie. A gauche, dans la partie la plus sombre, éclairée par la lumière d'une torche, Lazare, enveloppé de linceuls blancs, se réveille à la voix du Christ, et, soutenu par un disciple, ouvre les bras pour rendre grâce au Seigneur. Ses amis, qui l'entourent et l'aident à sortir du tombeau, paraissent, à la vue du miracle, frappés de l'admiration que ressentent tous les assistants. Sur le devant, à droite, un mendiant estropié élève ses mains jointes vers J.-C. Dans le fond, on aperçoit les murs d'une ville.

HOUASSE. Voir nº 30 du Cataloge.

LAMI (EUGÈNE-LOUIS), *peintre et aquarelliste, né à Paris, le* 12 *janvier* 1820.

Elève de Gros et de M. Horace Vernet : entré à l'Ecole des Beaux-Arts le 4 février 1817 ; expose de 1824 à 1861 ; ✱ le 9 janvier 1837 ; et

DUPRÉ (JULES), *né à Nantes.*

Expose de 1831 à 1852 ; méd. de 2e cl. en 1833 ; ✱ le 11 septembre 1849.

222. *La Bataille d'Hondschoote.*

H. 3,60.— L. 4,40.— T.— Fig. de 0,45.

« Dans le courant de l'année 1793, le duc d'York assiégeait « Dunkerque avec un corps de 32,000 hommes; il était appuyé par « 15,000 Autrichiens, commandés par le maréchal Freytag, et « 10,000 Hollandais, sous les ordres du prince d'Orange.

« Le général Houchard qui, grâce à un renfort qu'il venait de « recevoir, se trouvait à la tête de 40,000 hommes, reçut du « Comité du Salut public l'ordre de dégarnir Dunkerque et de « rompre la ligne de l'ennemi.

« Le 6 septembre, les opérations furent commencées et menées « sans aucun avantage décisif, soit pour les alliés, soit pour « Houchard ou ses lieutenants, les généraux Hédouville et « Jourdan.

« Le 7, l'armée française vint attaquer Hondschoote, où l'en- « nemi s'était retranché, mais nos troupes furent repoussées. « Houchard, découragé, voulait borner là ses efforts et s'en tenir « à la défensive; mais tous les généraux composant son état- « major et les représentants présents à l'armée, virent l'étendue « de la faute qu'il allait commettre, et s'opposèrent à son « dessein.

« Le 8 au matin, les Français se portèrent sur toute la ligne « ennemie pour attaquer de front. Leur droite, sous les ordres « d'Hédouville et de Collaud, se développe entre Killem et Bé- « veren; leur centre, commandé par Jourdan, marche directe- « ment sur Hondschoote; enfin, la gauche se dirige entre Killem « et le canal de Furnes, tandis que le corps du colonel Leclercq « se porte sur le flanc droit de l'ennemi. L'action s'engagea « bientôt au milieu des taillis qui couvrent le centre. Des deux « côtés on envoie successivement les plus grandes forces sur ce « point. Nos soldats sont obligés de revenir plusieurs fois à l'at- « taque et finissent par rester vainqueurs. »

Extrait du Dictionnaire encyclopédique, par Lebas.

Le tableau représente le moment décisif de la bataille ; c'est l'instant où les troupes anglaises sont repoussées sous les murs d'Hondschoote. On voit, dans la plaine, une charge du 8e régiment de cavalerie, alors cuirassé.

Les personnages sont peints par Eug. Lami et le paysage est de Jules Dupré.

D. P. L. G. en 1850

LARGILLIÈRE (NICOLAS **DE**), *né à Paris, le* 2 *octobre* 1656, *mort dans la même ville, le* 20 *mars* 1744.

Le père de Largillière, qui faisait le commerce à Anvers, le fit venir dans cette ville à l'âge de trois ans et à neuf, il le confiait à un de ses correspondants de Londres, qui voulait lui faire apprendre le commerce en même temps que la langue anglaise ; mais les vingt mois que le jeune enfant passa loin de son père furent employés à dessiner, de façon qu'à son retour à Anvers, son père ne voulant pas résister à la vocation qu'il manifestait d'une manière si évidente, le plaça dans l'atelier d'un peintre alors en réputation, nommé Antoine Goubeau, qui lui mit la palette à la main et se fit aider par son élève dans les travaux de tous genres qu'il entreprenait, soit en peinture d'histoire, ou paysages, fruits, fleurs, etc., etc. A dix-huit ans, le jeune Largillière quittait Goubeau, qui déclarait ne plus avoir rien à lui enseigner, traversait de nouveau le détroit et obtenait, par l'entremise de Lely, premier peintre de Charles II, la restauration des tableaux de la galerie de ce prince. Le roi, qui avait remarqué la manière dont l'artiste avait repeint une partie presque détruite d'un tableau, se le fit amener, et, frappé de son extrême jeunesse, lui demanda s'il pourrait lui fournir quelques ouvrages de sa main ; peu de temps après, Largillière lui en présenta plusieurs qui méritèrent ses suffrages. Sa fortune semblait faite à la cour d'Angleterre, et il pensait se fixer à Londres; mais les persécutions que subirent les catholiques, le déterminèrent à rentrer en France.

De retour à Paris en 1678, il se fit bientôt remarquer par quelques beaux portraits et surtout par celui de Vander Meulen, qui le prit en amitié, ainsi que Lebrun: tous deux se réunirent pour le déterminer à résister à l'offre qu'on lui faisait en Angleterre et d'accepter la surintendance des bâtiments du roi. La réputation de Largillière prit bientôt un grand essor. Sans renoncer à la grande peinture, il s'adonna plus particulièrement au genre du portrait, dans lequel il excella. Désormais fixé en France,

il ne quitta plus Paris qu'une seule fois : ce fut à l'avènement au trône du roi Jacques II, à qui il ne put refuser d'aller faire son portrait et celui de la reine ; mais une fois ce travail terminé, il résista à toutes les propositions brillantes qui lui furent faites, et revint en France. Le portrait en pied de Lebrun que l'on voit aujourd'hui au Musée du Louvre, lui valut l'entrée à l'Académie le 30 mars 1686.

Il fut nommé adjoint à professeur le 4 juillet 1699, et professeur le 30 juin 1705 ; adjoint à recteur le 24 avril 1717 ; recteur le 10 janvier 1722 ; directeur le 5 juillet 1738, et enfin chancelier le 30 mai 1743.

Largillière avait épousé, vers 1697, la fille d'un peintre de paysages, nommé Jean Forest. Le portrait de son beau-père est celui qui fait aujourd'hui partie de notre collection.

223. *Portrait de Jean Forest, peintre de paysages.*

H. 1,26. — L. 0,94. — T. — Fig. de gr. nat. à mi-corps.

M. Charles Blanc, dans son *Histoire des Peintres*, dit, à propos de ce tableau.

« Largillière venait de peindre le *Mariage du duc de Bour-*
« *gogne*, pour l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il se maria avec la fille
« d'un peintre célèbre, Jean Forest. Nous devons à cette cir-
« constance l'avantage de posséder le portrait de ce paysagiste
« romantique, que son siècle admira, et dont nous n'avons au
« Louvre aucun ouvrage. Forest était un homme original, fan-
« tasque. Son gendre se fit un plaisir de le peindre dans le bizarre
« costume qui lui était familier, d'autant plus qu'il devait être las
« d'avoir toujours devant les yeux les mêmes modèles, toujours
« des magistrats avec leurs perruques in-folio, et des bourgeois
« avec leurs perruques à boudin. Il représenta donc son beau-
« père en cheveux courts avec une sorte de bonnet de margrave
« à fond de soie, et une hongreline doublée de fourrure. Assis
« sur les bras d'un fauteuil, la palette à la main, le sourcil en
« mouvement, l'œil mouillé, le portrait respire, il est vivant.
« Largillière le fit graver à ses frais par Drevet le père : *Ære*
« *incidi curavit*, dit la lettre de l'estampe. »

Donné à la Ville par M. Jules Brame, député au Corps législatif et membre du Conseil général du Nord.

LAVIEILLE (Eugène-Antoine-Samuel), *né à Paris.*

Elève de M. Corot; méd. de 3e classe en 1849; expose de 1844 à 1861.

224. *Paysage. Vue prise du plateau de Belle-croix* (forêt de Fontainebleau).

H. 1,04. — L. 1,59. — T. — Fig. de 1,20.

Sur un des premiers plans, trois jeunes femmes, à demi-vêtues, viennent de se baigner dans un lac près duquel elles sont groupées.

D. P. L. G. en 1851.

Signé : Eugène Lavieille 1851

LEBRUN (Charles), *né à Paris en* 1619, *mort dans la même ville en* 1690.

Fils d'un sculpteur médiocre, son père lui donna les premières leçons ; puis, à onze ans, le chancelier Séguier, qui avait été frappé de ses heureuses dispositions, le plaça dans l'atelier de Simon Vouet, où se formèrent presque tous les grands artistes du XVIIe siècle. Notre jeune peintre se rendit ensuite à Fontainebleau, où il étudia les chefs-d'œuvre appartenant à la couronne. En 1642, son protecteur lui ayant fourni les moyens d'aller à Rome, il s'y rendit avec Poussin, et y passa six années, qu'il employa à étudier l'antique, dessinant les statues, les bas-reliefs, les médailles, et s'attachant, sur l'avis de Poussin, à bien observer les différents usages et les habillements des anciens, leurs exercices de paix et de guerre, leurs spectacles, leurs combats, à se rendre enfin capable de se livrer à la grande peinture, vers laquelle il se sentait porté. En 1648, Lebrun prit une part des plus actives à la fon-

dation de l'Académie, dans laquelle il occupa successivement tous les grades jusqu'à celui de directeur en 1683. Protégé par tous les ministres les plus influents, chargé de travaux par Fouquet, Mazarin, Colbert, présenté à Louis XIV, qui appréciait son intelligence et sa grande manière d'envisager, il fut nommé directeur des Gobelins, et entreprit de peindre les tableaux qui devaient être reproduits dans cet établissement.

En 1866, Lebrun profita de son immense faveur près du roi pour obtenir la fondation d'une école française à Rome.

Pendant le cours de sa longue carrière, ce peintre tint en France le sceptre des arts et exerça un pouvoir despotique sur eux ; tous les artistes de cette époque furent soumis à son influence, et durent se résoudre à ne travailler que sur ses dessins ou d'après ses avis. L'inépuisable fécondité de Lebrun et la noblesse de ses conceptions le placèrent au premier rang de l'Ecole française.

Parmi ses élèves, qui furent nombreux, on cite particulièrement : son frère Gabriel Lebrun, Jouvenet, Claude Audran, De La Fosse, Verdier, Houasse, Joseph Vivien, etc., etc.

225. *Hercule assommant Cacus.*

Rond. Diamètre 2,10.— T. — Fig. de gr. nat.

Ce tableau servait sans doute d'ornement à un plafond.

« Cacus, fils de Vulcain, monstre qui vomissait des tourbillons « de flamme et de fumée, ayant volé quatre paires de bœufs à « Hercule et les ayant cachés dans son antre, celui-ci s'élance « dans la caverne, le saisit, l'étreint de ses mains robustes et « l'étrangle. »

Métamorphoses d'Ovide.

D. P. L. G. en 1801.

LEDRU ou **LE DRU** (Hilaire), *peintre et graveur, né à Oppy (Pas-de-Calais), en* 1766, *mort à Paris le* 1er *mai* 1840.

Il a exposé, de 1793 à 1836, et obtenu, en 1799,

un prix d'encouragement pour son tableau : *La mort de La Tour d'Auvergne.*

226. *Le vieux porteur d'eau défaillant.*

H. 1,16.— L. 0,90.— T.— Fig. de 0,75.

Un vieillard, épuisé de fatigue et de besoin, tombe sur un escalier; il est secouru par une jeune fille et son frère qui l'entourent de leurs soins; leur mère jouit furtivement de la pitié de ses enfants.

D. P. L. G. en 1822.

Signé :

Hilaire Le Dru 1822.

LEHMANN (Auguste-Guillaume-Rodolphe), *né à Ottenson près de Hambourg (Allemagne), le* 19 *août* 1829.

Elève de son père et de M. Henri Lehman; reçu à l'Ecole des beaux-Arts le 27 mars 1837; expose de 1842 à 1857. Méd. de 3e classe en 1843: 2e classe en 1845 et 1848.

227. *Le pape Sixte-Quint bénissant les marais pontins.*

H. 2,62.— L. 8,55.— T.— Fig. de 0,85.

« Dans les montagnes Volsques, là où elles viennent se perdre « dans les marais Pontins, entre Sezze et le fameux nid de bri- « gands Sonnino, se trouve un rocher détaché, que le peuple « nomme : *Il sasso di Papa Sisto* (le rocher du pape Sixte). De « ce point, l'œil découvre les montagnes de Terracine, le cap « Circé et la mer qui borde cette plaine désolée. C'est là qu'alla « se placer Sixte-Quint, lorsqu'après avoir fait exécuter d'im- « menses travaux de dessèchement, il vint en grande pompe, « accompagné de toute sa cour papale, consacrer son œuvre par « une bénédiction solennelle. A la nouvelle de cette cérémonie,

« unique dans ces contrées, on vit accourir la foule des habi-
« tants de tous les environs. Les brigands qui, alors plus qu'au-
« jourd'hui, infestaient ce pays-là, attirés par l'espoir d'une
« absolution, vinrent rendre les armes avec les objets volés. »
Histoire de Sixte V.

Au milieu du tableau, le pape, monté sur une estrade et abrité par un dais, invoque le ciel en faveur des malheureuses contrées qu'il vient visiter; dans la partie gauche et sur le premier plan du même côté, des groupes de brigands, accompagnés de leurs femmes et de leurs familles, viennent, tout en cherchant à éviter les regards, implorer leur part de la bénédiction papale. Des mères présentent leurs enfants au saint Père, des femmes lui offrent les armes de leurs maris et les produits de leurs brigandages. La partie droite est remplie par la population agenouillée, au milieu de laquelle on distingue une jeune femme couronnée de fleurs, accompagnée de sa mère et de son époux. Plus loin, une malheureuse, près de succomber à la fièvre, s'appuie sur sa mère qui cherche à attirer un regard du Pape.

Dans le lointain, on aperçoit une plaine aride, et à l'horizon quelques montagnes.

D. P. L. G. en 1848.

Signé : RUDOLF. LEHMANN

ROMÆ. MDCCCXLVI

LEFEBVRE (Charles-Victor-Eugène), *né à Paris, le* 18 *octobre* 1805.

Elève de Gros et d'Abel de Pujol. Reçu à l'Ecole des beaux-Arts le 3 novembre 1821. Expose de 1827 à 1861. Médaille de 3e classe (Histoire), 1833; 2e classe, 1855; 1re classe, 1845; ✻ 1859.

228. *Jeune bacchante.*

H. 1,19.— L. 1,84. — T. --Fig. de gr. nat.

Elle est étendue sur l'herbe, sous des arbres qui laissent percer quelques rayons de soleil et tient à la main un nid d'oiseau.

D. P. L. G. en 1851.

Signé : Ch^{les} Lefebvre
1850

LELEUX (ADOLPHE), *peintre et graveur, né à Paris en* 1813.

Sans maître pour la peinture ; élève de Six-Deniers pour la gravure. Expose de 1835 à 1861. Médaille de 3e classe en 1842; 2e classe en 1843 et 1848; ✻ le 14 novembre 1855.

229. *Dépicage des blés en Algérie.*

H. 1,20.— L. 1,96.— T.— Fig. de 0,30.
Donné par l'Empereur en 1855.

Signé : Adolphe Leleux
1853

LIÉNARD (EDOUARD), *né à Paris en* 1779, *mort à Lille en* 1848.

Son père, graveur, élève et collaborateur de Lebas, le destinait à suivre la même carrière; mais rebuté par les lenteurs inséparables des procédés de la gravure, le jeune

Liénard s'adonna de préférence à la peinture, fit ses premiers essais dans l'atelier de Regnault et entra ensuite dans celui d'Isabey, où il passa plusieurs années à se perfectionner dans la peinture du portrait en miniature. Amené par diverses circonstances de famille à visiter Lille, son caractère doux et conciliant lui attira bientôt de nombreux amis parmi toutes les personnes qui s'occupaient d'art, et il se fixa dans cette ville où il remplaça en 1823, François Watteau, qui venait de mourir, comme professeur de dessin aux Ecoles académiques; il exerça ces fonctions pendant dix-sept ans et ne les quitta qu'en 1836, époque à laquelle la ville fonda un cours de peinture qui fut confié à M. Souchon. M. Lienard a laissé un grand nombre de portraits à l'huile et en miniature dans lesquels on remarque la mise en pratique des principes qu'il avait puisés à l'école de David.

230. *Portrait.*

H. 0,74.— L. 0,58.—T.— Gr. nat.

Copie d'un portrait exécuté par sir Thomas Lawrence.

Donné au Musée par M. Chamonin, élève de M. Liénard.

LOBBEDEZ (CHARLES-AUGUSTE-ROMAIN), *né à Lille le* 10 *juin* 1825.

Elève de l'Ecole de peinture de Lille, dirigée par M. Souchon, Lobbedez y remporta la médaille d'or en 1850, et obtint une pension de la ville et du département du Nord pour aller achever ses études à Paris. Expose à Paris en 1857, 1859, 1861; obtient une mention honorable en 1860 à l'exposition de Rouen et la même récompense à celles de Nantes en 1861.

231. *Ugolin et ses enfants.*

H. 1,70.— L. 2,40.— T.—Fig. de gr. nat.

« En 1288, le comte Ugolin, gouverneur de la république de

« Pise, accusé de trahison par le parti Gibelin, fut jeté avec ses « quatre enfants dans la tour de *Gli Anziani*, où on les laissa « mourir de faim. »

.Dante. Enfer. chap. 33.

Ugolin assis, la tête appuyée sur la main droite, semble livré aux horreurs de la faim et absorbé par la pensée de la mort affreuse réservée à lui et à ses enfants; l'un d'eux, à demi-couché, la main gauche crispée sur la poitrine, se tord dans les douleurs de l'agonie; un second s'est jeté entre les genoux de son père et y attend avec résignation la mort dont il pressent l'approche; un troisième, couché contre la muraille, livré à toutes les angoisses de la faim, est tombé dans le délire et repousse du geste, les hallucinations de son esprit affaibli; le quatrième, déjà mort, est étendu aux pieds de ce dernier.

La scène se passe dans une prison à peine éclairée.

Ce tableau qui faisait partie de l'exposition de 1857, a été offert par l'auteur à sa ville natale.

M. Lobbedez a aussi exécuté pour une salle du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville, une allégorie sur la défense de Lille en 1792, et pour l'Ecole de médecine, deux dessus de cheminée relatifs aux sciences médicales.

Signé : Ch Lobbedez 1856

LORRAIN. (CLAUDE.)—Voir **Gellée.**

MAZEROLLE (JOSEPH-ALEXIS), *né à Paris.*

Elève de MM. Dupuis et Gleyre. Expose de 1855 à 1861. Médaille de 3e classe en 1857; rappel en 1859 et 1861.

232. *Néron et Locuste essayant des poisons sur un esclave.*

H. 2,90.— L. 3,75. Cintré du haut.— T. —Fig. de gr. col.

Néron assis, le corps porté en avant et la tête appuyée sur la main, suit avec attention les progrès que fait le poison sur l'esclave qui se roule à ses pieds dans les douleurs de l'agonie. Derrière eux, Locuste, debout, froide, impassible à l'horrible scène qu'elle a sous les yeux, tourne la tête vers le mourant tout en dirigeant son regard sur Néron, dont elle semble chercher à deviner les impressions; de la main droite, elle relève son manteau; la gauche est étendue sur un massif de pierres sur lequel sont placés un vase, une coupe et un corbeau noir.

La scène se passe dans un souterrain éclairé par le haut. On aperçoit d'autres galeries dans le fond à gauche; à droite, la vue est arrêtée par une lourde draperie rouge jetée sur une poutre autour de laquelle des cordes sont enroulées.

Ce tableau qui faisait partie de l'exposition de 1859, a été donné la même année à la ville par l'Empereur.

Signé :

J. MAZEROLLE - 1859 -

MEULEN (ANTOINE.FRANÇOIS **VAN DER**), *né à Bruxelles en* 1634, *mort à Paris le* 15 *octobre* 1690.

La raison qui nous engageait à faire figurer Philippe de Champagne parmi les peintres français, nous permet d'inscrire dans leurs rangs Van der Meulen, né à Bruxelles; presque toute l'existence de cet artiste se passa à Paris, et son œuvre qui reproduit sur la toile toutes les conquêtes

de Louis XIV est trop éminemment française, pour que la France ne réclame pas l'honneur de le compter au nombre de ses enfants adoptifs.

Elève de Pierre Snayers, peintre de batailles et de paysages, Van der Meulen, issu d'une famille aisée de Bruxelles, s'occupa d'abord de l'étude du cheval qu'il voulait connaître à fond et savoir représenter dans tous ses mouvements, dans toutes ses allures; s'étant appliqué ensuite à peindre des chocs de cavalerie, des troupes en marche, des campements, il parvint à si bien imiter son maître, qu'après l'avoir égalé, il le surpassa et acquit à son tour un grand nom. Ce fut alors que le ministre Colbert, à qui Lebrun avait révélé l'artiste, le fit venir à Paris, lui offrit un logement aux Gobelins, une pension de 2,000 livres, et lui assura la protection du roi.

Cela se passait à l'époque où Louis XIV allait entreprendre la conquête de la Flandre qui ouvrait une si belle carrière au génie d'un peintre de batailles : Van der Meulen prit donc part à la campagne de 1667, en qualité de peintre historiographe, et il dût employer son pinceau à reproduire les batailles, les siéges des villes et des places fortes sous la direction du roi, qui, chaque jour, lui indiquait les sites, les épisodes et les personnages qu'il voulait voir figurer dans ses tableaux.

Après la Flandre, ce fut la Franche-Comté qui devint le théâtre des exploits de l'armée française et qui fournit à Van der Meulen l'occasion d'exercer son talent en peignant les siéges de Gray, Besançon, Dôle, etc.

Comblé de richesses et d'honneurs, ami de Lebrun qui le chargea de peindre les chevaux dans toutes ses grandes compositions des batailles d'Alexandre; Van der Meulen fut reçu membre de l'Académie de peinture en 1681 et nommé premier des conseillers en 1686.

233. *La prise de Dôle en 1668.*

H. 3,24.—L. 5,68.—T.—Fig. de gr. nat.

Sur le premier plan, le roi Louis XIV, monté sur un cheval blanc caparaçonné d'une housse blanche brodée d'or, écoute le rapport d'un sergent; il est

accompagné du prince de Condé monté sur un cheval isabelle et d'officiers de sa maison ; à un plan plus éloigné, on voit des militaires, fantassins ou cavaliers, marchant dans diverses directions par un vent d'une grande violence. Dans le fond, on découvre la ville de Dôle séparée de l'armée française par le Doubs.

Van der Meulen a reproduit dans cette composition une partie du tableau gravé qui est aujourd'hui dans le Musée de Versailles; elle a été exécutée en cinq bandes pour servir de modèle de tapisserie aux Gobelins ; il était d'usage à cette époque, pour reproduire un tableau en tapisserie, de le diviser en bandes qui se plaçaient sous la chaîne du métier de basse lisse ; l'ouvrier travaillait à l'envers et devait copier sur un modèle retourné, ce qui explique la singularité remarquée dans cette peinture où la position des armes, etc., est renversée.

Donné par le gouvernement en 1850.

MIGNARD (PIERRE dit le *Romain*), *né à Troyes, le* 17 *novembre* 1612 *(Paroisse St-Jean). mort à Paris le* 29 *décembre* 1743, *(Paroisse St-Roch.)*

Destiné par son père à la médecine, en raison de ce que son frère aîné, Nicolas, se livrait déjà à l'étude de la peinture ; Mignard qui sentait sa vocation l'entraîner, obtint l'autorisation de suivre son penchant et fut placé à Bourges chez un peintre nommé Boucher, qu'il quitta au bout de deux ans pour aller étudier les chefs-d'œuvre que renfermait le palais de Fontainebleau. Simon Vouet devint son second maître ; c'est dans son atelier qu'il contracta avec Dufresnoy, l'auteur du poëme latin sur la peinture, une liaison qui persévéra jusqu'à la fin de sa vie. En 1635, notre jeune artiste partait pour Rome, où il se livrait avec ardeur à l'étude de l'antique et des grands maîtres. Pendant un séjour de vingt-deux ans qu'il fit tant à Rome que dans toutes les villes d'Italie où il crut pouvoir trouver à perfectionner son talent, Mignard, qui s'était lié avec Poussin, acquit une grande réputation et entreprit d'immenses travaux, parmi lesquels il faut pla-

cer la copie des fresques qu'Annibal Carrache, son maître de prédilection avait peintes dans le palais Farnèse; cet ouvrage lui avait été commandé par Louis Duplessis. archevêque de Lyon, frère du cardinal de Richelieu. Dévoré d'ambition, dominé du désir d'être indépendant par sa fortune et de se faire de puissants appuis, notre peintre profita de la position que son talent lui avait acquise pour entreprendre le portrait de tous les principaux personnages de cette époque à la tête desquels doivent figurer les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII.

Rappelé en France en 1656 par les ordres du roi, Mignard tomba malade à Avignon, où son frère s'était marié, y passa près d'une année, et ce ne fut qu'en 1658, qu'il fut de retour à Paris où son ami Dufresnoy l'avait précédé.

A partir de ce moment, et malgré ses détracteurs à la tête desquels il faut placer le peintre Lebrun, la vogue de Mignard devint immense; les travaux les plus importants lui furent confiés; son génie se prêtait à tout. Pendant que par les ordres de la reine-mère, il décorait la coupole du Val-de-Grâce et y représentait le paradis dans une composition de plus de deux cents personnages; il ne négligeait pas les portraits de tous les grands seigneurs qui voulaient être peints par lui et satisfaisait aux demandes des couvents qui réclamaient des tableaux religieux de sa main.

En 1690, à la mort de Lebrun, Mignard, qui avait été ennobli en 1687, lui succéda dans sa charge de premier peintre du roi, et devint d'emblée directeur de l'Académie de peinture dont il avait jusque là refusé de faire partie, ne voulant pas occuper une position inférieure à celle de son antogoniste.

Ce peintre, un des plus féconds qui aient existé, travailla pendant soixante-treize ans et acquit une fortune considérable; son talent souple embrassait tous les genres : l'histoire, l'allégorie, le portrait, la peinture décorative, tout lui allait; dans ces manières si diverses, il savait déployer un grand goût, une rare convenance. M Charles Blanc, dans son histoire des peintres de toutes les écoles, dit qu'il regarde Mignard comme étant à Poussin ce

qu'Annibal Carrache était à Raphaël, et le place dans l'École française, entre Lebrun et Simon Vouet.

234. *La Fortune (Allégorie.)*

H. 1,50.— L. 2,03.— T.— Fig. de pet. nat.

Au milieu des airs où elle plane, une jeune fille tenant des palmes et un sceptre dans une main, verse de l'autre, sur la terre, une bourse de laquelle s'échappent des pièces d'or, des couronnes, etc., etc.

D. P. L. G. en 1801.

235. *Une Vierge.*

Ovale. H. 0,90. — L. 0,73.— T. — Gr. nat.

Elle a les yeux baissés et retient des deux mains, sur sa poitrine, une draperie bleue qui lui enveloppe la tête.

Origine inconnue.

236. *Jugement de Midas.*

Fond d'or. H. 0,83.— L. 1,55.— T.— Fig. de 0,57.

« Midas, fils de Gorgias et de Cybèle, régnait dans cette par-
« tie de la Grande-Phrygie où coule le Pactole; Pan ayant eu la
« vanité de préférer sa flûte à la lyre d'Apollon, et même de
« lui porter un défi, Midas, pris pour juge entre les deux ri-
« vaux, adjugea la victoire à son ami Pan. Apollon, pour s'en
« venger, lui donna des oreilles d'âne. »

Métamorphoses d'Ovide.

Au milieu d'un paysage borné à l'horizon par des montagnes, Midas, debout, la couronue sur la tête, désigne le dieu Pan comme vainqueur dans la lutte qu'il vient de soutenir contre Apollon; celui-ci, assis et appuyé sur sa lyre, montre Midas, qui commence à ressentir l'effet de la vengeance du dieu de l'har-

monie; des oreilles d'âne s'élèvent de chaque côté de sa tête.

Ce tableau figurait aux anonymes dans l'ancien catalogue; nous avons cru bien faire de le rendre à Mignard à qui il est attribué sur l'inventaire des tableaux donnés à la ville par le gouvernement en 1801.

MONNOYER ou **MONOIER**, *selon le registre de la paroisse St-Maurice où il fut baptisé le* 19 *juillet* 1634 *(Jean-Baptiste), nommé communément* BAPTISTE *né à Lille en* 1634, *mort à Londres le* 16 *février* 1699.

Ce peintre, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, arriva fort jeune à Paris, où il se fit bientôt remarqner. Il fut reçu, en 1665, membre de l'Académie dont il fut nommé conseiller en 1679, son genre de peinture l'excluant du professorat. Choisi par lord Montaigu pour travailler à la décoration de son hôtel, à Londres, il y exécuta d'immenses peintures conjointement avec de La Fosse et Rousseau, et continua à résider en Angleterre, où il fut chargé d'orner de peintures une grande quantité de palais.

Il laissa un fils nommé Antoine, qui fut son élève et fut reçu à l'Académie en 1704.

237. *Un vase de fleurs.*

H. 1,70.— L. 1,14.— T. — Gr. nat.

Ce tableau était placé en dessus de porte dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, avant les constructions terminées en 1860.

238. *Un vase de fleurs.*

H. 2,03.—L. 1,47. — T. —Gr. nat.

Un grand vase de marbre blanc orné d'un bas-relief représentant des amours qui jouent avec une chèvre ; il contient un immense bouquet composé de fleurs de différentes espèces.

Légué à la Ville en 1861, par M. D'Herbais.

MONSIAU (Nicolas-André), *né à Paris en* 1754, *mort dans la même ville le* 31 *mai* 1837.

Il fut élève de Peyron ; agréé à l'Académie royale de peinture le 30 juin 1787 sur ce sujet: *Alexandre domptant Bucéphale ;* académicien le 3 octobre 1789 sur le tableau : *La mort d'Agis.* Il a exposé de 1787 à 1833, et a été gravé par un grand nombre de graveurs; Langlumé a lithogra-d'après lui.

239. *Fulvie découvrant à Cicéron la conjuration de Catilina.*

H. 1,60.— L. 1,30.— T. — Fig. de 0,80.

Dans une pièce sombre, éclairée par une lampe posée sur un candélabre, Cicéron, assis et tenant un stylet à la main, écoute les révélations de sa femme qui lui explique la conspiration et lui donne les noms des conjurés.

D. P. L. G. en 1826.

Signé : *Monsiau*

MOTTEZ (Victor-Louis), *né à Lille le* 13 *février* 1809.

Elève de MM. Ingres et Picot. Expose de 1838 à 1861. médaille de 3e classe en 1838; de 2e classe en 1845; ✠ le 4 novembre 1846 pour les peintures à fresque qui décorent le porche de l'église St-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

240. *Mélitus.*

H. 1,93.— L. 1,51. — T. — Fig. de 1,10.

Mélitus, du bourg de Pithos, orateur et poète grec, un des principaux accusateurs de Socrate, vient

prendre place devant des saltimbanques ; l'horreur que sa présence inspire au peuple d'Athènes fait fuir tout le monde à son approche.

« Les Athéniens, dit Montaigne, eurent en telle abomination « ceulx qui avaient été cause de la mort de Socrate, qu'on les « fuyait comme personnes excommuniées ; on tenait pollu tout « ce à quoi ils avaient touché ; personne, à l'estuve ne lavait « avec eux, personne ne les saluait ou accointait, si qu'enfin ne « pouvant plus porter cette haine publique, ils se pendirent « eulx-mêmes. »

Ce tableau qui fesait partie de l'exposition de 1857, a été donné à la ville par l'Empereur.

Signé :

V MOTTEZ. 1857

On retrouve encore des œuvres de M. Mottez dans diverses églises de Lille, notamment :

A Saint-Etienne, le tableau du maître-autel représentant le martyre du patron de l'église.

A Sainte-Catherine : Les quatre Evangélistes ; une Mise au tombeau ; le Reniement de St-Pierre, et Jésus au Jardin des oliviers

La plus grande partie des vitraux de l'église St-Maurice et ceux de celle de la Madeleine ont été exécutés sur ses cartons.

MULLER (CHARLES-LUCIEN), *né à Paris le* 22 *décembre* 1815.

Reçu à l'Ecole des beaux-arts le 6 octobre 1831. Elève de Gros et de M. Léon Cogniet. Expose de 1834 à 1861. Médaille de 3e classe en 1838 ; de 2e classe en 1846 ; de 1re classe en 1848 et 1855 ; ✠ le 11 septembre 1849 ; O ✠ en 1859.

241. *La folie de Haydée.*

H. 2,06.— L. 2,60.— T. — Gr. nat.

. . . .

« Haydée se réveilla enfin, mais non comme celui qui vient

« de dormir et plutôt comme les morts, car la vie lui sembla
« quelque chose de nouveau, une sensation étrange et forcée;
« tout ce que rencontraient ses yeux ne frappait pas sa mémoire;

. . . .

« ses suivantes lui offrirent leurs services empressés; elle ne
« fit point attention à elles; son père la regarda, elle ne dé-
« tourna point ses yeux; elle ne reconnut personne ni aucun
« des lieux qu'elle avait le plus chéris naguère....

« Alors un esclave s'avisa d'une harpe : le harpiste vint et
« accorda son instrument. Dès les premières notes aigues et
« irrégulières, Haydée attacha sur lui des yeux brûlants qu'elle
« tourna bientôt vers la tapisserie, comme pour arracher son
« cœur à quelque pensée déchirante....

« Soudain les doigts pâles et grêles d'Haydée battirent la
« mesure contre la muraille. Le harpiste changea de sujet et
« chanta l'amour; ce mot ébranla cruellement sa mémoire; dans
« le rêve d'un instant elle vit ce qu'elle fut naguère, ce qu'elle
« était à présent, si c'est être, que d'exister ainsi; ses larmes
« s'échappaient soudain par torrents, comme ces nuages qui,
« arrachés sur la cîme des monts, se résolvent enfin en pluie. »

Lord Byron, Don Juan, chap. IV.

D. P. L. G. en 1851,

Signé : C. L. MÜLLER.

NANTEUIL LEBŒUF (Célestin), *né à Rome, de parents français, le* 11 *juillet* 1813 ; *peintre et lithographe.*

Elève de M. Ingres. Expose de 1825 à 1861, comme peintre et lithographe; médaille de 3e classe 1837; 2e cl. 1848.

242. *Une Scène de don Quichotte.*

H. 1,29.— L. 2,04.— T.— Fig. de 0,55.

Don Quichotte, assis dans une cage placée sur un charriot traîné par des bœufs, cause avec les filles de

l'hôtelier, qui se tient sur le pas de sa porte; près de Sancho est occupé à charger sur son âne une outre pleine de vin. A droite de don Quichotte, on remarque un cavalier, une amazone et divers personnages qui lui servent d'escorte.

Ce tableau, qui faisait partie de l'Exposition de 1857, a été donné la même année à la Ville par l'Empereur.

Signé : CELESTIN NANTEUIL 1857

OUDRY (Jean-Baptiste), *peintre et graveur, né à Paris, le* 17 *mars* 1686, *mort à Beauvais, le* 30 *avril* 1755 *(paroisse St-Thomas)*.

Il était fils de Jacques Oudry, maître peintre et marchand de tableaux, qui lui donna les premières notions de l'art et l'envoya ensuite à l'école de la maîtrise de St-Luc ; après y avoir obtenu des succès et avoir travaillé avec De Serre, peintre des galeries du roi, il se plaça sous la direction de Largillière. Oudry se livra d'abord à la peinture des portraits. Son maître, frappé de l'habileté qu'il mettait à rendre les accessoires qu'il aimait à introduire dans ses tableaux, lui conseilla de s'adonner à peindre uniquement la nature morte. Il acquit bientôt une grande réputation dans ce genre, et fut présenté par le marquis de Béringhen à Louis XV, qui lui commanda plusieurs ouvrages, lui donna un atelier et un logement dans les galeries du Louvre.

Oudry, dont la réputation augmentait de jour en jour, était sans cesse appelé près du roi, qui lui faisait peindre ses chiens favoris, et l'admettait dans toutes ses chasses.

Chargé, en 1734, de diriger la manufacture de Beauvais, dont il faisait les modèles, il obtint peu après la surinspection des travaux des Gobelins. Nommé en 1719 membre de l'Académie, il publia des réflexions remar-

quables sur la manière d'étudier les couleurs en comparant les objets les uns aux autres.

243. *Portrait d'un carlin.*

H. 0,54. — L. 0,64 3/4. — T. — Fig. de 0,29 de longueur.
Acheté en 1860 à la vente Tencé.

Signé : JB oudry 1730

PARROCEL (JOSEPH), dit des BATAILLES, *dernier fils de Barthélemy, né à Brignoles (département du Var), le* 3 *octobre* 1646, *mort à Paris, le* 1er *mars* 1704 *(paroisse St-Sauveur).*

Après avoir reçu les premières notions de dessin et de peinture de son père et de son frère Louis, il partit pour Rome, où, frappé de la vigueur des tableaux de Bourguignon, il entra dans l'atelier de ce maître; celui-ci, charmé des progrès de son élève, dirigea ses études avec le plus grand soin. La vue des peintures de Salvator Rosa exerça aussi une grande influence sur son talent.

En quittant Rome, il parcourut les principales villes d'Italie, séjourna longtemps à Venise, et après huit années d'absence, revint en France, où il fut reçu, en 1676, membre de l'Académie; chargé de peindre une grande quantité de tableaux de batailles, tant pour les Invalides que pour les châteaux royaux, il travailla concurremment avec Vander Meulen.

244. *Marche de cavalerie.*

H. 0,39. — L. 0,46. — T.

Des soldats, placés dans un fort, défendent à coups de canon une petite rivière qui le protége. Sur le

devant, une compagnie de cavalerie, son commandant en tête, tourne une route au grand galop et se dirige le long de la rivière.

Ce tableau et le suivant sont relevés sur l'inventaire de 1795.

245. *Paysage.*

H. 0,45.— L. 0,37.— T. — Fig. de gr. nat.

Au milieu d'un massif de ronces, on aperçoit une tour reliée par un mur à un château-fort. Un cavalier, tenant son cheval par la bride, précède un de ses camarades dont le cheval est conduit par un guide. Dans le fond, on découvre un pays plat, semé de quelques constructions.

Pendant du précédent.

POUSSIN (NICOLAS), *né aux Andelys, en Normandie, en juin* 1594, *mort à Rome, le* 19 *octobre* 1665.

Poussin obtint de bonne heure de ses parents l'autorisation de se livrer à son goût pour le dessin, et prit d'abord des leçons d'un peintre d'Amiens, nommé Quentin Varin, qui était établi aux Andelys. A dix-huit ans, il se rendit à Paris, où Ferdinand Helle, peintre de portraits, et un nommé Lallemand, furent ses premiers maîtres. Poussin sentit bientôt leur insuffisance et les abandonna pour étudier Raphaël et Jules Romain, dont les œuvres gravées commençaient à se répandre en France. Après avoir tenté infructueusement le voyage d'Italie, auquel son manque d'argent le forçait à renoncer, il put enfin l'exécuter en 1624. A son arrivée à Rome, il se mit à étudier l'antique, ainsi que les peintures de Titien, de Raphaël et de Dominiquin, et s'occupa sans relâche d'études de perspective, d'anatomie et d'architecture.

Rappelé en France en 1640 par Louis XIII, sur la proposition du cardinal de Richelieu, Poussin fut chargé de divers travaux importants et nommé premier peintre du

roi. Fatigué des tracasseries incessantes qui lui furent suscitées par la jalousie de ses confrères, il partit en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme à Rome. et se fixa de nouveau dans cette capitale, où il demeura jusqu'à la fin de ses jours.

246. *Moïse sauvé des eaux.*

H. 1,11. — L. 1,95. — T. — Fig. de 0,57.

Ancienne copie, d'après l'original qui fait partie du Musée du Louvre.

« En ce temps-là, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se bai-
« gner, accompagnée de ses filles, qui marchaient le long du bord
« de l'eau; et ayant aperçu un panier parmi les roseaux, elle
« envoya une de ses filles, qui le lui apporta.

« Elle l'ouvrit, et trouvant dedans un petit enfant qui criait
« elle fut touchée de compassion et elle dit : C'est un des enfant
« des Hébreux. »

. . . .

Exode, chap. II.

Thermutis, debout sur le bord du Nil, et entourée de sept de ses femmes, fait replacer dans son berceau l'enfant qu'elle vient de trouver. Sur le premier plan, à droite, on voit la figure allégorique du fleuve, appuyée sur une urne et tenant dans la main une corne d'abondance pleine de fruits et de fleurs ; un grand sphynx est couché à ses côtés ; un peu plus loin, sur le fleuve, on aperçoit une barque montée par neuf hommes ; à gauche, un batelier pousse un aviron pour éloigner un bateau du rivage.

Inv. de 1795.

Voir au Musée des dessins. (Musée Wicar) six dessins originaux de Poussin, faisant partie de la collection léguée à la Société des Sciences.

PRUD'HON (Pierre), *né à Cluny (département de Saône-et-Loire), le 4 avril* 1758, *mort à Paris, le* 16 *février* 1823 *(paroisse St-Marcel).*

Treizième enfant d'un maçon, qui mourut peu de

temps après sa naissance, Prud'hon fut accueilli par les moines de l'abbaye de Cluny, qui se chargèrent de son éducation. La vue des tableaux qui décoraient le monastère frappa l'imagination du jeune enfant, auquel son aptitude singulière pour les arts du dessin valut la protection de l'évêque de Macon, qui le plaça à l'école de peinture de Dijon.

En 1782, Prud'hon obtenait le prix trisannuel fondé par les Etats de Bourgogne, et partait pour Rome, où il se liait avec Canova, qui échoua dans les tentatives qu'il fit pour le fixer près de lui. Rentré à Paris en 1789, ayant à supporter la charge d'une femme qu'il avait épousée à dix-neuf ans, et d'une famille de trois enfants, pauvre, ignoré, il n'eut d'autres ressources pour vivre que de faire des dessins de vignettes, des titres de lettres, des portraits au pastel et en miniature.

Un voyage que Prud'hon fit en Franche-Comté, lui procura la connaissance de M. Frochot, qui devint son protecteur et son ami, et contribua à le mettre en évidence lorsqu'il fut nommé préfet de la Seine; c'est à cette haute protection qu'il dut la commande du tableau représentant la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime, qu'il exposa en 1808, et qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Apprécié dès lors à sa juste valeur, ce peintre reçut de nombreuses commandes de tableaux et de portraits, et fut reçu en 1816 membre de l'Institut. La fin tragique de mademoiselle Mayer, son élève et son amie, qui eut lieu en 1821, frappa Prud'hon d'un coup affreux dont il ne put se relever; sa santé, profondément altérée par la douleur, ne put se rétablir, et il s'éteignit deux ans après celle qu'il n'avait cessé de regretter.

Il exposa de 1791 à 1824. (Posthume)

247. *Tête de jeune fille.*

H. 0,45.— L. 0,37.—T.— Fig. de gr. nat.

Acheté par la Ville en 1861.

Signé *Prud'hon fecit*

PUJOL (ALEXANDRE-DENIS **ABEL DE**), *né à Valenciennes, le* 30 *janvier* 1785, *décédé à Paris, le* 28 *septembre* 1861.

Les rares dispositions que le jeune Abel développa dès sa plus tendre enfance, décidèrent son père M. de Pujol de Mortry, à le placer sous la direction de Momal, directeur de l'Académie de Valenciennes, puis à lui faire une pension pour qu'il put continuer ses études à Paris, où il entra dans l'atelier de Louis David. Forcé par la modicité de ses ressources à renoncer aux leçons de ce maître, Abel ne perdit pas courage, se mit à travailler seul, et soumit bientôt à l'examen de son ancien professeur un tableau qui fit apprécier par le célèbre artiste tout ce que promettait son ancien élève, et ne le laissa pas hésiter à l'admettre gratuitement dans son atelier. Cependant il n'avait pas abandonné l'Ecole des beaux-arts, et les succès qu'il y avait obtenus en 1804 et 1806, en inspirant un vif intérêt à ses compatriotes, avaient engagé le conseil municipal de Valenciennes à lui accorder une pension qui le mît à même de donner plus d'extension à ses études. Ses compatriotes furent récompensés de leurs sacrifices; car Abel de Pujol obtint en 1810 le 2e grand-prix, et en 1811 le 1er grand-prix de Rome. Mais le climat de l'Italie ne convenant pas à sa santé, il revint à Paris au bout de huit mois, et entreprit alors l'immense série de peintures de toutes espèces qui lui assignèrent un des premiers rangs parmi les artistes les plus distingués de l'époque.

Pujol exposa de 1808 à 1855; il obtint successivement une médaille de 2e cl. en 1810, une de 1re cl. en 1814, et le prix d'honneur en 1817. pour la *Prédication de St Etienne*, qui fut reproduite en tapisserie aux Gobelins; ✻ le 20 juillet 1822. O. ✻ le 20 août 1853. L'Institut l'avait reçu parmi ses membres depuis le 8 août 1835.

248. *Joseph expliquant les songes.*

H. 2,63.— L. 1,37. — T. — Fig. plus gr. que nat.

« Pharaon étant en colère contre deux de ses officiers dont

« l'un commandait à ses échansons et l'autre à ses panetiers, les
« fit mettre dans la prison du général de ses troupes, où Joseph
« était prisonnier. . . . .
« Ils eurent tous deux un songe en une même nuit, qui, étant
« expliqué, marquait ce qui devait arriver à chacun d'eux. »
Genèse, chap. XL.

Joseph, debout sur le devant du tableau, élève la main, trois doigts ouverts, indiquant par ce geste, que dans trois jours, Pharaon tirera de prison le grand-panetier et le grand-échanson. Il prédit à l'un que son maître lui fera trancher la tête, tandis que l'autre recouvrera sa liberté. Les deux prisonniers, placés en face de Joseph, expriment par leurs gestes et le jeu de leur physionomie les différentes sensations qu'ils éprouvent à cette explication de leurs songes.

D. P. L. G. en 1822.

Signé : Abel de Pujol
1822

RESTOUT (Jean), *né à Rouen, le* 26 *mars* 1692, *mort Paris, aux galeries du Louvre, le* 1er *janvier* 1768.

Fils de Jean Restout, peintre assez habile, et petit-fils de Marc, il perdit son père de bonne heure, et fut placé par sa famille chez son oncle maternel Jean Jouvenet. Agréé à l'Académie en 1717, il fut reçu définitivement en 1720, sur son tableau d'*Aréthuse poursuivie par Alphée*, aujourd'hui au palais de St-Cloud. Il occupa tous les grades, depuis celui d'adjoint à professeur, qui lui fut conféré en 1730, jusqu'à celui de chancelier, qu'il obtint en 1763. Il a pris part au concours qui eut lieu en 1727 entre tous les académiciens, et à toutes les Expositions qui se firent jusqu'en 1745.

Restout a exécuté un grand nombre de tableaux d'é-

glises, des plafonds, des peintures destinées à être reproduites aux Gobelins, et, en général, de grandes compositions. On compte parmi ses élèves, Wamps, de Lille, dont un grand nombre de tableaux décoraient les monuments publics et les églises.

Restout avait épousé, en 1729, Marie-Anne Hallé, fille de Claude-Guy Hallé, peintre, directeur de l'Académie de peinture.

249. *Jésus à Emmaüs.*

H. 2,80. — Cintré du haut. — L. 1,47. — T. — Fig. de pet. nat.

« Etant assis à table avec ses disciples, il prit le pain et le « bénit, et l'ayant rompu, il le leur donna.

« En même temps leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnu- « rent, mais il disparut de devant leurs yeux. »

Jésus-Christ, assis à table entre deux de ses disciples, élève les yeux au ciel en bénissant le pain qu'il vient de rompre. Sur un plan plus éloigné, on aperçoit d'autres personnages, et sur le devant, une grande aiguière en argent et un bâton de pélerin.

D. P. L. G. en 1801.

Signé : *Restout. 1735*

ROQUEPLAN (Camille-Joseph-Etienne), *né à Mallemart (Bouches-du-Rhône) en* 1803, *mort à Paris, le* 29 *septembre* 1855.

Elève de Gros et d'Abel de Pujol : expose depuis 1822 jusqu'à sa mort. Méd de 2e classe en 1824, 1re classe en 1828, ✻ le 15 janvier 1852, O. ✻ le 16 juillet 1852.

250. *Mort de l'espion Moris.*

H. 1,57.—L. 2,00.— T. — Fig. de 0,92.

. . . .

« L'épouse de Mac Grégor ayant donné un ordre à ceux qui « l'entouraient, deux d'entre eux se saisirent du suppliant, tou- « jours prosterné, et l'entraînèrent au bord d'un rocher suspendu « sur le lac. Il se mit à faire les cris les plus perçants et les plus « effroyables que la crainte ait jamais fait pousser.

. . . .

« Quelques montagnards tenaient la victime de manière à ne « pas lui permettre un mouvement, tandis que d'autres ayant « attaché une grosse pierre dans un plaid, l'attachèrent à son « cou, et que d'autres encore le dépouillèrent d'une partie de « ses vêtements; ainsi lié et demi-nu, ils le précipitèrent dans « le lac, qui avait en cet endroit douze pieds de profondeur, en « poussant un hurlement de triomphe et de vengeance, par- « dessus lequel on entendit pourtant encore le dernier cri de « l'infortuné. »

Rob Roy, par Walter Scott, chap. XXXI.

Acheté par la ville en 1834.

Signé :

Camille . Roqueplan . 1827

SALOMÉ (EMILE), *né à Lille, le* 17 *décembre* 1833.

Élève des Ecoles académiques de Lille, dirigées par M. Souchon. Méd. de 2ᵉ cl. en 1856; obtint en 1862 une bourse pour aller achever ses études à Rome.

251. *Le Fabricant de balais du Mont-Noir.*

H. 0,62.— L. 0,75 1/2. — T.— Fig. de 0,42 1/2.

Dans une cabane éclairée par une fenêtre, à travers laquelle on découvre la campagne, un vieillard, la pipe à la bouche, est occupé à confectionner des balais de bois. Dans le fond et vis-à-vis d'une grande cheminée, sur la tablette de laquelle sont exposées les

faïences du ménage, une vielle femme assise réunit les brindilles destinées à former les balais.

Donné par l'auteur en 1862.

Signé : C.LE Salonné 1860

SERRUR (Henri-Auguste-César), *né à Lambersart (près Lille), le 21 pluviôse an* II (*9 février* 1794.)

Elève des Ecoles académiques de Lille, il remporta en 1810 la 1re médaille dans la classe du modèle vivant, et obtint en 1815 une pension de la Ville pour aller achever ses études à Paris. Il entra dans l'atelier du peintre Regnault, qui le fit admettre, le 20 février 1815, à l'Ecole des beaux-arts, où il remporta, en 1817, le prix du torse. Serrur a exposé aux Salons qui ont été ouverts de 1819 à 1850; il obtint en 1836 une médaille de 3e classe, et une de 2e en 1837.

Ce peintre a beaucoup produit, et son talent a abordé tous les genres. On trouve de ses ouvrages : à la cathédrale d'Arras (*St Vaast guérissant un aveugle*), aux Musées de Rennes (*Tobie ensevelissant un Hébreu*), de Valenciennes (*le Camoëns*), de Douai (*un Soldat blessé*). Serrur a été chargé de faire plusieurs portraits du roi Charles X pour diverses cours royales.

Il a pris part aux Expositions qui eurent lieu à Lille, Douai, Valenciennes, où il a obtenu des médailles, et a été chargé par le Gouvernement de faire, à Venise, une copie de l'*Assomption* du Titien, qui est placée à l'Ecole des beaux-arts à Paris.

252. *Mort d'Agamemnon.*

H. 1,17. — L. 1,00. — T. — Fig. de 0,72.

Agamemnon, roi d'Argos, étendu sur son lit, vient

de recevoir le coup mortel de la main de Clytemnestre, qui tombe évanouie dans les bras d'Egyste.

Ce tableau et les deux suivants, exécutés pour le concours de l'Ecole des beaux-arts à Paris, ont été offerts à la Ville par l'auteur.

253. *Castor et Pollux conduisant leur sœur Hélène à Ménélas.*

H. 1,10.— L. 1.43. — T. — Fig. de 0,72.

« Hélène, fille de Jupiter et de Léda, femme de Tindare, sœur « de Castor et de Pollux, fut vivement recherchée par divers « princes qui prétendaient l'épouser. Son père, craignant d'ir- « riter ceux qu'il refuserait, suivit le conseil d'Ulysse, et fit « jurer à tous les prétendants que, lorsque on choix serait tombé « sur l'un d'eux, ils se réuniraient tous pour le défendre contre « ceux qui voudraient la lui disputer. Alors il se détermina en « faveur de Ménélas. »

Métamorphoses d'Ovide.

254. *Ajax.*

H. 1,27. —L. 0,95. — T. — Fig. de 0,80.

Signé : Serrur 1820

SOUCHON (FRANÇOIS), *peintre et dessinateur, né à Alais (Gard) en* 1787, *mort à Lille, le* 5 *avril* 1857.

Elève de David, ami et collaborateur de Xavier Sigalon; il devint en 1836 directeur de l'Ecole de peinture de Lille, et remplissait encore ces fonctions à l'époque de sa mort. On voit de ses œuvres dans la cathédrale de Bordeaux; à Paris, dans les églises St-Nicolas-des-Champs et de St-Méry. Il a été lithographié par MM. Loche et Bardel, et il a figuré aux Salons de 1827, 1833, 1837.

255. *Le Mourant.* (Etude.)

H. 0,59.— L. 0,74. — T. — Gr. nat.

Un homme à mi-corps, couché sur un lit, la tête enveloppée d'un mouchoir de couleur, paraît prêt d'exhaler le dernier soupir.

Acheté par la Ville en 1854.

Signé : Souchon 1827

256. *Paysage. Vue des cascatelles de Tivoli.*

H. 0,68. — L. 0,56. — T.

Acheté par la ville en 1854.

257. *Paysage. Vue prise dans la campagne de Rome.*

H. 0,25 — L. 0,46 — T.

Acheté par la Ville en 1854.

258. *La Résurrection de Lazare.*

H. 0,65 — 0,43 1/2 — T.

(Voir le passage de l'Evangile au N° 221.)

Cette esquisse d'un tableau que le peintre a exécuté pour l'église St-Nicolas du Chardonnet, a été donnée à la Ville en 1859, par M. Auguste Herlin.

Le jeune Mendiant,

D'après Murillo. (Voir le N° 18.)

Fondation d'une Chapelle à Notre-Dame des Neiges.

D'après le même. (Voir le N° 19.)

St Roch enfant distribuant ses vêtements aux pauvres,

D'après le même. (Voir le N° 20.)

Le Couronnement d'épines,

D'après Titien. (Voir le N° 50.)

Portrait de François Ier,

D'après le même. (Voir le N° 51.)

Les Noces de Cana,

D'après Paul Véronèse. (Voir le N° 2.)

Paysage,

D'après V. Everdingen. (Voir le N° 82)

Les Horaces,

D'après L. David. (Voir le N° 198.)

Voir au Musée Wicar seize dessins de ce maître, achetés par la Ville en 1856.

STEUBEN (CHARLES, le baron **DE**), *né à Manheim (grand-duché de Bade) en* 1791 , *mort à Paris , en novembre* 1856.

Elève de Robert Le Fèvre et de Gérard ; expose à Paris de 1812 à 1857 (posthume); méd. 1re classe 1819 , ※ en 1828.

259. *Jeanne-la-Folle.*

H. 3,20.— L. 3,70.— T.— Fig. plus gr. que nat.

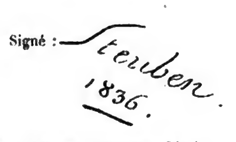
« En 1496, Philippe-le-Beau, gouverneur de la Flandre sous son « père Maximlien d'Autriche, avait épousé Jeanne, fille de Fer- « dinand V, roi d'Aragon et de Castille, dont il eut un fils « nommé Charles, qui devint ensuite l'empereur Charles-Quint ; « lorsque, le 25 septembre 1506, son époux vint à mourir, à « l'âge de vingt-huit ans, cette princesse devint folle de « désespoir. »

Extrait de l'Histoire de Lille, par V. Derode.

Le corps de Philippe-le-Beau, couvert d'une riche armure dorée, est couché sur une estrade et appuyé sur des coussins armoriés. Jeanne, les cheveux épars et les yeux égarés, est à genoux près de lui. Derrière elle, deux suivantes prient en sanglotant ; à droite, un religieux est absorbé par la lecture d'un livre qu'il tient entre les mains.

D. P. L. G. en 1836.

Signé :



TROYON (Constant), *né à Sèvres (Seine-et-Oise).*

Elève de M. Riocreux ; expose de 1833 à 1859 ; méd. de 3e cl. en 1838, 2e cl. en 1840, 1re cl. en 1846, rappel en 1848 et 1855 ; ✠ le 11 septembre 1849 ; tableaux aux Musées du Luxembourg, de Rouen et du Havre.

260. *Paysage. Vue prise dans la forêt de Fontainebleau.*

H. 1,44 — L. 2,25 — T. — Fig. de 0,13.

Sur le premier plan, des hommes sont occupés à soulever une énorme pièce de bois, qu'ils vont placer

sur des tréteaux pour la scier. A droite, un chêne se détache en vigueur sur des arbres de différentes espèces ; à gauche, deux bouleaux sont vivement éclairés par un soleil brillant qui perce à travers d'épais nuages. Sur un plan plus éloigné, on aperçoit en perspective une allée d'arbres qui se perd dans le fond.

D. P. L. G. en 1848.

Signé : C. TROYON

Voir deux dessins de ce maître au Musée Wicar.

VALENTIN, ou **LE VALENTIN**, *né à Coulommiers (en Brie) en* 1601, *mort à Rouen, le* 7 *août* 1634.

Ce peintre, à qui plusieurs biographes ont donné le prénom de Moïse, se nommait Valentin de Boulongne, comme le constate son extrait de baptême en date du 8 juin 1601 ; D'Argenville, en consultant le texte italien de sa biographie, aura confondu *Monsu* (Monsu Valentino) avec Moïse : de là l'erreur qui s'est répandue.

On ne sait rien de l'enfance de Valentin ; on ignore même le nom de son maître, et si quelques biographes le font élève de Simon Vouet, cette assertion est évidemment le résultat d'une erreur, puisque Vouet quitta la France en 1612, à la suite de l'ambassade de M. de Sancy à Constantinople, et qu'à cette époque Valentin n'avait pas encore onze ans. Quoi qu'il en soit de ses premières études, ce qui paraît certain, c'est que ce peintre, arrivé à Rome, fut tellement séduit par la manière du Caravage, qui venait de mourir, qu'il chercha à l'imiter en prenant la nature sur le fait, comme elle s'offrait à ses regards, ne s'appliquant qu'à lui donner l'aspect de la réalité, et cherchant la poésie et l'effet dans le contraste de la lumière et de l'ombre, et le rapprochement des draperies les plus riches avec les haillons.

Si la plupart de ses compositions représentent des scènes de cabaret ou de corps-de-garde, c'est que sa vie se passait au milieu de ce monde de bas étage, qu'il étudiait dans tous les plus mauvais lieux ; mais son talent se prêtait aux grandes compositions, et le Musée du Vatican renferme un tableau de lui représentant le martyre des saints Processe et Martinien, qui lui avait été commandé par le cardinal Barberini pour l'église de St-Pierre, dans cette œuvre l'énergie du pinceau et la vigueur de la touche font oublier ce que le style et le sentiment religieux laissent à désirer.

Valentin mourut fort jeune à la suite d'une imprudence.

261. *Soldats jouant aux dés la tunique du Christ.*

H. 1,35.— L.— 1,90 T.— Fig. de gr. nat. à mi-corps.

« Les soldats ayant crucifié Jésus, prirent ses vêtements et « les divisèrent en quatre parts, une pour chaque soldat. Ils « prirent aussi la tunique, et comme elle était sans couture et « d'un seul morceau, depuis le haut jusqu'en bas, ils dirent « entre eux : Ne la coupons point, mais jetons au sort à qui « l'aura. »

Ev. selon St Jean, chap. XIX.

Ce tableau a été donné à la Ville par M. Dieudonné, préfet du du Nord de 1801 à 1805.

VERNET (Claude-Joseph), *peintre et graveur, né à Avignon, le* 14 *août* 1714, *mort le* 3 *decembre* 1789, *aux galeries du Louvre.*

Elève de son père, Antoine Vernet, il ne tarda pas à s'apercevoir que d'autres leçons lui étaient nécessaires, et forma le projet d'aller achever ses études en Italie. Il partit à l'âge de dix-huit ans, avec l'intention de se perfectionner dans la peinture historique ; s'étant embarqué pour arriver plus promptement au but de son voyage, le spectacle de la mer, la vue des vaisseaux et de leurs manœuvres, les études des cieux et des eaux qu'il fit pendant la traversée,

toutes ces causes déterminèrent la direction de son talent, et il arriva à Rome peintre de marine. Dès son arrivée, il entra dans l'atelier de Bernardin Fergioni, et ne tarda pas à surpasser son maître.

Après un séjour de vingt-deux ans en Italie et en Grèce, Vernet fut rappelé par Louis XV pour peindre la suite des ports de France. En arrivant à Paris, où sa réputation l'avait précédé, il fut reçu en 1753 membre de l'Académie de peinture, dont il avait été nommé agréé, malgré son absence, le 6 août 1745, et nommé conseiller en 1766; il figurait déjà parmi les membres de l'Académie de St-Luc, à Rome, depuis l'année 1745. Vernet, qui mourut fort âgé, put travailler jusqu'aux derniers instants de sa vie, sans que son corps ou son esprit parussent se ressentir des atteintes de la vieillesse. Il avait pris part aux Expositions qui eurent lieu de 1746 à 1789.

232. *Marine par un temps calme. Effet de soleil couchant.*

H. 0,51.— L. 0,37.— T.— Fig. de 0,07.

Les rochers qui garnissent les premiers plans sont couverts de personnages couchés, assis, debout, causant entre eux ou arrangeant dans des paniers le poisson qu'on vient de décharger d'une barque amarrée un peu plus loin. Vers le milieu du tableau, sur un plan beaucoup plus éloigné, un navire arrive, toutes voiles déployées. A droite, une percée dans un massif de rochers, donne passage à un convoi de mulets. Dans le lointain, on aperçoit un port rempli de navires et une citadelle.

D. P. L. G. en 1801.

Signé : *Joseph Vernet 3.1748*

VIGNON (CLAUDE), *peintre et graveur*, *né à Tours en* 1594, *mort à Paris, le* 10 *mai* 1670.

Les détails des premières années de la vie de ce peintre sont peu connus ; on sait seulement qu'il était fils d'un valet de chambre des rois Henri III et Henri IV. Après avoir parcouru l'Italie, où il chercha à imiter la manière de Michel-Ange Caravage, il rentra en France, fut reçu en 1616 à la maîtrise, passa par les charges en 1627, et fut enfin nommé membre et professeur de l'Académie royale de peinture le 2 septembre 1651. Sa facilité était des plus grandes ; il a laissé un grand nombre de tableaux : on en voyait dans presque toutes les églises de Paris, et l'on en trouve dans la plupart des Musées. Il a été gravé par N. Deshayes, René Lochen, etc. Il a gravé lui-même à l'eau forte plusieurs de ses ouvrages. Il a fourni des dessins pour les *Femmes fortes* du père Lemoyne, la *Pucelle* de Chapelain, et l'*Ariane* de Desmarets. Marié deux fois, il n'eut pas moins de trente-quatre enfants, dont trois suivirent la carrière des arts.

263. *L'Adoration des rois.*

H. 1,85 — L. 3,15 — T.— Fig. de gr. nat.

(Voir le N° 360 pour le texte de l'Evangile, aux anonymes).

La Vierge, assise, ayant St Joseph placé derrière elle, tient les deux mains de l'Enfant-Jésus, qu'elle présente à l'adoration d'un des rois prosterné devant lui ; il a déposé à ses pieds un vase de parfums et sa couronne ; derrière lui s'avance un second mage couvert d'un riche manteau de velours rouge porté par un page ; il s'appuie sur son sceptre de la main gauche, et tient un vase de la droite ; à ses côtés et un peu plus loin, on aperçoit le roi nègre, et dans le fond, les personnages de leur suite.

D. P. L. G. en 1801.

VINCENT-CALBRIS (Mme Sophie), *née à Rouen en* 1822, *morte à Lille, le* 6 *février* 1859.

Melle Sophie Calbris reçut les premières leçons de Rénouard et de Bellanger, et se plaça ensuite à Paris sous la direction de Rémond, peintre de paysages, qui la considérait comme une de ses meilleures élèves. Chargée de diverses copies de tableaux de maîtres au Louvre, elle commença à exposer à Paris en 1833, et continua jusqu'en 1837. Étant venue se fixer à Lille en 1851, elle épousa M. Ch. Vincent. Ce mariage lui donnant plus de facilité pour se livrer à l'étude, son talent fit un grand pas à partir de cette époque. Elle envoya à diverses Expositions de province, notamment à Bordeaux, à Boulogne-sur-Mer, à Rouen, où elle obtint une mention honorable, et à Cambrai une médaille d'argent de 1re classe.

224. *Paysage. La Cressonnière* (vue prise dans les marais d'Emmerin près Lille).

H. 0,41.— L. 0,32. — T.

Sur le premier plan, à gauche, une mare à cresson; à droite, un chemin contournant le talus d'un terrain élevé sur lequel se trouvent des broussailles et des massifs d'arbres.

Donné à la Ville par M. Ch. Vincent, en 1859, après la mort de l'auteur.

Signé : *S Vincent Calbris*

VUEZ ou **D'HUEZ, WEZ, DUEZ** (Arnould **DE**), *né à St-Omer, le* 10 *mars* 1642, *mort à Lille en* 1719 *ou* 1720.

Tous les biographes qui se sont occupés de la vie de ce peintre ont commis la même erreur que nous dans nos précédentes éditions, en fixant l'époque de sa mort au 3

avril 1724. Il résulte des recherches minutieuses faites à l'état civil de Lille que les registres de la paroisse St-André, dans laquelle A. de Vuez a été enterré, présentant une lacune du mois de février 1719 au 31 décembre 1720, et ne mentionnant son nom ni antérieurement ni postérieurement à ces époques, il a dû mourir pendant cette période.

Quant au lieu de sa naissance, c'est aussi par erreur qu'il a été fixé à Oppenois, près St-Omer; car il n'existe dans le pays aucun village, aucun bourg. aucune ferme même portant ce nom. L'erreur, très-clairement expliquée aujourd'hui, provient de ce qu'Arnould de Vuez est né dans un des faubourgs de St-Omer nommé Hautpont, dont les habitants portaient et portent encore le nom de Hautponais, et en vieille orthographe Hautponois, qui se prononçait Opponois, d'où, par corruption, Oppenais, qu'on a pris pour un nom de lieu. A. de Vuez Hautponois, comme étant né au Hautpont, possédé de la manie de s'ennoblir, ajoutait souvent à son nom, paraît-il, le titre d'Oppenois, qu'on a pris pour la désignation du lieu où il est né.

La même obscurité règne sur la date de la naissance de ce peintre, pour laquelle nous avons adopté le 10 mars 1642, sans pouvoir nous en procurer de preuves: car le Hautpont faisait partie de la paroisse Ste-Marguerite, et il n'existe à la mairie de St-Omer que les actes de célébration de mariages remontant à cette époque.

Son père, d'origine italienne, reconnaissant en lui d'heureuses dispositions pour le dessin, le plaça, jeune encore, chez un assez bon peintre de St-Omer, qui, au bout de deux ans d'études, l'engagea à aller se perfectionner à Paris. Le frère Luc, récollet, peintre de mérite, le prit alors dans son école et lui fit faire de rapides progrès. Trois ans plus tard, il partit pour Venise, où il fut reçu comme un fils par un de ses oncles, chanoine de la cathédrale. De Vuez, après avoir fait à Venise quelques tableaux qui eurent du succès, partit pour Rome, où il arriva le 10 mars 1660, muni de lettres de recommandation de son oncle, et se mit à l'étude avec une telle ardeur, qu'il donnait à peine quelques heures au sommeil. Les succès qu'il obtint, les divers prix qu'il remporta, et

la protection que lui accordaient quelques grands personnages, excitèrent la jalousie de ses condisciples, et lui valurent plusieurs duels, malheureux pour ses adversaires; il aurait peut-être fini par s'attirer des scènes fâcheuses s'il n'avait quitté Rome à la hâte, profitant de l'offre que lui fit le peintre Lebrun de venir l'aider dans ses travaux. A son retour à Paris, où il ne revint qu'après avoir parcouru les principales villes d'Italie, Vuez fut reçu par son protecteur et présenté au roi, qui lui accorda la place qu'on lui avait promise pour l'attirer en France; mais un nonveau duel avec un officier, qu'il tua, le força à fuir encore une fois, et il partit à la suite de l'ambassadeur de France à Constantinople. Après un an de séjour en Turquie, il revint à Paris, et rentra dans la position qu'il avait occupée. A cette époque, et par la protection de la mère du prince Eugène, de Vuez épousa Mlle Anne Degré, fille du gouverneur de Calais. Louvois, qui avait remarqué son talent, l'ayant envoyé à Lille pour y faire un tableau destiné à un couvent, la manière dont il s'acquitta de ce travail lui attira beaucoup d'autres commandes, et il finit par se fixer dans nos murs. Ce fut alors qu'il commença la série de tableaux qui firent l'ornement de nos églises, de nos couvents et de nos monuments publics. L'hôpital Comtesse, la salle du Conclave à l'Hôtel-de-Ville, conservent encore un grand nombre d'œuvres de ce maître, et le Musée possède ceux des tableaux qui ont pu être sauvés lors de la destruction des couvents, pour lesquels il a beaucoup travaillé. Laborieux et bien payé, de Vuez soutint d'une façon brillante le rang que son mérite lui avait acquis. Nommé d'abord marguiller de sa paroisse, distinction fort honorable à cette époque, l'unanimité du suffrage de ses concitoyens le porta ensuite à l'échevinage de la ville. Il remplit pendant l'espace de trois ans ces fonctions, qu'il ne résigna qu'à cause de son grand âge. Il mourut à quatre-vingt-deux ans. Son corps fut déposé dans le tombeau qu'il avait fait ériger quelque temps auparavant dans l'église St-André, pour lui et sa famille.

Arnould de Vuez avait été reçu à l'Académie française le 20 décembre 1681, sur le tableau du *Mariage de Mgr le Dauphin*, traité allégoriquement.

265. *Saint François d'Assises recevant les stigmates.*

H. 2,95.—L. 4,20.— T.— Fig. de gr. nat.

« Lorsque St François eut obtenu du pape Honorius III la confirmation des statuts de l'ordre qu'il venait de fonder, il se « démit du généralat auquel il avait été appelé par ses frères, et « se retira sur le mont Della Vernia, le plus élevé des Apennins, « avec l'intention d'y jeûner quarante jours, en l'honneur de « St Michel. Une longue abstinence, la ferveur de ses prières et « les transports de sa contemplation l'ayant amené à une grande « exaltation, il vit apparaître, pendant sa prière, un séraphin « ayant six ailes lumineuses, au centre desquelles il distingua la « figure d'un homme qui avait les pieds et les mains étendus et « attachés à une croix. Ses ailes étant disposées de façon que « deux s'élevaient au-dessus de sa tête, deux s'étendaient pour « voler, et les deux autres lui couvraient le corps. En cet instant « les marques des plaies du Sauveur parurent sur les mains et sur « les pieds du saint, et son côté droit reçut aussi une cicatrice « rouge, semblable à celle d'un coup de lance.

« St Bonaventure rapporte que pendant deux années que vécut « encore St François, plusieurs témoins ont pu voir les stigmates « qu'il avait reçus. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Au milieu du tableau, St François, évanoui, tombe affaissé entre les bras d'un ange ; vis-à-vis de lui, un séraphin ailé descend des cieux, enveloppé d'une vive lumière, dont cherche à se préserver, en se cachant les yeux, un religieux témoin de la scène.

Ce tableau était placé dans la chapelle du couvent des Récollets.

266. *Saint Bonaventure prêchant.*

H. 3,00.— L. 4,23.— T.— Fig. plus gr. que nat.

Le saint, monté sur une estrade et accompagné de religieux de son ordre, adresse ses exhortations à la foule. Ses auditeurs expriment par leurs gestes et l'ex-

pression de leurs figures, l'attention qu'ils portent à sa parole et la foi complète qui les anime.

Même origine que le précédent.

267. *Saint Bonaventure écrivant.*

H. 2,95.— L. 4,85.— T.— Fig. plus gr. que nat.

St Bonaventure, assis devant une table, enveloppé de nuages et soutenu par des anges, tient une plume et se dispose à écrire ses livres de théologie sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui se manifeste à lui sous la forme d'un rayon lumineux. Derrière lui, deux religieux debout et attentifs.

Ce tableau était placé dans la chapelle du couvent des Récollets, au-dessus du petit portail qui conduisait à la rue des Sœurs-Noires (aujourd'hui rue des Fleurs).

268. *Miracle opéré par St Antoine de Padoue.*

Pendant du précédent.

« St Antoine étant à Padoue, reçut la confession d'un jeune « homme qui s'accusa d'avoir donné un coup de pied à sa mère. « Le saint, pour lui faire concevoir l'énormité de ce crime et « l'exciter à une plus grande contrition, lui dit qu'un pied qui « avait été l'instrument d'un pareil attentat, méritait d'être « coupé.

« Le pénitent, sans entrer dans le sens du zélé confesseur, « étant sorti du confessionnal, fut à sa maison, où il se coupa « le pied. Cette action fit aussitôt grand bruit; mais le saint en « étant informé, vint voir cet imprudent, et rapprochant son « pied de sa jambe, il le rejoignit si parfaitement, par la force « du signe de la croix, qu'il ne paraissait pas qu'il eût été « coupé. »

Vie des Saints, par le père Giry.

Le peintre a transporté la scène à la campagne. Le jeune homme qui vient de se couper la jambe est soutenu sous les bras et placé sur un tertre au bas duquel on voit la hache qui vient de lui servir. Saint

Antoine, suivi de deux personnages, dont l'un est un religieux de son ordre, étend la main droite sur la plaie. Derrière le blessé, et à droite du tableau, trois spectateurs expriment, par leurs différents gestes, les émotions qu'ils éprouvent.

Ce tableau était placé au-dessus d'un confessionnal, dans l'église du couvent des Récollets.

269. *Saint Bonaventure reçoit la communion des mains d'un ange.*

Pendant du précédent.

« La maladie qui empêchait St Bonaventure de recevoir des « aliments lui ôtait aussi la possibilité de recevoir la Sainte-Eu-« charistie; mais l'amour, qui est plus fort que la mort même, la « fit passer, par un miracle inouï, dans son cœur à travers son « corps; car ayant souhaité qu'on aprochât le saint ciboire de sa « poitrine, l'hostie sacrée devint aussitôt invisible; ce qui fit « juger à tous les assistants que, par la vertu divine, elle avait « pénétré jusqu'au fond de ses entrailles pour y être la vie de « son âme. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Le peintre, qui paraît avoir voulu traiter cet épisode de la vie de St Bonaventure, a fait quelques changements dans la manière dont le miracle s'est opéré.

Pendant le saint sacrifice de la messe et au moment de la consécration, un ange descend des cieux et présente une hostie à St Bonaventure à genoux sur les marches de l'autel. Derrière lui on aperçoit les fidèles répandus dans l'église.

Ce tableau était placé au-dessus d'un confessionnal, dans l'église des Récollets.

270. *Saint Augustin guérissant les malades.*

H. 3,25 — L. 2,30.— T.— Fig. de gr. nat.

St Augustin, à genoux, accompagné d'un religieux

qui porte une corbeille pleine de pièces d'argent, implore l'intercession divine en faveur d'un pauvre malade qu'on vient de lui apporter. Dans le fond, à droite, une femme présente une potion à un moribond couché dans un lit. Derrière le saint, on voit plusieurs spectateurs, dont l'un a les mains jointes, et dans le ciel, des groupes d'anges indiquent par leur présence que les prières du saint sont favorablement accueillies.

Ce tableau et le suivant étaient placés dans le réfectoire du couvent des Augustins.

271. *Saint-Augustin distribuant sa fortune aux pauvres.*

Pendant du précédent.

« Après la mort de Ste Monique, sa mère, St Augustin se re-
« tira en Afrique et vendit tous ses biens pour en distribuer
« une partie aux pauvres et employer l'autre partie à bâtir un
« monastère. »

Vie des Saints, par le père F. Giry.

Le peintre a représenté le saint debout, sur un péristyle, entouré de religieux de son ordre et faisant le partage de sa fortune aux pauvres, avides de recevoir son aumône ; sur le devant du tableau, une mère, souriant à l'un de ses enfants, compte l'argent qu'elle vient de recevoir, tandis que l'autre côté un estropié attend sa part qu'il réclame.

272. *Sainte-Cécile.*

H. 2,72.— L. 1,10.— T. —Fig. de gr. nat.

Sainte Cécile est assise devant un clavecin, dans un riche salon éclairé par une fenêtre qui laisse voir la campagne ; elle chante et accompagne un chœur d'anges placés sur le premier plan.

Ce tableau provient de l'église collégiale de St-Pierre où il était placé dans une chapelle près du chœur.

273. *Les vieillards de l'apocalypse.*

H 3,48.— L. 1.33.— T. — Fig. de gr. nat.

. . . .

« Lorsque les quatre animaux chantaient ce cantique, les vingt-
« quatre vieillards se prosternaient devant celui qui était assis
« sur le trône, mettaient leurs couronnes à ses pieds, en lui
« disant ; Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir toute gloire,
« parce que c'est vous qui avez créé toutes choses et que c'est
« par votre volonté qu'elles subsistent....

. . . .

Ciel ouvert. Apocalypse IV.

Les vieillards agenouillés, sont groupés dans le bas du tableau; les uns élèvent vers le ciel des vases pleins de parfums et d'encens brûlant, les autres jouent de la harpe. Au-dessus d'eux, un ange, les ailes déployées. montre l'agneau couché, et Dieu le père assis dans la gloire, ayant à sa droite un aigle prêt à prendre son essor.

Ce tableau, provient de l'église Saint-André.

274. *Portrait.*

H. 1,21.— L. 0,97.— T. Gr. nat. à mi-corps

Ce tableau, dont l'origine est inconnue, a toujours été regardé comme un portrait que le peintre s'est plu à décorer de l'auréole d'une sainte et des attributs de la charité.

275. *Une Vierge de douleur.*

Ovale. H. 0,85.—L. 0,67.— T. —Gr. nat.

276. *St-Grégoire-le-Grand.*

Pendant du précédent.

Le saint, assis, est représenté en costume de cardinal. Pour rappeler le nom de Grégoire (en grec, vigilant) qui lui fut donné lors de son baptême, le peintre a placé devant lui un coq, emblême de la vigilance.

Ces deux médaillons proviennent de l'Eglise St-Maurice où ils étaient placés dans la Chapelle de la St-Croix.

277. *Le denier de César.*

H. 0,38.— L. 0,34.— T. —Fig. à mi-corps.

Légué à la ville par M. D'Herbais.

278. *Portrait de Jeanne de Constantinople.*

H. 2,94.— L. 2,08.— B. —Fig. de gr. nat.

Elle est assise entre les deux princes qu'elle a épousés, Ferdinand de Portugal et Thomas de Savoie.

Ce tableau qui décorait jusqu'à l'époque de sa démolition, la salle de l'état civil à l'Hôtel de-Ville, provenait probablement d'un des établissements charitables élevés par la comtesse; l'inscription suivante le ferait supposer : *Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandres, fondatrice de cette maison. 1233*

279. *Le Jugement dernier.*

H. 1,90.— L. 1,40.—Ogival dans le haut.

280. *La femme adultère.*

281. *Le jugement de Salomon.*

282. *La mort d'Ananie*

283. *L'innocence de Suzanne reconnue.*

H. 1,00.— L. 0,47.— T.—Fig. d'environ 0,11.

Cinq esquisses de tableaux exécutés dans la salle dite du Conclave, à la Mairie, trouvées dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

284 *Portraits* de Lydéric, fils de Salvaert, prince de de Dijon, premier forestier de Flandre, mort en 674 ou en 692, et de Richilde, fille de Clotaire II, roi de France, sa femme.

285. *Idem* d'Estorede, petit-fils de Lydéric, comte d'Harlebec et forestier de Flandre, mort en 792 ; de Lydéric II son fils, mort en 836, et de Flandrines, princesse d'Allemagne, sa femme, qui a laissé son nom au pays.

286. *Idem* de Baudouin-Bras-de-Fer, mort en 877 ou 879, et de Judith de France, sa femme, fille de Charles-le-Chauve.

287. *Idem* de Baudoin-le-Chauve, fils du précédent mort en 919, et d'Elstrude, fille d'Elfred, roi d'Angleterre, sa femme, morte en 920.

288. *Idem* d'Arnould-le-Vieux, surnommé le Grand, fils des précédents, mort en 965 et de d'Aleyt de Vermandois, sa femme.

289. *Idem* de Baudoin-le-Jeune, fils des précédents, mort en 967, et de Mathilde de Saxe, sa femme.

290. *Idem* d'Arnould-le-Jeune, fils des précédents, mort en 988, et de Reselle, fille de Béranger, roi de Lombardie, sa femme.

291. *Idem* de Baudoin IV, dit Belle-Barbe, fils des précédents, mort en 1036, et d'Ogive, fille de Frédéric, comte de Luxembourg, sa femme.

292. *Idem* de Baudoin V, dit de Lille, fils des précédents, mort en 1037, et d'Adèle, fille de Robert, roi de France, sa femme.

293. *Idem* de Baudoin VI, dit le Paisible, fils des précédents, mort en 1070, et de Richilde, comtesse de Hainaut, sa femme, morte en 1085.

294. *Idem* de Robert-le-Frison, fils puiné de Baudoin de Lille, et d'Adèle de France, mort en 1077, et de Gertrude de Saxe, fille de Bernard de Saxe, sa femme.

295. *Idem* de Thierry, fils de Thierry d'Alsace et de Gertrude de Flandre, mort en 1168; de Marguerite de Clermont, sa première femme, morte en 1133, et de Sibille, fille de Foucaut d'Anjou, roi de Jérusalem, morte en 1180.

296. *Idem* de Philippe d'Alsace, surnommé le Grand, fils aîné de Thierry et de Sibille d'Anjou, mort en 1190; d'Isabelle de Vermandois, sa première femme, et de Mehaute ou Matihlde de Portugal, sa deuxième.

297. *Idem* de Bauduin IVme du nom comte de Hainaut et de Namur, 17me comte de Flandre, mort en 1194.

298. *Idem* de Bauduin IX, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut, mort en 1106.

299. *Idem* de Jeanne de Constantinople, fille aînée du précédent, comtesse de Flandre, morte en 1244; de Ferrand de Portugal, son premier mari, et de Thomas de Savoie, son second.

300. *Idem* de Guillaume de Bourbon, seignenr de Dampierre, fils de Guillaume de Bourbon et de Marguerite, deuxième fille de Bauduin de Cons-

tantinople, héritière de Flandre, mort en 1251, et de Béatrix, fille de Henri, duc de Brabant, sa femme, veuve du Landgrave de Thuringe.

301. *Idem* de Gui de Dampierre, fils de Guillaume de Bourbon et de Marguerite, comtesse de Flandre, mort en 1304; de Mehaut de Béthune, sa première femme, et d'Isabeau de Luxembourg, sa seconde.

302. *Idem* de Philippe de France, frère germain de Charles V, duc de Bourgogne, comte de Flandre, d'Artois et de Brabant, mort en 1404, et de Marguerite, fille unique et héritière du comte Louis de Male sa femme, morte en 1404.

303. *Idem* de Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, fils Philippe de France et de Marguerite, héritière de Flandre, tué à Montereau en 1419.

304. *Idem* de Philippe-le-Bon, fils de Jean, duc de Bourgogne, comte de Flandre et de dame Marguerite de Bavière, mort en 1467.

305. *Idem* de Charles-le-Téméraire, fils de Philippe-le-Bon, comte de Flandre, héritière de la maison de Bourgogne, mort en 1476.

306. *Idem* de Marie de Bourgogne, fille unique de Charles et héritière universelle de la maison de Bourgogne et de Flandre, femme de Maximilien d'Autriche, morte en 1482.

Ces portraits étaient placés à l'Hôtel-de-Ville dans l'antichambre de la salle dite du Conclave; deux d'entre eux qui avaient été vendus en vente publique et achetés par M. Blocquel. ont été donnés par lui au Musée en 1835.

On trouve encore d'Arnould de Vuez, à Lille :

A l'église St-André, deux tableaux : *Jésus-Christ à la piscine*, une de ses œuvres les plus remarquables, et l'*Annonciation*.

A l'église de la Madeleine : *La Samaritaine* et *la Chananéenne*.

A l'hôpital Comtesse, plusieurs toiles importantes.

A l'hôpital St-Sauveur, deux grandes tapisseries représentant des comtes et des comtesses de Flandre, exécutées sur ses cartons, et enfin, à l'Hôtel-de-Ville, les cinq grands tableaux dont les esquisses figurent au Musée sous les numéros 279, 280, 281, 228, 283.

WAMPS, *né à Lille, élève de Jean Restout.*

Tous les renseignements manquent sur ce peintre dont aucun biographe ne parle, et nos recherches pour trouver la date de sa naissance, sur les registres des paroisses de Lille, ont été infructueuses ; on sait seulement qu'élève de l'Académie de Paris, il obtint le grand prix en 1715 sur : *La reconnaissance du peuple envers Judith par le don qu'il lui fait des richesses trouvées.*

307. *Le jugement de Salomon.*

H. 3,75.— L. 7,64.— T. —Fig. de gr. nat.

Ce tableau couvrait un panneau d'une des salles d'audience du tribunal de première instance, à l'époque où les tribunaux siégeaient à l'Hôtel-de-Ville, jusqu'en 1834.

WASHINGTON (Georges), *né à Marseille (Bouches-du-Rhône) en* 1827.

Elève de M. Picot. a figuré aux expositions de Paris en 1857, 1859, 1861. Mention honorable en 1861. Médaille de bronze à l'exposition de Rouen en 1860.

308. *Nomades dans le Sahara. (Saison d'hiver.)*

H. 1,30.— L. 2,35.— T.

Ce tableau a été acquis par la Ville en 1862.

Signé . G. Washington

WATTEAU (Louis-Joseph), *né à Valenciennes le* 10 *avril* 1731, *mort à Lille le* 11 *fructidor an* VI. — (28 août 1798).

Neveu d'Antoine Watteau ; on possède peu de renseignements sur les premières années de cet artiste qui acheva ses études à l'Académie royale de Paris où il obtint plusieurs médailles.

En 1755, L. Watteau, qui s'était fixé et marié à Lille, remplaça M. Dachon, comme professeur à l'Académie. Il voulut alors, dans l'intérêt des arts et des hautes études, faire poser le modèle nu, ainsi que cela se pratiquait dans les Ecoles de Paris : cette innovation, jugée scandaleuse par les magistrats, amena la destitution de Watteau et de son collègue Tillier qui abandonna Lille. Plus tard, Watteau fut réintégré dans sa place, car en 1777, on le retrouve adjoint à M. Guéret, puis ensuite professeur de dessin à l'École centrale. C'est lui qui fut chargé, en 1795, par la commission des arts, de faire l'inventaire détaillé de toutes les richesses artistiques saisies dans les couvents ou délaissées par les émigrés.

En 1785, il fut reçu membre de l'Académie de Valenciennes sur : *Le Congé absolu*, qui figure aujourd'hui au Musée de cette ville.

Louis Watteau, plus connu pour ses tableaux de genre que par sa grande peinture, a néanmoins exécuté des travaux importants pour les églises ; nous pouvons citer l'église St-Maurice, à Lille, qui possède plusieurs tableaux relatifs à la vie de Jésus-Christ, et l'église d'Avesne où l'on trouve sept tableaux importants auxquels on attribue un grand mérite.

309. *Vue de la ville de Lille prise du Dieu-de-Marcq.*

H. 0,74.— L. 0,11.- - T.— Fig. de 0,12.

On distingue toute la ville dans le lointain ; les premiers plans sont animés par diverses scènes fami-

lières qu'excite le retour dans sa famille d'un jeune soldat des gardes françaises.

Ce tableau figurait à l'exposition des tableaux, dessins et sculptures qui eut lieu en 1771, dans le salon des Arts, rue des Récollets.

Il a été acheté par la Ville en 1803.

Signé : L. Watteau 1774

310. *Confédération des départements du Nord, de la Somme et du Pas-de-Calais sur le Champ-de-Mars de Lille en 1790.*

H. 1,05.— L. 1,65.— B. — Fig. de 0,10.

« Le 6 juin 1790, des députations nombreuses, accourues des « départements du Nord, de la Somme et du Pas-de-Calais, se « réunirent au Champ-de-Mars, désigné pour être le lieu de la « cérémonie de la fédération; là, 10,000 hommes sous les « armes, rangés en bataille, forment un carré long qui laisse « une vaste enceinte vide au milieu. A l'une des extrémités de « ce parallélogramme s'élève un temple d'ordre dorique, au « centre duquel est placée une statue colossale de la Liberté. « Le clergé se tient aux deux côtés d'un autel érigé sur une « haute estrade. L'abbé de Muyssart commence par bénir solen « nellement le drapeau de l'union, sur lequel sont représentées « les armes de toutes les villes confédérées; puis il lit la for- « mule du serment civique prescrit par l'Assemblée nationale, « et aussitôt citoyens, prêtres, soldats, lèvent la main et « s'écrient d'une seule voix : Je le jure! »

Histotre de Lille, par V. Derode.

Acheté par la Ville en 1836.

Ce tableau a été gravé par Helman, graveur à Lille.

Signé : L. Watteau - 1790

311. *Une halte de soldats.*

H. 0,37.— L. 0,49.— T. — Fig. d'environ 0,15

Plusieurs soldats, d'armes différentes, sont arrêtés au milieu de la campagne. Sur une hauteur, à droite, on aperçoit un corps d'infanterie qui descend et paraît se diriger vers le même endroit.

Acheté par la ville en 1859.

Signé : L. Watteau :

312. *Le bombardement de Lille en 1792.*

H. 0,40 1/2 — L. 0,59 — T.— Fig. de 0,05

Le peintre, en représentant l'attaque de Lille par l'armée autrichienne commandée par le prince Albert de Saxe, dans la nuit du 29 au 30 septembre 1792, avait un trop grand nombre de personnages à disposer aux différents plans de son tableau pour n'être pas obligé de placer son horizon très élevé ; en conséquence, le spectateur est censé regarder la scène du haut d'une maison du faubourg de Fives à environ seize mètres au-dessus du sol.

Sur le premier plan, à gauche, l'archiduc Albert de Saxe, suivi d'un nombreux état-major à cheval, donne un ordre à un aide-de-camp qui s'incline et s'apprête à le porter; près de là, deux soldats autrichiens sortent des barils de poudre d'un souterrain. La partie la plus rapprochée du spectateur est couverte de débris de maisons et d'abres renversés ; deux soldats portant un blessé sur une civière se dirigent vers une ambulance ; plus loin, on découvre les fourneaux dans lesquels on fait rougir les boulets, une batterie de canons et une de mortiers. Dans le fond, on aper-

çoit toute la ville de Lille en feu sur plusieurs points, et notamment dans le quartier St-Sauveur dont le clocher de l'église fut détruit en partie, et dans le centre, vers la place où était située l'église Saint-Etienne.

La scène se passe en pleine nuit; la lune perce les nuages au moment de l'action et laisse apercevoir quelques moulins situés du côté de la porte de Paris.

Cette charmante esquisse du tableau que Watteau a exécuté en grand en y apportant des modifications et qui est aujourd'hui en fort mauvais état, a été offerte à la Ville en 1862, par M. Charles Delerue, propriétaire à Ascq.

Signé : L. Watteau 1797

313. *Le bombardement de Lille.*

H. 2,53 — L. 3,78 — T. — Fig. de 01,7.

Répétition avec plusieurs modifications de l'esquisse ci-dessus.

Gravé par Masquelier le jeune, à Paris.

314. *Paysage.*

H. 0,82. — L. 0,36. — Fig. de 0.15.

Dans une campagne riante et par un beau soleil, trois jeunes garçons et trois jeunes filles se sont réunis au frais; un des jeunes gens, adossé contre un arbre, joue de la clarinette et fait danser un couple placé au centre de la composition pendant que le troisième couple, les mains entrelacées, se livre au plaisir de contempler les danseurs.

Acheté par la ville en 1862.

Voir dans le Musée-Wicar quatre dessins de ce maître, donnés à la Ville en 1855, par M. L. Lenglart.

Signé : L. W.

WATTEAU (François-Louis-Joseph), *né à Valenciennes le* 18 *août* 1758, *mort à Lille le* 1er *décembre* 1823.

Fils de Louis-Joseph, professeur à l'Académie de Lille à l'époque de sa naissance ; son père, reconnaissant en lui d'heureuses dispositions, n'hésita pas à lui faire suivre la carrière des arts. Après avoir obtenu en 1774 la médaille d'honneur à Lille, son père l'envoya à Paris et le plaça sous la direction de Durameau. Reçu élève à l'Académie des beaux-arts, le 29 avril 1775; les registres de cette Ecole constatent à la date du 23 septembre 1782 que François Watteau, âgé de vingt-quatre ans avait obtenu une troisième médaille. A son retour à Lille, en 1786, il fut nommé professeur-adjoint à son père, le remplaça en qualité de professeur en 1798, et prit, en 1812, le titre de professeur-directeur.

C'est à lui que l'on doit la première organisation du Musée de Lille, dont Lis Watteau avait fait l'inventaire en 1795.

Cet artiste se fit remarquer par la fécondité de ses compositions. Parmi les ouvrages qu'il a envoyés aux expositions du Louvre, en 1802, on cite deux batailles d'Alexandre ; c'est ce qu'il a fait de plus capital.

On croit que c'est à cette époque qu'il a remporté une médaille d'or ; mais on ignore la date de ce succès.

315. *La procession de Lille en 1780.*

H. 1,03.—L. 1,65.—T.—Fig. de 0,10.

« En 1269, Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre, institua à Lille une procession annuelle en l'honneur de Notre-Dame de la Treille, patronne de la ville ; cette solennité, d'abord religieuse, devint plus tard moitié bouffonne, par l'addition qu'on y fit, au moyen âge, de représentations des mystères ; les corps de métiers, qui devinrent ensuite les principaux organisateurs de ces fêtes y assistaient, portant les emblèmes de leurs professions. Cette procession s'est perpétuée jusqu'en 1793. »

Histoire de Lille, par V. Derode.

Sur la place couverte de peuple, se déroule une

immense procession. La troupe a pris les armes sur la grand'garde et au pied de cet édifice. Toutes les fenêtres sont garnies de monde. On aperçoit encore à droite la flèche et l'église St-Etienne, qui furent détruites en 1792, par le bombardement.

Acheté par la Ville en 1828.

Signé : f. Watteau f.
an 9

316. *La Braderie.*

H. 0,83.— L. 1,20.— T.— Fig. de 0,12.

Par suite d'une ancienne coutume qui existe même encore de nos jours, les habitants de Lille exposent en vente à leur porte, le premier lundi de la foire, leurs vieux effets ou ustensiles. Les campagnards des environs arrivent avant l'aube et en grand nombre, pour faire leurs achats à ce singulier marché. Cette espèce de fête est féconde en incidents bizarres et drolatiques.

Le peintre a placé le lieu de la scène en face du Théâtre. Ce bâtiment occupe le milieu du tableau; à gauche, se trouvent la Bourse et la rue des Manneliers, qui laisse apercevoir la Grande-Place.

Acheté par la Ville en 1845.

Signé : J F. Watteau
an. 8ème

317. *Escarmouche de cavalerie; combat entre des cuirassiers français et des hulans.*

H. 0,62.— L. 0,85.— T.— Fig. de 0,12.

Ce tableau a été légué à la Ville en 1829, par M. Jacops d'Aigremont, ancien conservateur du Musée.

Signé : J Watteau

318. *Episode relatif au siége de Lille en 1792.*

H. 1,32.— L 1,64 1/2.— T.—Fig. de 0,14.

Proclamation du décret de la Convention nationale, en date du 12 octobre 1792, qui déclare que « *les habitants de Lille ont bien mérité de la Patrie.* »

Dans le quartier St-Sauveur, près de l'église dont le peintre a conservé le clocher détruit par le bombardement, au milieu des ruines causées par les bombes et les boulets autrichiens, on a élevé une estrade entourée d'une balustrade; elle est placée vis-à vis d'une colonne surmontée d'une statue de la Liberté. Le corps municipal réuni entoure le maire, M. André, qui lit la proclamation de l'Assemblée constituante. Au pied de l'estrade, on voit défiler les canons qui ont servi à défendre la place; des gardes nationaux sont sous les armes; on remarque parmi eux les vétérans armés d'une pique et coiffés du chapeau à plumes et quelques membres du bataillon d'enfants ou de pupilles, dit Bataillon de l'Espérance.

La scène est animée sur le devant par des patrouilles de cavaliers de différentes armes et par des groupes de personnages de toutes conditions. Sur le premier plan, deux enfants, un garçon et une petite fille jouent avec une bombe dont la mèche est éteinte. On remarque que les couleurs nationales des dra-

peaux sont placées transversalement au lieu de l'être longitudinalement comme aujourd'hui.

Cette cérémonie dont la date précise n'est pas connue, eût lieu dans le mois de novembre 1792.

Ce tableau a été donné à la Ville en 1862 par M. Auguste Lenglart-Barrois.

Signé : F Watteau
1793

319. *Une fête au Colysée.*

H. 0,73 1/2.— L. 0,90.— T. —Fig. d'environ 0,21.

Vers 1785, une société particulière fonda, dans les environs de Lille, près du Pont-de-Canteleu, une guinguette à laquelle on donna le nom de *Colysée*, et où se réunissait la meilleure société. Cet établissement, dont il reste encore quelques vestiges, fut détruit en 1792, lors du bombardement, pour faciliter la défense de la citadelle.

Watteau, en représentant une réunion dans ce jardin public, y a rassemblé, dans une foule de groupes très savamment disposés, et composés de personnages de tous les âges et de toutes les conditions, l'élite de la population lilloise, portant les modes et les costumes de l'époque

Sur le premier plan, à droite, deux hommes et deux femmes sont assis autour d'une table couverte de rafraîchissements et causent avec un couple assis à leurs pieds ; un peu plus loin, une dame en grande toilette, l'éventail à la main, se promène avec un petit garçon qui se dirige vers un groupe de six enfants jouant entre eux. Près de là, un jeune homme cause avec une jeune mère dont l'enfant joue à deux pas d'elle avec la bonne qui le soigne. Plus

loin, du même côté, trois personnages partent pour faire une promenade dans les bosquets.

Sous une tente qui les abrite des rayons du soleil, divers groupes sont attablés et prennent des rafraîchissements. Un escalier placé à droite conduit à une espèce de plate-forme couverte d'une grande toile grise, sous laquelle on remarque encore divers personnages attablés.

Ce joli tableau, où nous n'avons pas trouvé de signature, a été donné à la Ville, en 1861, par MM. A. et J. Delannoy.

Voir au Musée Wicar huit dessins de F. Watteau donnés à la Ville en 1855, par M. Eugène Wattier.

WICAR (Jean-Baptiste-Joseph), *né à Lille le* 22 *janvier* 1762, *mort à Rome le* 27 *février* 1834.

Son père, ouvrier charpentier, le destinait à suivre sa profession, mais une circonstance particulière ayant fait apprécier ses heureuses dispositions pour la peinture lorsqu'il n'avait alors que dix ans, M. le comte d'Hespel lui fournit les moyens d'entrer en 1772, à l'école gratuite de dessin et d'en suivre les cours. Après avoir obtenu à Lille tous les succès possibles, Wicar partit à l'âge de dix-huit ans pour Paris, où l'attirait la réputation de David; une modique pension que lui faisait sa ville natale, suffit à le soutenir pendant trois ans, mais cette pension lui ayant été retirée, il fut obligé pour vivre, de donner des leçons. Il entra, en 1780, dans l'école de David, qui l'accueillit favorablement et l'emmena, en 1785, à Rome, où il se rendait pour exécuter son tableau du *Serment des Horaces*. En 1797, le Directoire donna à Wicar l'ordre de s'adjoindre à la commission des arts, qui allait explorer l'Italie, et il fut chargé de désigner les chefs-d'œuvre qui devaient enrichir nos musées. Devenu libre en 1800, il retourna à Rome, prit alors le parti de s'y fixer, et fut nommé en 1805, professeur à l'Académie de Saint-Luc. Le roi Joseph l'ayant choisi en 1807 pour directeur général de l'Académie des Beaux-Arts de Naples, il se rendit dans cette ville, mais il ne tarda pas à abandonner sa position pour revenir à Rome, où il passa le reste de ses jours.

C'est à la générosité de Wicar que la ville de Lille est redevable de la magnifique collection de dessins qui porte le nom du donateur.

320. *La Résurrection du fils de la veuve de Naïm.*

H. 5,70.—L. 9,00.— T.— Fig. plus gr. que nat.

« Lorsque Jésus-Christ allait dans la ville de Naïm, il rencon-
« tra aux portes de la ville un mort qu'on portait en terre, qui
« était fils d'une veuve qui pleurait beaucoup en suivant le corps
« de son fils. Jésus-Christ fut touché en voyant cette femme qui
« fondait en larmes, et quoiqu'elle ne lui fit aucune demande,
« ses larmes seules furent une voix puissante dont sa miséri-
« corde se laissa fléchir. Il s'approcha d'elle et lui dit de cesser
« de pleurer. Il fit arrêter ensuite ceux qui portaient le mort,
« puis s'approchant, il toucha le cercueil; alors il dit : Jeune
« homme, levez-vous, je vous le commande. En même temps le
« jeune homme se leva en son séant et commença à parler;
« Jésus le rendit à sa mère. »

Ev. selon St Luc, chap. VII.

Le milieu du tableau est occupé par le jeune homme que les porteurs, frappés de stupeur, viennent d'abandonner sur son brancard. A la parole de J.-C. étendant la main droite vers lui, le mort se soulève et se dégage des linceuls dont il était enveloppé; sa mère ne peut résister à une si vive émotion et s'affaisse évanouie entre les bras de deux jeunes femmes; derrière elle, la foule qui accompagne le corps de son fils, s'arrête frappée d admiration. Le Christ est suivi de ses disciples et de spectateurs accourant de tous côtés. Dans le lointain, on aperçoit les murs et la porte de la ville de Naïm.

Ce tableau et le suivant ont été légués à la Ville par l'auteur.

Signé :

EQS IOANES BAPTA WICAR IN PXIT
ROMÆ 1816

321. *Le Jugement de Salomon.*

H. 1,09 — L. ,155 — T. — Fig. de 0,58.

Un enfant mort et entièrement nu est jeté sur le devant du tableau; derrière lui, la mauvaise mère, à genoux, consent au partage du second enfant, qu'un soldat, le glaive levé, tient par une jambe. La véritable mère, les yeux tournés vers le juge souverain, se précipite sur le soldat et arrête le bras prêt à frapper. A droite. Salomon sur son trône, entouré des sages de sa cour, vient de rendre sa sentence.

Offert à la Ville par l'auteur, en 1785 et placé au Musée en 1810.

Signé :

J.B. Wicar inv. et fecit - 1785 Lutetiæ

322. *Portrait de M. Lesage-Senault, représentant de Lille à la Convention nationale.*

H. 0,60 — L. 0,54 — T.— Gr. nat.

Ce portrait légué à la Ville par M. Lesage fils, était attribué à L. David dont il rappelle beaucoup la manière, mais en le rentoilant on a découvert derrière son vieux châssis la signature de J.-B. Wicar·

323. *Virgile lisant l'Eneïde devant Auguste et Livie.*

H· 0,45 — L. 0,68 — T.— Fig. de 0,33.

Ce tableau, qui appartient à la Société des sciences à laquelle il a été légué par Wicar, est l'esquisse d'un grand tableau qu'il a exécuté en grand, et qui se trouve aujourd'hui dans la Villa Sommariva, sur le lac de Côme.

Voir au Musée Wicar cent vingt-quatre dessins de ce maître légués par lui en 1834, à la Société des sciences.

ANONYMES.

ANONYMES.

---

324. *Portrait d'un architecte.*

H. 1,03. L. 0,80.— T. — Gr.—nat. à mi-corps.

Debout, le bras droit couvert d'un manteau et tenant un compas de la main droite, un homme, à la figure intelligente, semble absorber toutes ses pensées sur un plan qu'il tient de la main gauche.

On ignore la provenance de ce tableau très remarquable compris dans l'inventaire de 1795 où il est porté sans attribution d'auteur; M. le comte Clément de Ris, dans le travail qu'il a fait paraître en 1859 sur les Musées de provinces, le regarde comme de Velasquez. Quelques autres personnes l'attribuent à Zurbaran, tandis que M. W. Burger, auteur des Musées de Hollande, etc., n'hésite pas à le donner à Murillo et le regarde comme une superbe page de ce maître.

325. *Portrait.*

H. 1,66 — L. 1,08 — T.— Fig. de gr. nat.

Une jeune fille de dix ans, en costume du temps de Louis XIV. Elle est debout, porte un petit chien épagneul sur le bras droit et tient ses gants de la main gauche.

Ce tableau, donné à la Ville en 1850 par MM. Meurein, porte dans le fond, à droite, une inscription contenant une date et l'âge de la jeune fille qui devint trisaïeule des donateurs

Il a été attribué par M. W. Burger à Samuel Van Hoogstraaten, peintre hollandais, né à Dordrecht en 1627, mort en 1678.

Signé : ÆTATVS SVÆ 10
ANNO · 1670

326. *Portrait d'un jeune enfant.*

H. 1,10 1/2. —L. 0,76 — T. —Fig. de gr. nat. en pied.

Portrait d'une petite fille vêtue d'une robe de brocart blanc et or, ayant la taille entourée d'une ceinture rouge brodée ; elle porte une grande collerette blanche et des boucles d'oreilles ; de la main droite, elle tient un éventail et sa gauche joue avec les anneaux d'une double chaîne d'or passée autour de son cou ; ses cheveux sont relevés et soutenus par une espèce de collier de perles.

Ce tableau que M. W. Burger regarde comme de Paul Moreelse, né à Utrecht en 1571, mort en 1638, ou de l'école d'Albert Cuyp de cette époque, a été acheté en 1859 au moyen d'une partie de la somme léguée au Musée par Mme veuve Pascal.

327. *Une tête en grisaille entourée d'une guirlande de fleurs.*

H. 1,58.-- L. 1,15.—T.—Gr. nat.

Ce tableau remarquable que nous n'osons attribuer à aucun peintre de fleurs connu et qu'un expert a attribué à Eyckens (François), né à Anvers en 1627, mort en 1673, a été légué à la Ville en 1829, par M. le marquis Jacops d'Aigremont, décédé conservateur du Musée.

328. *Episode de la Vie de Saint Lambert.*

H. 1,75.— L. 1,22.— T. Fig. de demi-nat.

« St Lambert, évêque de Tongres et de Maestricht, dans le « VIIe siècle, ayant été appelé près de Childéric II, roi des « Francs, pour l'éclairer de ses conseils, subit à la mort de ce « prince les persécutions d'Ebroïn, maire du palais et gouver- « neur de Neustrie ; chassé de la cour et de son évêché, le saint « prélat chercha un refuge dans le monastère de Stavelot, dé- « pendant de son diocèse, et n'hésita pas à se soumettre à toutes « les rigueurs d'une règle très sévère et d'une discipline très « dure pendant le cours de sept années.

« On raconte qu'une nuit, pendant les grands froids de l'hiver, « se levant en diligence pour se trouver un des premiers à « Matines, le prélat laissa tomber à terre un de ses souliers ; le « supérieur entendant le bruit ordonna, sans connaître le cou-

« pable, que celui qui avait ainsi rompu le silence du dortoir « allat expier sa faute au pied de la croix placée au milieu du « jardin. St Lambert exécuta aussitôt l'ordre qu'il avait reçu, « se rendit pieds nus au lieu de sa pénitence, et là, les bras « étendus en croix à l'imitation du Sauveur, il offrit à Dieu les « fruits de son obéissance et demeura trois ou quatre heures au « milieu de la neige

« Après Matines, l'abbé se souvînt qu'il n'avait pas rappelé « celui qu'il avait envoyé prier près de la croix, il ordonna qu'on « l'appelât et fût bien surpris de voir que c'était le saint prélat, « son hôte, à qui il avait imposé cette pénitence. Il se jeta à « ses genoux et lui demanda pardon. »

Vie des Saints, par le P. Giry.
Histoire du duché de Luxembourg, par Berthelet.

Ce tableau, donné à la Ville par le gouvernement, en 1801, est porté sur l'inventaire sans nom d'auteur. M. O. Merson, dans le travail qu'il a publié en 1859 sur les Musées du Nord de la France, dit que Lille peut montrer avec orgueil ce tableau dans lequel il trouve les qualités de goût, de style, l'élévation et les draperies aisées et larges d'André Sacchi, peintre romain, né en 1598, mort en 1661.

329. *Portrait de femme.*

H. 0,60.— L. 0,55. T. — Gr. nat.

Elle a les cheveux relevés et enfermés dans une large calotte de velours noir. Son costume se compose d'une robe de soie noire et d'une fraise de laquelle s'échappe une croix d'or.

Ce beau portrait, dont l'origine est inconnue, est attribué par quelques personnes à Ferdinand Bol.

330. *Portrait d'homme.*

H. 0,63.— L. 0,55.— T.— Gr. nat.

Il a la tête couverte d'une calotte noire et porte moustaches et barbe grise. Son costume se compose d'un pourpoint noir et d'une ample fraise

Inv. de 1795.

331. *Intérieur d'une basse-cour.*

H. 0,84.— L. 1,17.— T.— Fig. de gr. nat.

Sur le devant, s'avance une poule entourée de ses poussins; au-dessus d'elle, un pigeon volant, les ailes étendues menace du bec un gros pigeon blanc et noir qui semble vouloir s'approcher d'une couveuse couchée près de là dans un panier. Derrière, sur un plan plus éloigné, on aperçoit un quatrième pigeon.

Ce tableau, acheté par la Ville en 1859, a été attribué à Van Utrecht, par M. Héris, expert du Musée de Bruxelles, et à l'école italienne par un autre expert.

332. *La fuite en Egypte.*

H. 1,15.— L. 1,40. — B. — Fig. de 0,11.

(Voir le N° 46 pour le texte de l'Ecriture-Sainte.)

Au milieu d'un paysage borné à l'horizon par des montagnes et des rochers, le peintre a tracé une route que suivent St-Joseph et la Vierge montée sur un âne et portant l'Enfant-Jésus dans ses bras.

Ce tableau qui faisait partie des dons faits à la Ville par le gouvernement en 1801, est généralement attribué pour le paysage à Dughet (Guaspre), dit Gasparo Poussin, né à Rome en 1613, mort en 1675, et pour les personnages à Lauri (Filippo), né dans la même ville en 1623, mort en 1694.

333. *Portrait de femme.*

Ovale. H. 0,76.— L. 0,56.— T.— Fig. de gr. nat.

Elle est coiffée d'un petit bonnet de dentelle attaché sur le front par un nœud de diamants ; son cou est entouré d'un fichu de dentelle noire, et elle porte au-dessus d'une robe dont on découvre le corsage, une espèce de mantille en soie noire garnie de dentelles; elle tient un éventail de la main droite et porte au petit doigt une bague de diamants.

Acheté par la Ville en 1858.

334. *Le Musicien ambulant.*

H. 0,73 1/2.— L. 0,97. – T. —Fig. de 0,46.

Dans une salle d'auberge, un musicien adossé à une armoire, joue de la guitare; deux personnages assis, tenant de la musique, causent avec trois hommes groupés autour d'eux; sous une fenêtre placée à gauche, deux hommes, dont l'un est enveloppé dans un ample manteau, causent en buvant un fiasque de vin. Dans le fond, à droite, on aperçoit une ouverture par laquelle arrive un homme aussi couvert d'un manteau.

Ce tableau, acheté par la Ville en 1860 à la vente Tencé, était attribué par lui au peintre espagnol Moya (Pierre de), né à Grenade en 1610, mort dans la même ville en 1666.

335. *Jésus-Christ au tombeau.*

(Ecole florentine.)

H. 0,57.— 1,40.— B. — Fig. de 0,95.

N.-S , descendu de la croix, est entouré de saintes femmes et de disciples qui se préparent à l'ensevelir.

D. P. L. G. en 1801.

336. *Le Christ mort entre les bras de la Vierge.*

H. 1,31.— L. 0,93. — B. — Fig. de 0,95

Jésus-Christ descendu de la croix, est entouré de disciples et de saintes femmes qui se préparent à l'ensevelir, pour le déposer dans le tombeau.

D. P. L. G. en 1801.

337. *Jésus-Christ descendu de la croix.*

H. 0,81.– L. 0,68. – T. — Gr. nat. à mi-corps.

Acheté par la Ville en 1835.

338. *Saint-Jérôme.*

H. 1,37.— L. 1,92.— T. — Fig. de gr. nat.

A demi-couché au fond d'une grotte , un livre ouvert à ses côtés, le saint prie devant un crucifix. Sa discipline, des livres, une tête de mort sont placés sur un fragment de rocher. Près de lui se trouve le lion qui le suivait toujours, depuis qu'il lui avait extrait une épine de la patte. On aperçoit au fond un paysage orné d'une rivière qui serpente et de quelques groupes d'arbres.

Origine inconnue.

339. *Effet de lumière.*

H. 0,45.— L. 0,86. – T.— Fig. à mi-corps.

Une jeune fille tient un bougeoir contenant une chandelle allumée qu'elle cherche à garantir avec la main des attaques d'un jeune garçon qui s'efforce de l'éteindre avec son souffle.

Ce tableau, donné à la Ville en 1836, par M. Hippolyte Jouffroy, est attribué à Van Deuren, élève de Godefroid Schalken. (Ecole hollandaise.)

340. *Marine. Effet de soleil couchant.*

H. 1,33.— L. 2,00. — T.— Fig. de 0,14.

Pendant du n° 214.

Une place publique située au bord de la mer, entourée d'une riche colonnade et décorée d'un obélisque et d'une fontaine. Différents groupes de personnages s'y promènent à pied ou en voiture ; sur le devant, un homme aide une dame à descendre de cabriolet. Dans la rade , on aperçoit un navire qui s'approche , toutes voiles déployées, et plus près une chaloupe couverte d'une tente.

Ce tableau, donné à la Ville par le gouvernement en 1848, était porté comme une copie de Claude Lorrain; un simple examen prouve qu'il y a erreur d'attribution, les costumes des personnages étant de beaucoup postérieurs à la mort de ce peintre qui eût lieu en 1682.

341. *La Flagellation.*

H. 1,73.– L. 1,33.– T. –Fig. de gr. nat.

(Voir les N°s 25 et 50 pour le texte de l'Ecriture-Sainte.)

Jésus, couronné d'épines et les mains liées, tient un roseau; il est entouré de soldats qui l'insultent; tandis que l'un d'eux lui crache à la figure, un autre lui fait des grimaces; des bourreaux l'accablent de coups.

Inv. de 1795.

342. *Scène d'intérienr.*

H. 0,22. —L. 0,30.— B.

Ce tableau en grisaille, légué à la Ville en 1861 par M. d'Herbais, est attribué, par plusieurs experts, et spécialement par M. W. Burger, à Anton Palamèdes, peintre hollandais, né en 1601, mort en 1680.

343. *Paysage.*

H. 0,56.— L. 0,80. — Toile marouflée sur panneau.

Sur le devant du tableau, un berger assis joue du flageolet en gardant un troupeau de vaches et de moutons; plus loin, une rivière qui serpente et conduit à une ville que l'on aperçoit dans le lointain.

Les animaux et les personnages placés à droite sont considérés par plusieurs experts comme de David Téniers-le-Vieux, né à Anvers en 1582, mort en 1649; les deux vaches, le mouton et la chèvre du premier plan, à gauche, sont attribués à Thierry van

Bergen, né à Harlem en 1645, mort en 1689; le paysage, dont l'auteur demeure inconnu est considéré comme hollandais.

Donné à la Ville en 1852, par M. Hippolyte Jouffroy.

Signé : D /

344. *Paysage.*

H. 0,48.— L. 0,73.— T.

Des satyres et des bacchantes se baignent dans un étang placé sur le bord d'une forêt.

Donné par M. Hippolyte Jouffroy, en 1852.

Signé : SVGoex

345. *Paysage.*

H. 0,63.— L. 0,96.—T.

A gauche, sur un plan rapproché du spectateur, trois personnages groupés se reposent; un chien se désaltère dans l'eau d'un ruisseau formé par une petite cascade qui tombe d'une rivière au-delà de laquelle on découvre une ville. Dans le fond, des montagnes et diverses constructions.

Ce tableau, légué à la Ville en 1861, par M. D'Herbais, était attribué par lui à Dughet (Guaspre), dit Gasparo Poussin, né à Rome en 1613, mort en 1675.

346. *Marine.*

H. 0,42 1/2.— L. 0,65 3/4. — B. —Fig. de 0,06.

Quelques pêcheurs livrés à leurs travaux forment différents groupes au bord de la mer; sur un plan un peu plus éloigné et séparé du premier par un

petit bras de mer, on aperçoit un chantier sur lequel un navire est en construction.

L'horizon est borné d'un côté par la pleine mer, de l'autre par des montagnes.

Acheté en 1860 à la vente Tencé.

347. *Paysage avec figures.*

H. 0,57.— L. 0,82.— B.— Fig. de 0,25.

Deux femmes cueillent des fleurs dont elles ornent un tombeau placé dans un temple

Ce tableau, qui figure sur l'inventaire de 1795, y est attribué à Gérard de Lairesse.

348. *La Cène.*

H. 0,82.— L. 1,40.— T. —Fig. de 0,60.

Assis à table et entouré de tous ses disciples, Jésus présente le pain béni à Judas. Plusieurs des convives, en le désignant du doigt, semblent indiquer leur pressentiment que c'est lui qui doit trahir leur maître.

D. P. L. G. en 1801.

349. *Fleurs et Fruits.*

H. 0,70.— L. 0,53.— T. —Gr. nat.

Un melon, des pêches, des poivrons rouges et une grenade ouverte sont jetés pêle-mêle au pied d'un vase dans lequel est placé un bouquet de fleurs de différentes espèces.

Donné en 1862 par M. Ed. Reynart, conservateur du Musée.

350. *Portrait d'Eléonor,* 1er *comte de Matignon, évêque de Lisieux, en 1659.*

H. 1,42.—. L. 1,04 1/2.— T. — Fig. de gr. nat.

Ce tableau qui faisait partie de la galerie des portraits du palais épiscopal de Lisieux, a été acheté en 1862.

351. *Portrait de Fénélon, archevêque de Cambrai.*

H. 0,40. — L. 0,38. — T. — Demi-nat.

Donné à la Ville par M. Dieudonné préfet du Nord de 1801 à 1805.

352. *La Vierge et l'Enfant-Jésus.*

H. 0,64. — L. 0,51. — T. — Fig. à mi-corps.

La Vierge, assise dans la campagne, au pied d'un arbre, tient dans ses bras l'Enfant-Jésus, qui la couvre de ses caresses.

Ce tableau, dont l'origine est inconnue, est une copie réduite d'un tableau de Simon Vouet, peintre français, né en 1590, mort en 1649.

353. *Paysage.*

H. 0,68. — L. 1,20. — B. — Fig. de 0,01.

Une scène champêtre en Arcadie; une bergère, la houlette en main, garde son troupeau et rassemble dans un panier les oranges que cueille une de ses compagnes. A gauche, sur un rocher, un pâtre regarde un torrent qui roule avec fracas.

Inv. de 1793.

354. *Scène de mendiants.*

H. 0,33. — L. 0,43. — T.

Ce tableau, dans le genre de Horemans (Jean), né à Anvers en 1675, mort en 1750, a été légué à la Ville en 1862, par M. D'Herbais.

355. *Le Sacrifice d'Abraham.*

H. 0,03. — L. —,35. T. — Fig. de 0,70.

. . . .

« Dieu dit à Abraham : Prenez Isaac, votre fils unique, qui « vous est si cher, et allez en la terre de vision, et là vous me « l'offrirez en holocauste sur une des montagnes que je vous « montrerai. »

Genèse, chap. XXII.

Abraham debout, tenant un réchaud à la main, donne des ordres à un serviteur qui conduit un âne chargé de provisions. Isaac, à genoux, vient de recevoir une charge de bois qui doit servir au sacrifice qui se prépare. La scène se passe au milieu d'un paysage couvert de rochers.

D. P. L. G. en 1801.

356. *Portrait de Patou, célèbre jurisconsulte.*

H. 1,20.—L. 0,96.— T.—Fig. de gr. nat. à mi-corps.

Légué à la Ville en 1849, par M. Delespaul, substitut près le tribunal civil et représentant du peuple.

357. *Portrait d'une vieille femme.*

H. 0,47.— L. 0,33.— T. —Fig. de gr. nat.

Acheté par la ville en 1849.

358. *Scène familière.*

H. 0,20.—L. 0,15.— T. —Fig. de 0,20.

Une jeune femme se dispose à remettre dans un berceau son enfant qu'elle vient d'allaiter.

Origine inconnue.

359. *Le Jugement dernier.*

H. 0,99.— L. 0,73.— T — Fig. de 0,20.

Ce tableau, donné à la Ville en 1801 par le gouvernement, est porté sur l'inventaire comme de l'école de Poelenbourg.

360. *L'Adoration des Mages.* (*Tryptique*)

(Ecole allemande.)

B. — Fig. de 0,54.

« Jésus-Christ étant donc né dans Béthléem, ville de la tribu « de Juda, du temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient « à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le Roi des Juifs, qui « est nouvellement né?...
« Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie « sa Mère, et se prosternant en terre, ils l'adorèrent; puis, ou- « vrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présent de l'or, de « l'encens et de la myrrhe. »

Ev. selon St Luc, chap. VII.

PANNEAU PRINCIPAL.

La Vierge, assise au milieu d'un riche édifice en ruines, tient sur ses genoux l'Enfant-Jésus, entièrement nu; l'un des rois, après avoir déposé son sceptre et son turban à ses pieds, se prosterne et lui présente un vase d'or. La Vierge est placée près d'un escabeau sur lequel elle a posé une écuelle pleine de bouillie; derrière elle, saint Joseph s'approche en s'inclinant et tenant son chapeau à la main; deux soldats armés gardent l'entrée de l'édifice. Dans le fond, on aperçoit une des portes de la ville de Jérusalem, d'où sortent divers personnages.

VOLET DE DROITE.

Le roi nègre, tenant son sceptre d'une main, et de l'autre un vase en forme de corne richement orné, se dispose à faire son offrande; il est placé devant un mur en ruines; dans le fond, on aperçoit un paysage.

VOLET DE GAUCHE.

Le troisième Mage, enveloppé de manteaux et de riches fourrures, tient dans la main gauche un calice d'or dont il soutient le couvercle avec la main droite;

à ses pieds, on voit un chapiteau de colonne brisée; plus loin, deux bœufs attachés à un ratelier. Dans le fond, des ruines, à travers lesquelles on découvre un paysage.

Acheté par la Ville en 1842.

361. *Saint-Sébastien.*

H. 1,06.— L. 0,81. — T.— Gr. nat. à mi-corps.

Attaché à un arbre et la tête tournée vers le ciel, le saint, nu jusqu'au bas du torse, vient de recevoir une flèche qui lui perce le cœur.

Acheté par la Ville en 1843.

362. *Bouquet de fleurs dans un vase.*

H. 0,51.— L. 0,40.— T. — Gr. nat.

Ce tableau a été trouvé en 1861 dans les greniers de l'Hôtel-de-Ville.

363. *Tête d'homme.*

H. 0,54.— L. 0,41 1/2. —T.— Fig. de gr. nat.

Il regarde à travers une fenêtre à petits carreaux plombés.

Donné par M. Hippolyte Jouffroy en 1852.

364. *Saint Dominique.*

Ovale. H. 1,25.— L. 1,02.— T.— Gr. nat. à mi-corps.

Il tient dans la main un pistolet terminé par un crucifix.

Origine inconnue.

365. *Saint Jean.*

Pendant du précédent.

366. *Paysage. La Samaritaine.*
H. 2,17.— L. 1,72.— T.

367. *Paysage.*
Pendant du précédent.

Ces deux paysages, que l'on croit de Van der Burgh père et fils, proviennent probablement de la chapelle du couvent des Dominicains, dans laquelle figuraient huit tableaux de ces maîtres.

368. *Portrait* de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, mort en 1404, 26e comte de Flandre.

369. *Idem* de Marguerite, comtesse de Flandre, fille de Louis de Male, veuve de Philippe de Rouvre, duc de Bourgogne; mariée en secondes noces à Philippe-le-Hardi.

370. *Idem* de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, 27e comte de Flandre, fils du précédent, mort en 1419.

371. *Idem* de Marguerite de Bavière, sa première femme.

372. *Idem* de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, 28e comte de Flandre, fils du précédent, mort en 1467. Il avait pour devise : *Aultre n'aroy* (autre n'aurai), devise que l'on croit relative à l'institution de l'ordre de la Toison-d'Or.

373. *Idem* d'Isabelle de Portugal, sa femme, morte en 1471.

374. *Idem* de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, 29e comte de Flandre, fils de Philippe-le-Bon,

2e chef de la Toison-d'Or, mort en 1476. Il avait pour devise : *Je l'ai empris* (je l'ai entrepris), devise qui explique suffisamment le surnom qui lui fut donné.

375. *Idem* d'Isabelle de Bourbon, sa seconde femme.

376. *Idem* de Maximilien, empereur d'Autriche, devenu duc de Bourgogne et 30e comte de Flandre par son mariage avec Marie, seule héritière de Charles-le-Téméraire. Sa devise : *Tenez mesure*, expliquait son caractère réservé, prudent et méticuleux.

377. *Idem* de Guillaume de Bourbon, seigneur de Dampierre, mort en 1241, et de Marguerite, seconde fille de Bauduin, empereur de Constantinople, mort en 1279.

378. *Idem* de Louis de Nevers, dit de Crécy, tué à la bataille de Crécy, en 1346.

379. *Idem* de Marguerite de France, fille de Philippe-le-Long, épouse de Louis de Nevers, morte en 1382.

380. *Idem* de Louis de Male, comte de Flandre et de Rhetel, mort en 1384.

381. *Idem* de Marguerite de Brabant, seconde fille de Jehan, duc de Brabant, épouse de Louis de Male, morte en 1382.

Ces anciens portraits, qui appartenaient à la Ville, et qui étaient placés dans les archives, ont été remis au Musée en 1831.

STATUES, BUSTES ET BAS-RELIEFS.

STATUES, BUSTES ET BAS-RELIEFS.

STATUES, BUSTES ET BAS-RELIEFS.

BRA (Théophile-François-Marcel), *sculpteur*, *né à Douai, le 23 juin* 1797.

Expose de 1819 à 1830. Médaille 2e classe en 1819, 1re classe en 1824, ✻ en janvier 1825.

Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de sculpteurs de talent, le jeune Théophile, d'un caractère fougueux, turbulent et mutin, se soumettait bien difficilement aux exigences de son aïeul François-Joseph, qui voulait lui mettre le crayon à la main. En 1807, son père, Eustache-Marie-Joseph, employé à des travaux de décoration dans le Louvre, fit venir sa famille à Paris, et le plaça chez un sculpteur nommé Bridan fils. En 1813, après être passé de l'atelier de ce maître dans celui de Stouf, il remporta la 1re médaille à l'Académie, et fut admis en 1816 à concourir pour le grand-prix ; il échoua cette année, et ne fut pas plus heureux en 1817 : mais il remporta le 2e grand-prix en 1818, sur un bas-relief représentant Chélonis implorant la grâce de son époux Cléombrote.

A cette époque, découragé par le résultat des examens qu'il avait subis, et décidé à ne plus courir les chances du concours pour Rome, sans aucunes ressources pécu-

niaires, mais soutenu par l'énergie de sa volonté, et résolu à entrer hardiment en lutte avec ceux de ses camarades qui avaient été favorisés par une chance plus heureuse, il exécuta son premier grand ouvrage, la statue d'Aristodème prêt à se tuer sur le tombeau de sa fille. Cette fois, les espérances du jeune artiste ne furent pas déçues ; sa statue fut admirée, le gouvernement en ordonna l'exécution en marbre, la donna à la ville de Douai en même temps que son buste de Jean de Bologne.

En 1828, après la mort de son maître Stouf, ses amis poussaient Bra à se présenter à l'Institut pour y occuper la place laissée vacante par ce maître ; mais il se tint modestement à l'écart, croyant ne pas encore avoir assez fait; David d'Angers fut élu.

Bra s'illustra par un grand nombre de travaux, parmi lesquels nous ne citerons que ceux qu'il exécuta pour notre ville, et qui sont déjà assez nombreux pour faire juger son talent.

En voici l'énumération :

St Pierre et *St Paul*, statues en plâtre, placées à l'église St-Maurice ;

Le duc de Berry, statue en bronze, érigée sur la place du Concert ; détruite en 1830 ;

La Ville de Lille, souvenir du siége de 1792, statue colossale en bronze, placée sur la Place d'Armes ;

Le lieutenant-général Négrier, statue en bronze, sur la promenade de l'Esplanade ;

Fronton en ronde bosse de l'Hôtel-de-Ville, composé de deux statues colossales en pierre, surmontées par un motif symbolique ; ces statues représentent l'Industrie et les Beaux-Arts s'unissant pour la prospérité de la ville de Lille ;

La Justice, grand bas-relief ronde bosse en pierre ; fronton de la façade principale du Palais-de-Justice ;

Charles X, buste en marbre ;

Le médaillon en bronze de M. le baron Méchin, préfet du département du Nord, placé dans la salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice.

382. *Charles X, roi de France.* Buste en marbre.

DELESALLE (Edouard-Henri), *né à Lille, le* 21 *janvier* 1823; *élève des Ecoles académiques, pensionnaire de la Ville et du Département; mort à Paris, le* 25 *février* 1851.

383. *Lydéric.*

L'artiste a représenté le jeune prince au moment où il jure de tirer vengeance de Phinaert, l'assassin de son père, et de délivrer de ses mains sa mère Hemelgaerde.

384. *Sapho.*

GHIBERTI (Lorenzo), *sculpteur, né à Florence en* 1378, *mort le* 11 *février* 1456.)

Beau-fils de l'orfèvre Bartoluccio, il apprit dès ses premières années l'art de l'orfévrerie chez son beau-père, qui, malgré son habileté, ne tarda pas à être surpassé; mais un penchant naturel entraînait Lorenzo vers la sculpture; aussi se livra-t-il avec ardeur à toutes les études nécessaires à cet art. Forcé de se réfugier à Rimini, par suite de la peste qui désolait Florence en 1400, il y fut bientôt rappelé pour le concours ouvert aux sculpteurs italiens par la communauté des commerçants qui voulaient faire exécuter une porte en bronze pareille à celle qu'Andréa de Pise avait placée dans le Baptistère. Sept d'entre les concurrents, trois Florentins et quatre Toscans, furent choisis parmi les artistes les plus renommés. On leur assigna un traitement convenable, et il fut stipulé qu'à la fin de l'année chacun d'eux fournirait un panneau en bronze entièrement achevé, de la grandeur de ceux dont les portes devaient être composées. Ghiberti obtint une telle perfection dans le panneau qu'il exécuta, que ses adversaires eux-mêmes, frappés de la supériorité de son ouvrage, s'avouèrent vaincus. Donato et Filippo Brunelleschi, les deux seuls concurrents qui eussent résisté

jusqu'à la dernière épreuve, se retirèrent devant leur jeune rival de vingt ans. « Il serait plus honteux, disaient-ils, de lui disputer la palme qu'il n'y a de générosité à la lui céder. » Cette première porte, dans laquelle Lorenzo traita les sujets du Nouveau-Testament, obtint un si brillant succès que lorsqu'en 1439, les consuls de la communauté des commerçants résolurent de placer une troisième porte dans le baptistère, ce fut lui qu'ils chargèrent de ce travail ; ils le laissèrent libre d'opérer comme bon lui semblerait, et ils l'autorisèrent à n'épargner ni le temps ni la dépense pour créer un monument aussi riche, aussi beau, aussi parfait qu'il saurait l'imaginer. Lorenzo n'avait pas encore terminé la porte, dans l'exécution de laquelle il se fit aider par plusieurs élèves, qui devinrent depuis des maîtres habiles, lorsqu'en 1456 la mort vint le surprendre, et ce fut son fils Bonaccorso qui en termina le chambranle.

Ce magnifique travail de sculpture a excité l'admiration et l'enthousiasme de tous les grands artistes qui se sont succédé depuis le commencement du XVe siècle, et faisait dire à Michel Ange que les portes de Lorenzo étaient dignes d'être placées à l'entrée du paradis. Cette porte a été moulée deux fois : la première, par la famille du prince d'Aremberg, qui en possède une épreuve dans son palais à Bruxelles, et la seconde, sous le règne du roi Louis-Philippe, pour la collection de l'Ecole des beaux-arts, par les soins de M. Edouard Bertin, peintre de paysages, ex-inspecteur des beaux-arts, envoyé en mission à Florence.

385. *Porte du baptistère de Florence.*

D. P. L. C. en 1849.

Elle représente deux battants divisés en dix panneaux. Chaque battant est encadré d'une bordure ornée de figurines en pied et presque en ronde bosse; en outre, deux figures couchées dans des niches, et trente-quatre bustes de femmes, de jeunes gens et de vieillards, complètent ces merveilleux ornements. Parmi ces bustes, se trouvent les portraits de Lo-

renzo et de son beau-père Bartoluccio. Chaque panneau contient plusieurs sujets tirés de l'Ancien-Testament.

1er PANNEAU.

Création d'Adam et d'Ève; leur péché et leur expulsion du Paradis terrestre.

2e PANNEAU.

Adam et Ève, accompagnés de Caïn et d'Abel, encore enfants; Caïn offrant au Seigneur les fruits de la terre, et Abel les premiers-nés de son troupeau; Caïn labourant la terre, et Abel tombant sous le bâton meurtrier de son frère; Dieu interroge Caïn et le maudit.

3e PANNEAU.

Noé sort de l'arche avec sa famille et les animaux, il offre un sacrifice au Seigneur, qui envoie l'arc-en-ciel en signe d'alliance; Noé plante la vigne; il est tourné en ridicule par son fils Cham, tandis que Sem et Japhet couvrent les nudités qu'il laisse paraître dans son ivresse.

4e PANNEAU.

Trois anges apparaissent à Abraham dans la vallée de Mambré; ses serviteurs l'attendent au pied de la montagne, sur laquelle il va sacrifier son fils Isaac; l'ange le retient d'une main et lui montre de l'autre le bélier qu'il doit offrir en holocauste au Seigneur.

5e PANNEAU.

Naissance d'Esaü et de Jacob. Tandis qu'Esaü est à la chasse, Jacob, aidé par Rebecca, sa mère, surprend la bénédiction de son père Isaac, qui le prend

pour Esaü, au moyen de la peau de chevreau dont il a couvert son cou et ses mains.

6e PANNEAU.

Les frères de Joseph le cachent dans une citerne et le vendent à des marchands ismaélites; il explique les songes de Pharaon, reconnaît ses frères, leur donne un grand festin, et fait cacher une coupe dans le sac de Benjamin. Plus loin, l'intendant découvre la coupe, arrête et ramène les enfants de Jacob devant Joseph, qui les embrasse après s'être fait reconnaître.

7e PANNEAU.

Moïse, sur le mont Sinaï, reçoit les tables de la loi de la main de Dieu; à mi-côte, Josué, prosterné, attend Moïse; le peuple hébreu occupe le bas de la montagne, et marque, par ses mouvements tumultueux, la crainte et l'agitation que lui causent la foudre et les éclairs qui sillonnent les nuages.

8e PANNEAU.

Josué établit le camp des douze tribus près de Jéricho; il traverse le Jourdain, dont les eaux se retirent pour donner passage à l'arche sainte, qu'il promène autour de la ville dont les murs s'écroulent au son des trompettes; deux pierres sont placées en mémoire de cet événement.

9e PANNEAU.

Les Israélites mettent en fuite l'armée des Philistins; David dans une attitude fière et juvénile, tranche la tête du géant Goliath, et le peuple célèbre son triomphe par ses chants.

10e PANNEAU.

La reine de Saba, accompagné d'un magnifique cortége, visite Salomon et lui offre de riches présents.

HUGUENIN (Jean-Pierre-Victor), *né à Dôle (Jura), le* 21 *février* 1801, *décédé à Paris, le* 7 *janvier* 1860.

Expose de 1835 à 1861 (posthume); médaille 2e classe en 1836.

386. *Hébé.*

Statue en marbre donnée par le Gouvernement en 1848.

MICHEL-ANGE BUONAROTTI, *peintre, sculpteur et architecte, né en* 1474, *au château de Caprise, près Arrezzo, mort à Rome en* 1564.

387. *Moïse.*

Copie réduite, en bronze, de la statue colossale que Michel-Ange avait faite pour le tombeau de Jules II, et qui décore maintenant l'église Saint-Pierre in Vincoli à Rome.

Cette statue et la suivante ont été données au Musée par le Gouvernement en 1835.

Voir au Musée des dessins cent quatre-vingt-dix-neuf dessins de ce maître, faisant partie de la collection léguée à la Société des Sciences.

PUGET (Pierre), *sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en* 1622, *mort dans la même ville en* 1694.

388. *Milon de Crotone.*

Copie réduite, en bronze, de la statue en marbre placée dans le Musée de sculpture du Louvre.

« Milon de Crotone, un des plus célèbres athlètes de la Grèce, « voulut un jour fendre en deux un tronc d'arbre que des bû- « cherons avaient abandonné. Ses mains ayant été prises par le « ressort des deux parties qu'il avait séparées, il ne put se dé- « barrasser et fut dévoré par des animaux sauvages. »

ROLAND (PHILIPPE-LAURENT), *né à Pont-à-Marcq (Marcq-en-Pévèle), lez-Lille, le* 13 *août* 1746, *mort à Paris, le* 11 *juillet* 1816.

Fils de Jean Vincent, tailleur d'habits et cabaretier ; sa mère, Marie-Magdeleine Caille, remarquant les rares dispositions que montrait son fils pour la sculpture, sollicita tant et si vivement son mari, que ce dernier consentit à laisser partir pour Lille son fils, âgé de douze ans. Il y fut placé aux Ecoles de dessin et de sculpture, dirigées par Tillier et Guéret, sous le haut patronage de M. de Sechelles, intendant de la province de Flandre. A dix-huit ans, après d'éclatants succès, éprouvant le besoin de s'aventurer sur un plus vaste théâtre, il court à Paris, et là, il a le bonheur de trouver une place dans l'atelier de Pajou, que ses ouvrages placent parmi les maîtres de l'art.

Les années que Roland passa à Paris, n'ayant pour vivre que les faibles ressources que lui procurait son talent et les quelques épargnes que lui faisait passer sa bonne mère, furent rudes à traverser au milieu des séductions de toutes espèces dont il fut entouré ; mais l'ardeur du travail et l'amour de l'art soutenaient sa frêle constitution, et il parvenait, à force d'énergie, à vaincre et les passions de son âge et le sommeil lui-même.

En 1774, Roland partit pour Rome, grâce aux petites épargnes qu'il avait pu faire sur le produit des travaux dans lesquels il aidait son maître. Il passa quelques années en Italie, et revint riche d'études et de belles inspirations, mais ayant épuisé toutes ses ressources.

A son retour, Pajou, juste appréciateur des travaux que son élève avait faits à Rome, mesura de suite toute la portée de son talent ; il le pressa d'exécuter un ouvrage

qui lui donnât le droit de se présenter à l'Académie. Roland suivit son conseil et fut admis au nombre des agrégés, sur la présentation de la *Mort de Caton d'Utique*, dont il exécuta une réduction pour en faire hommage à la ville de Lille, qui conserve précieusement dans son Musée ce témoignage de la reconnaissance de son enfant d'adoption. L'Assemblée de la Loi, réunie dans la salle du Conclave le 22 juillet 1782, fit don à Roland d'une cafetière d'argent aux armes de la ville, pour lui témoigner toute la reconnaissance du magistrat, et envoya la statue aux Ecoles académiques, où l'on plaça sur le socle l'inscription suivante :

Né dans les murs de Lille, enflammé d'un beau zèle,
Sorti de cette Ecole où germa son talent,
Enfant chéri des Arts, le modeste Roland,
Dans un morceau sublime, égale Praxitèle.

En 1782. Pajou, qui s'intéressait plus vivement de jour en jour à son élève chéri, lui fit épouser la fille de Nicolas Potain, architecte du roi, et obtint pour lui un atelier et un logement au Louvre. L'année de son mariage, Roland fut reçu membre de l'Académie de Lille, sur la présentation d'une figure en terre cuite représentant la mort de Méléagre.

De 1782 à 1796, époque de la fondation de l'Institut, dont il fut nommé membre, la vie de Roland s'écoula au milieu des travaux de tous genres qu'il ne discontinua pas jusqu'à l'époque de sa mort. En 1815, il fut un des artistes que Louis XVIII désigna pour exécuter les statues du pont de la Concorde. Le grand Condé fut son dernier travail, car, il terminait à peine l'esquisse de la statue de cet homme célèbre, qu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva en quelques jours.

Roland enrichit sa patrie de beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : le bas-relief placé au-dessous du péristyle du Panthéon ; le buste en marbre de Pajou ; une partie des sculptures qui décorent les palais des Tuileries et du Luxembourg ; le bas-relief de l'entrée principale de la cour du Louvre ; la statue de Napoléon dont il fut chargé par l'Institut lui-même, à l'unanimité des suffrages et au scrutin secret ; celle de Tronchet, et celle de

Malesherbes, placée au Palais-de-Justice, dans la salle des Pas-Perdus; la Minerve en pierre que l'on voit en avant du péristyle du palais du Corps-Législatif; une figure de bacchante en bronze, et la statue d'Homère chantant en s'accompagnant sur la lyre. Ce dernier morceau, un des meilleurs de l'Ecole française, figure dans la galerie du Louvre.

Il n'eut que quatre élèves : MM. Caillouette, David d'Angers, Vangel et Massa.

Roland eut un frère, Jacques-Joseph, peintre d'histoire, qui mourut à Paris le 17 février 1804. Il avait aussi suivi les cours de dessin des Ecoles académiques de Lille, et y avait remporté en 1777 le prix du modèle vivant.

389. *La Mort de Caton d'Utique.*

« Caton, qui commandait, contre l'armée de César, les troupes « renfermées dans la ville d'Utique (en Afrique), chercha à ins- « pirer aux sénateurs la résolution de se défendre jusqu'à la mort; « mais n'ayant pu leur faire partager son courage, il vit qu'il ne « restait plus d'espérance et prit les mesures nécessaires pour « faciliter la fuite de ceux qui voulaient le quitter. Quant à lui, « résolu à se donner la mort, il manifesta l'intention de demeurer « à Utique. Ses amis et son fils ayant deviné ses projets, cachè- « rent son épée. Caton, après avoir lu le dialogue de Platon sur « l'immortalité de l'âme, intitulé Phédon, s'occupa de l'embar- « quement de ses troupes. Un jeune enfant lui apporta son épée, « il la reçut avec un plaisir manifeste, la sortit du fourreau, re- « garda si la pointe était bien acérée, et l'ayant trouvée telle, il « la mit à ses côtés, reprit la lecture qu'il avait abandonnée, « renvoya l'affranchi qui était près de lui et se perça. Le bruit « qu'il occasionna en entraînant dans sa chute une table géo- « métrique, ayant éveillé l'attention de son fils et de ses amis, « ils accoururent et le trouvèrent baigné dans son sang. On pro- « fita de son évanouissement pour panser la blessure qu'il s'était « faite; mais dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, il repoussa « le médecin avec violence, arracha les pansements, déchira la « plaie de ses propres mains et expira sur-le-champ. (L'an 44 « avant Jésus-Christ.) »

ANONYMES.

390. *Buste en marbre de l'Empereur Napoléon Ier.*

Donné à la Ville en 1848, par M. Duverger, imprimeur à Paris.

391. *Buste d'un nègre.*

Offert à la Ville en 1848, par M. Vincent Leleux.
Ce buste est déposé dans le Musée-Wicar.

392. *Buste de Michel-Ange Buonarotti,*

Moulé sur le marbre.

393. *Buste d'Alexandre,*

Moulé sur l'antique.

394. *Deux vases de porcelaine de la manufacture impériale de Sèvres.*

D. P. L. G. en 1848.

TABLE ANALYTIQUE

DES TABLEAUX

QUI COMPOSENT LE MUSÉE DE LILLE

Relevé par ordre alphabétique des dons faits au Musée par divers.

MM. **Lenglart-Barrois** (Auguste), propriétaire, n° 318................	1
Lesage fils, n° 322 (legs)..	1
Meurein, n° 325................	1
Pascal (Mme veuve), (legs), nos 66, 326.............	2
Reynart (Edouard), conservateur du Musée, n° 349................	1
Vanackere de Morelles, propriétaire (legs), n° 73................	1
Vincent Calbris, chef de bureau à la Préfecture, n° 264......... .	1
Total.......	47

Tableaux d'origine inconnue.

Nos 35, 57, 58, 75, 90, 95, 109, 115, 116, 137, 139, 141, 143, 150, 152, 157, 202, 203, 208, 235, 274, 313, 323, 338, 352, 358, 364, 365. Total..	28

Tableaux relevés sur l'inventaire fait en 1795, par L. Watteau.

Nos 42, 54, 55, 59, 60, 63, 65, 67, 74, 81, 86, 87, 91, 93, 108, 110, 119, 121, 136, 144, 145, 147, 148, 151, 159, 244, 245, 246, 329, 330, 341, 341, 347, 353. Total.......	33

Tableaux de provenances diverses.

Hôtel-de-Ville, nos 237, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 362, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381 Total.......	45
Tribunal de 1re instance, n° 307..................................	1
Echange avec M. le comte de Buissère, n° 156.....................	1
Lot de la Ville à la loterie des artistes, en 1859, n° 215......	1
Confié au Musée par la Société des Sciences, n° 323.................	1
Couvent des Dominicains, nos 181, 182, 183, 366, 367...............	5
Collégiale de St-Pierre, nos 114, 200, 272..........................	3
Couvent des Récollets, nos 76, 77, 78, 124, 265, 266, 267, 268, 269...	9
Couvent des Augustins, nos 113, 270, 271...........................	3
Couvent des Jacobins, n° 107....................................	1
Couvent des Carmes déchaussés, nos 111, 112.......................	2
Couvent des Capucins, nos 122, 125, 126............................	3
Eglise St-André, n° 273...	1
Eglise St-Maurice, nos 69, 99, 100, 101, 102, 275, 276..............	7
Total.......	83

Relevé par ordre de dates des tableaux donnés à la Ville par le Gouvernement.

Année 1801. N°ˢ 5, 17, 21, 23, 26, 28, 32, 34, 37, 46, 49, 52, 53, 70, 71, 79, 80, 84, 123, 130, 134, 135, 138, 153, 158, 160, 167, 174, 178, 185, 186, 187, 225, 234, 236, 249, 262, 263, 328, 332, 335, 336, 348, 355, 359 45
Année 1819. N°ˢ 24, 44 2
» 1822. N°ˢ 226, 248 2
» 1826. N°ˢ 165, 239 2
» 1835. N° 177 1
» 1836. N° 259 1
» 1837. N°ˢ 168, 169 2
» 1838. N° 190 1
» 1843. N° 176 1
» 1848. N°ˢ 29, 30, 31, 38, 39, 40, 41, 213, 214, 227, 260, 340 12
» 1849. N°ˢ 22, 48, 195, 220, 231, 233 6
» 1850. N°ˢ 14, 15, 222 8
» 1851. N°ˢ 224, 228, 241 3
» 1852. N° 163 1
» 1853. N°ˢ 211, 216, 229 3
» 1855. N° 164 1
» 1856. N° 197 1
» 1857. N°ˢ 194, 217, 242 3
» 1859. N°ˢ 166, 189, 232 2
» 1861. N° 240 ....
» 1862. N° 172 1

Total....... 95

Achats faits par la Ville.

Année 1803. N° 309 1
» 1834. N°ˢ 219, 250 2
» 1835. N°ˢ 106, 188, 337 3
» 1836. N° 310 1
» 1837. N°ˢ 1, 6, 11, 16, 47, 103 6
» 1838. N° 315 1
» 1840. N°ˢ 3, 18, 360 3
» 1842. N°ˢ 10, 149, 102 3
» 1843. N° 361 1

Année 1844.	N°° 9, 19, 50, 51, 117 132	6
» 1845.	N° 316	1
» 1852.	N° 205	1
» 1854.	N°° 68, 255, 256, 257	4
» 1856.	N°° 20, 82, 184, 198	4
» 1857.	N°° 7, 18, 25, 33	4
» 1858.	N°° 210, 232	2
» 1859.	N°° 56, 72, 85, 212, 311, 331, 357	7
» 1860.	N°° 4, 83, 94, 97, 98, 105, 120, 127, 128, 129, 140, 154, 161, 179, 218, 243	19
» 1861.	N°° 96, 133, 146, 247	4
» 1862.	N°° 308, 314, 350	3
	Total	76

Tableaux offerts au Musée par les Auteurs.

MM. **Boilly** (Jules), n° 171	1
Bonnier (Isidore), ancien conservateur du Musée, n° 173	1
Brochart (Constant), n° 180	1
Colas (Alphonse), n°° 190, 191, 192, 193	4
Descamps (Guillaume-Désiré-Joseph), n° 201	1
Ducornet (César-Louis), n°° 206, 207	2
Duran (Carolus), n° 209	1
Gautier (Amand), n° 2	1
Lobbedez (Charles), n° 231	1
Salomé (Emile), n° 251	1
Serrur (Henri), n°° 252, 253, 254	3
Wicar (Jean-Baptiste), n°° 320, 321	2
Total	19

Relevé Général.

Tableaux donnés au Musée par divers	47
» dont l'origine est inconnue	28
» relevés sur l'inventaire de 1795	33
» de provenances diverses	83
» donnés à la Ville par le Gouvernement	95
» achetés par la Ville	76
» offerts par les Auteurs	19
Total général	381

Lille, Imp. Lefebvre-Ducrocq.

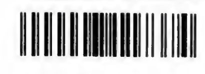
ERRATA

Dans la préface, la page IV et la page V portent à tort l'entête : Notice.
Notice, page X, ligne 17, donna, *lisez* : donne.
Page 22, ligne 21, ...portant le N° 35, *lisez* : portant le N° 34.
» 25, » 15, Copie exécutée en 1824, par Belle père, *lisez* : par Belle fils.
» 25, » 33, Guilio Romano, *lisez* : Giulio Romano.
» 27, » 16, N° 27, *lisez* : N° 26.
» 28, en tête, Roza, *lisez* : Rosa.
» 31, ligne 5, la salle Constantin, *lisez* : de Constantin.
» 33, après la ligne 11, *omis* : Même origine que le précédent.
» 36, dernière ligne, D. P. L. G. en 1801, *lisez* : D. P. L. G. en 1850.
» 38, en tête, Vicelli, *lisez* : Vecelli.
» 49, ligne 17, Ce tableau qui dont l'origine, *lisez* : Ce tableau qui dans l'origine.
» 49, » 20, Celui-ci l'a placé dans l'église Saint-Maurice, à la chapelle Sainte Barbe, en 1860, etc., *lisez* : à la chapelle Sainte-Barbe. En 1860, etc.
» 54, en tête, Colonia, *lisez* : Coninck.
» 55, ligne 25, Raphaël van Coxeyn, *lisez* : Raphaël van Coxcien.
» 58, » 5, Tibre, *lisez* : Tigre.
» 60, 61, 62, en tête Dick, *lisez* : Dyck.
» 63, ligne 20, La Vierge au Donataire, *lisez* : attribué à Van Dyck.
» 64, » 1, le 15 octobre 1606, *lisez* : au 15 octobre 1606.
» 64, » 15, N° 8, *lisez* : N° 81.
» 64, » 18, contennant, *lisez* : contenant.
» 64, » 26, J V : E S, *lisez* : I V : E S.
» 79, » 14, en 1335, *lisez* : en 1835.
» 87, en tête de page, Romyn, *lisez* : Romijn.
» 94, ligne 13, quoique que les sujets, *lisez* : quoique les sujets.
» 95, » 2, Brousailles, *lisez* : Broussailles.
» 96, en tête de page, Rycakert, *lisez* : Ryckaert.
» 97, ligne 2, Il essaya dans, *lisez* : Il s'essaya.
» 97, » 11, N° 172, *lisez* : N° 203.
» 104, tête de page, Tilborg, *lisez* : Tilborgh.
» 107, » 7, melchior, *lisez* : Melchior.
» 107, ligne 9, pouviat, *lisez* : pouvait.
» 108, » 20, Vlierger, *lisez* : Vlieger.

ERRATA

» 109, » 10, de hollandais, *lisez* : de peintres hollandais
» 113, » 9, Zustri, *lisez* : Zustris.
» 118, » 7, Bourganeu, *lisez* : Bourganeuf.
» 119, » 6, ✠ en 1861 tableaux, etc., *lisez* : ✠ en 1861. Tableaux, etc.
» 124, » 13, en 1855, *lisez* : en 1835.
» 124, » 15, Madelaine mourante, *lisez* : Madeleine.
» 124, » 18, donnés à Ville, *lisez* : à la Ville.
» 124, » 20, livrés, *lisez* : livré.
» 125, » 3, une autre cherche, *lisez* : un autre.
» 125, » 13, revint à Paris il y devint , etc., *lisez* : revint à Paris ; il y devint, etc.
» 129, en tête , Brochard, *lisez* : Brochart.
» 134, en tête , Coignet, *lisez* : Cogniet.
» 136, Le tableau N° 191 a été donné à la Ville, en 1861, par M. Colas.
» 144, Le tableau N° 207 a été donné à la Ville par l'auteur.
» 155, ligne 7, Madame Jeanron née D. A Sirey, *lisez* : Siret.
» 156, » 18, Coype, *lisez* : Coypel.
» 158, » 25, Cataloge, *lisez* : Catalogue.
» 158, » 27, né à Paris, le 12 janvier 1820, *lisez* : 1800.
» 158, » 29, méd. de 2me cl. en 1835, ✠ en 1837.
» 160, en tête de page, L'Argillière, *lisez* : Largillière.
» 163, ligne 9, en 1866, *lisez* : en 1666.
» 166, » 16, D. par l'Empereur, en 1855, *lisez* : en 1853.
» 171, » 20, le 29 décembre 1743, *lisez* : le 29 décembre 1695.
» 173, » 26, Courouue, *lisez* : Couronne.
» 174, *Nota.* — L'œuvre de Monnoyer a été gravée à Paris , par Nicolas Poly , sous ce titre « Livre de fleurs de tous genres , de vases divers, etc.
» 178, ligne 1, le pas de sa porte; près de Sancho est, etc., *lisez* : le pas de sa porte près de laquelle Sancho est, etc.
» 181, » 15, c'est un des enfant, *lisez* : des enfants.
» 187, » 1, vielle, *lisez* : vieille.
» 188, » 13, lorsque on choix, *lisez* : lorsque son choix.
» 189, » 4, paraît prêt d'exhaler, *lisez* : près d'exhaler.
» 190, » 12, (Voir le N° 2), *lisez* : (Voir le N° 9).
» 196, en tête, Mme Calbris, *lisez* : Mme Vincent Calbris.
» 197, ligne 6, Oppenais, *lisez* : Oppenois.
» 215, en tête, Louis Watteau, *lisez* : François Watteau.
» 215, » 19, Assemblée Constituante, *lisez* : Convention Nationale.
» 218, » 2, Desseins, *lisez* : Dessins.
» 219, » 23, Livie, *lisez* : Livie.

Lille, impr. de Lefebvre-Ducrocq.




A000007117374